This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600027449W

DESCRIPTION

DE LA CRIMÉE.

Strasbourg, imprimerie de Veuve Berger-Levrault.

DESCRIPTION

DE LA CRIMÉE

SURTOUT AU POINT DE VUE

DE SES

LIGNES DE COMMUNICATION.

MONOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE ET TOPOGRAPHIQUE

PAR

M. J. H. SCHNITZLER,

Ancien directeur de l'**Encyclopédie des Gens du Monde**, Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes, chevalier de la Légion d'Honneur, etc.

AVEC UNE CARTE.

VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES,

PARIS, Rue des Saints-Pères, 8. | **STRASBOURG**, Rue des Juifs, 33.

1855.

L'auteur et les éditeurs se réservent expressément tous droits de traduction et de reproduction.

203. a. 202.

PRÉFACE.

Au point de vue patriotique, qui était le mien, j'arrive peut-être un peu tard pour donner au public et à l'armée une description de la Crimée; mais des travaux du genre de celui-ci ne s'improvisent pas, et, peu libre de mon temps, je n'ai pu lui consacrer que les rares moments que mes devoirs journaliers ne réclamaient pas impérieusement. D'ailleurs on verra, dans le mémoire placé en tête de ce volume que ce dernier devait d'abord se restreindre à une brochure de quelques feuilles, accompagnée d'une carte, et que j'ai modifié mon plan après l'impression déjà commencée. Il ne s'agissait primitivement que d'une monographie tout à fait spéciale, d'une espèce de guide-manuel à mettre aux mains des chefs et officiers de notre brave armée d'Orient au moment où elle pouvait être appelée à faire, au lieu du siège de Sévastopol seulement, une campagne de Crimée, et peut-être dans la partie montagneuse de la presqu'île, encore peu connue parmi nous. Mais ensuite le plan de l'ouvrage s'est agrandi par le désir que j'avais et que mon éditeur partageait, de donner à ce petit volume un intérêt plus durable que celui qui tenait aux circonstances actuelles, si graves, si solennelles, mais pourtant passagères et pouvant amener à leur suite des phases diverses et inattendues.

Ainsi une monographie très-spéciale s'est transformée en une description plus générale, bien que conservant le même caractère scientifique.

Au reste, je n'ai point eu l'avantage de visiter moi-même la Crimée : j'ai dû laisser échapper l'occasion qui s'est présentée[1] de fouler cette terre classique et qui occupe une si grande place dans l'histoire. Je n'ai donc pas la prétention de rien dire de bien neuf à son sujet, et ma tâche se bornera presque exclusivement à résumer les nombreux rapports de voyageurs qui sont sous les yeux du public et auxquels j'étais à même d'ajouter encore une relation manuscrite due à un homme supérieur, ami de mes études, mais qui ne m'a pas permis de livrer son nom au public.

En effet, et malgré les apparences, malgré ce qui s'est dit récemment au sein du Parlement britannique, ou dans une brochure française qui vient de faire quelque bruit à l'étranger, la Crimée n'est nullement une terre inconnue. Mais les renseignements abondants que l'on possède et que, depuis l'antiquité, les siècles ont accumulés, ne paraissent pas avoir assez fixé l'attention pour entrer dans le domaine public; les gouvernements eux-mêmes semblent avoir été pris au dépourvu par l'événement mémorable du 14 septembre 1854; au moins le leur a t-on reproché énergiquement en Angleterre. Ce qui, en tout cas, atténue leur tort, c'est que les importants travaux dont ils auraient pu faire leur profit n'ont point, jusqu'à ces derniers temps, été résumés et soumis à une discussion critique et contradictoire : or, le vrai y était mêlé d'erreurs et à

1. Voir dans le texte, p. 32.

l'utile y était allié le superflu. Les voyageurs eux-mêmes ne paraissent pas toujours avoir eu connaissance des relations de tous leurs devanciers; plusieurs, dans le cas contraire, se seraient certainement abstenus d'ajouter encore un livre à tant d'autres livres souvent plus exacts ou plus complets que le leur.

Il était donc utile de rappeler les travaux déjà publiés, d'en soumettre les éléments à une révision critique, d'en faire un classement nouveau, en les disposant de telle sorte qu'ils devinssent d'un usage commode dans les circonstances actuelles.

En parlant avec sévérité de quelques ouvrages des autres, je me sens pressé de faire un humble aveu au sujet de l'un des miens. Peut-être ai-je à m'accuser d'avoir contribué de ma part à faire passer pour incomplètes les notions qui nous sont acquises sur la presqu'île Taurique. Car rien n'est malheureusement plus insuffisant que la description que j'ai autrefois donnée de cette région, si intéressante, dans un livre qui pourtant a été accueilli avec faveur par le public[1]. Comme je ne

1. *La Russie, la Pologne et la Finlande, tableau statistique, géographique et historique;* Paris, 1835, in-8°. Une édition de quinze cents exemplaires a été épuisée au bout de peu d'années, et l'ouvrage, annoncé par le *Journal des Débats* dans trois grands *premiers-Paris* de M. Saint-Marc-Girardin, a reçu des éloges même à la tribune de la Chambre des pairs.*

Afin de faire voir que, si, dans ce complément de la *Statistique générale de la Russie,* la description de la Crimée était faible, celles des autres gouvernements ne l'étaient pas au même degré, il me suffirait de rappeler cette circonstance que l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg leur a fait l'insigne honneur, ainsi que le très-regrettable M. de Fuss, secrétaire perpétuel, a bien voulu m'en informer, de les adresser aux gouverneurs de ces mêmes provinces, avec invitation d'en faire la base d'un travail officiel plus complet; mais peut-être, sans manquer à la modestie, me sera-t-il

* Rapport de M. le baron de Gerando sur la création, au Collége de France, d'une chaire de littérature slavonne.

voudrais pas que l'on jugeât sur cette partie, un peu rudimentaire, je le répète, tout le reste du volume, j'ai besoin de dire ici, si on veut bien l'entendre, ce qui explique et excuse peut-être l'infériorité évidente non-seulement des pages consacrées au gouvernement de Tauride, mais de tout le 3me chapitre du Livre II, relatif aux populations turques et tatares.

Ce chapitre commence à la p. 658, qu'on veuille bien faire attention à ce chiffre. J'avais déjà dépassé les bornes d'un volume ordinaire, et il me restait beaucoup à dire avant d'être à la fin. Or j'avais annoncé un volume unique, et il ne m'était pas permis de l'enfler

permis de dire un mot de plus. Oublié et resté à l'écart, les témoignages de haute approbation émanés des hommes les plus compétents sont pour moi comme une espéce de justification que cette disgrâce semble nécessiter. C'est à ce titre que je livre ici à la publicité la lettre suivante qui fut adressée à mon éditeur, le 19 novembre 1834, par feu le prince Dimitri Vladimirovitch Galitsyne, général en chef et gouverneur général de Moscou, au moment où le livre parut; lettre dont je conserve précieusement l'original.

« Monsieur, veuillez recevoir mes sincères remerciments pour l'envoi de « la brochure qui donne une description de Moscou. Ce petit écrit étant un « extrait de la Statistique de Russie par M. Schnitzler, sera d'une grande « utilité pour les voyageurs. Tous ceux qui ont lu cette Statistique *, ne peuvent « que rendre justice aux travaux de cet écrivain; peu d'auteurs, sans même « en excepter les auteurs russes, ont rempli leur tâche aussi honorablement. « Plusieurs articles assez difficiles à traiter y sont développés avec justesse « et témoignent des peines et travaux qu'il a dû entreprendre pour composer « cet ouvrage. Vous, Monsieur, vous méritez la reconnaissance de mes com- « patriotes pour avoir entrepris de publier cet utile ouvrage; pour ma part, « veuillez en recevoir mes sincères remerciments.....

« Veuillez recevoir, etc. » Prince D. Galitzin.

Je conserve aussi dans mes petites archives une lettre semblable du comte Rehbinder sur la partie consacrée à la Finlande, dont il était le secrétaire d'État ou ministre dirigeant, et plusieurs autres de l'illustre comte Cancrine, alors ministre des finances, lettres toutes remplies d'une appréciation bienveillante et pleine d'encouragement.

* Le prince veut parler ici de la *Statistique générale*, publiée en 1829. La Statistique spéciale, qui porte le titre indiqué plus haut, et dont la description de Moscou était un extrait, publié comme spécimen, n'avait pas encore vu le jour.

outre mesure; même en m'interdisant les détails, j'arrivai jusqu'à la page 744; je ne me serais pas arrêté à la p. 800, si je ne m'étais résigné à tout écourter.

Dans le présent volume, j'ai dû chercher à être complet, du moins à mon point de vue, et sauf la partie historique dont j'ai l'intention de m'occuper ultérieurement. Je me suis entouré des matériaux les plus riches, et, je puis ajouter, les plus récents aussi bien que les plus anciens. J'ai comparé entre elles les différentes relations de voyages, j'en ai vérifié les données en les rapprochant les unes des autres, et, parmi elles, j'ai choisi ce qui me paraissait le plus exact, sans rien m'approprier, laissant à chacun, comme je le voudrais pour moi-même, le mérite de ses recherches. Je cite souvent, trop peut-être au gré de bien des lecteurs, et je fais de tous côtés des emprunts, qui seront la meilleure partie de cet opuscule. Je prie les auteurs dont les richesses sont venues au secours de mon indigence de recevoir ici mes remercîments les plus sincères. Comme la modification du plan a disséminé sur toutes les pages des données qu'on voudrait plutôt avoir réunies, on fera bien de consulter sur toutes les matières importantes le Répertoire alphabétique qui termine le volume et qui en indique tout le contenu; répertoire d'ailleurs destiné à faciliter toutes les recherches, à faire trouver, sans perte de temps, l'emplacement et connaître la nature même du plus humble village, s'il peut s'y rattacher un intérêt quelconque.

Les mesures sont toutes exprimées en kilomètres ou en verstes russes, unités itinéraires qui diffèrent peu entre elles (voir p. 4, note 3). Avec les lieues et les milles,

on donne des indications incertaines et trompeuses, à moins qu'on ne précise très-nettement, comme l'a fait entre autres Balbi dans sa Géographie, de quelles lieues, de quels milles on entend parler.

Les noms sont écrits de la manière dont il faut les prononcer en français, sans surcharge de lettres inutiles. C'est le système que j'ai invariablement suivi dans mes écrits, sans prétendre au mérite de l'avoir inventé, car dès le siècle dernier on le suivait en France, de préférence au système emprunté à l'orthographe allemande. Les noms ou parties de noms qui reviennent fréquemment dans la géographie de la Crimée, ont été expliqués dans un petit vocabulaire tatar ou plutôt turc formant la 15me ou dernière note additionnelle.

Pour plus de clarté, une carte a été jointe à ce volume. Elle a été dressée avec le plus grand soin, surtout à l'aide de celle de M. de Kœppen, qui, toutefois, ne se rapporte qu'à la partie méridionale de la Crimée. Pour la partie du nord, beaucoup plus étendue, je me suis servi de la carte de M. Démidof et de celle de M. Hantke, publiée en Allemagne; et, à la fin de ce travail, j'ai pu utiliser encore la carte dressée, en 1854, par le Dépôt de la guerre d'après celle de l'État major général de Russie. Toutefois, le même système d'orthographe a encore été appliqué, et tous les détails inutiles ont été supprimés.

Avant de finir cette trop longue préface, qu'il me soit permis d'éclaircir ici deux points généraux dont il n'a été question dans l'ouvrage même qu'incidemment.

D'abord, pourquoi les deux mots *tatar* et *turc* se trouvent-ils si fréquemment accolés l'un à l'autre, quoiqu'ils n'expriment nullement la même idée?

Les Ta-ta ou Tatars (qu'un jeu de mots de Saint-Louis a fait appeler Tartares) étaient les compagnons des Mo-ho ou Mongols, dont ils formaient peut-être une des tribus ou auxquels ils obéissaient comme l'une des peuplades tout d'abord soumises par leurs armes. De même qu'eux, ils faisaient partie de la race jaune, à laquelle les Mongols ont attaché leur nom et que représentent avec eux les Chinois. L'invasion de Témoudjine dit Tchenghiz-Khan, en se dirigeant vers le centre et l'occident de l'Asie, rencontra partout des peuples turcs, Turcomans ou Trukhmènes, qu'elle écrasa ou traîna à sa suite. Ces peuples, sous le nom de Kangles ou autres, étaient aussi agglomérés dans le Kiptchak, steppe immense entre le fleuve Oural ou Iaïk et le Volga, occupée par des nomades gouvernés par leur khan, et divisée en Kiptchak oriental et Kiptchak occidental. Djoutchi, fils de Tchenghiz-Khan, fit, vers 1220, la conquête du premier; celle du second, effectuée par des généraux de Tchenghiz, mit les Mongols en conflit avec un autre peuple turc, les Komans ou Poloftses, voisins des Kangles ou Kiptchaks. Les Komans partagèrent le sort de ces derniers : ils furent défaits par Batu-Khan; et lorsque ce fils de Djoutchi, eut fait, après la bataille de la Kalka, en 1224, son expédition en Russie, où il s'avança jusqu'à peu de distance de Novgorod la Grande, il se précipita de nouveau sur eux, et mit fin, en 1237, à leur khanat. Quelques débris de ce peuple allèrent fonder une nouvelle Komanie

(Cumanie) dans la Pannonie, devenue le pays des Madiares.

Ainsi les Mongols et les Tatars s'établirent en Europe au milieu de populations turques, et comme celles-ci étaient sans doute supérieures en nombre aux hordes des conquérants, leur propre langue prévalut, et devint, sinon la langue de la cour, du moins celle de l'empire. Mais cette langue, au lieu de l'appeler turque, ou kangle, ou komane, on la désigna sous le nom de tatare qui lui est resté, ainsi qu'au peuple soumis, peuple non moins turc que sa langue. De là est venu que les deux noms, tatar et turc, passèrent faussement pour synonymes.

Seconde question : D'où vient le nom de la Crimée?

Je ne parle pas de celui de *Tauride*, dérivé des Taures, peuple primitif dont il est beaucoup question dans les auteurs[1] et qui paraît avoir eu des rapports avec les fabuleux Centaures; mais bien de celui de *Crimée, Krym* ou *Krim*, actuellement usité.

On dérive ordinairement ce nom, *Krim-Adassi* en tatar, ou de *Cimmerium* (Kimmerion), que Ptolémée[2] compte au nombre des villes de l'intérieur du pays, et que l'on suppose avoir été la même que Eski-Krim, longtemps la capitale. Strabon connaît en outre un mont Kimmerion. L'opinion commune est que ce sont

1. Voir Hérod., IV, 99-103, édit. Schweighæuser, t. II, p. 292 et suiv.; Strabon, L. VII, éd. Casaubon, p. 308-311; Pline, *H. N.*, IV, 26, éd. Lemaire, t. II, 1re partie, p. 334-339, etc.

2. L. III, chap. 6, édit. Wilberg, p. 204. — Strabon, liv. XI, p. 494, et Scymnus de Chios parlent de *Cimmericum* et de *Cimmeris* comme d'une ville voisine de la mer d'Asof et à l'entrée du Bosphore. — Voir aussi Hérodote, L. IV, chap. 12, et Dubois, *Voyage autour du Caucase*, etc., t. V, p. 34 et suiv.

là des souvenirs laissés dans la presqu'île par les Cimmériens dont parlent Homère et Hérodote, et qui, de même que les Taures, auraient été de la famille de langue thrace. Ils seraient arrivés en Tauride, après avoir été chassés par les Scythes de leurs siéges au nord-ouest de l'Asie. Mais, outre que ces traditions sont peu certaines et qu'il eût fallu une transposition de lettres pour changer *Cimmerium* en *Krim*, nous trouvons dans le vieux Hérodote[1] les deux passages suivants : « Ceux-ci (les Scythes royaux), du côté du midi, appartiennent à la Taurique ; mais du côté de l'orient, ils s'étendent vers ce fossé qu'ont creusé les fils des aveugles, et vers le port marchand sur le Palus-Méotis qui s'appelle *Cremni* (Κρημνοί).» Puis : «S'abandonnant au gré des flots, elles (les Amazones) arrivèrent à Kremnoï, sur le Palus-Méotis. Or Kremnoï est un endroit dans le pays des Scythes libres.» Là me paraît être la véritable étymologie du nom de Krim, Crimée; peut-être aussi l'adjectif κρημνὸς, abrupt, y est-il pour quelque chose[2], car le père de l'histoire[3] nomme encore le pays habité par le peuple taurique (τὸ Ταυρικὸν ἔθνος), Chersonèse

1. L. IV, chap. 20 et 110, édit. Schweighæuser, t. II, p. 214 et 301.

2. Voir dans le corps de l'ouvrage, p. 29, la note 1re. — Cet adjectif, cependant, je ne l'ai point trouvé dans Hérodote, malgré une citation de Schneider dans son Dictionnaire grec-allemand, qui paraît reposer sur une erreur. Je n'y ai pas trouvé davantage l'interprétation de ce mot de κρημνοί qu'on attribue au père de l'histoire dans le passage latin qu'on peut lire dans une note de la page 157 : *Cujus Herodotus meminit,* **Cremnini** *illud vocans, ac nomen explicans dicendo : id est Prærupta.* Cette citation n'est pas faite d'après le texte grec, mais probablement d'après la traduction latine de L. Valla, qui renferme des interpolations.

3. Hérod., L. IV, chap. 39, édit. Schweighæuser, p. 292. Il est vrai que, d'après d'autres auteurs, la Chersonèse Trachée était, non pas la presqu'île Taurique tout entière, mais seulement la presqu'île de Kertch, son appendice oriental.

Trachée ou Presqu'île âpre, c'est-à-dire hérissée de montagnes escarpées.

Il eût été facile de multiplier, dans le texte même de l'ouvrage, des discussions de cette nature : si je me les suis interdites, c'est pour ne pas faire un livre de pure érudition d'un travail auquel il s'agissait surtout de ménager le caractère de l'utilité pratique.

LA

CRIMÉE MÉRIDIONALE

ET

SES LIGNES DE COMMUNICATION

AU MILIEU DES MONTAGNES.

(Mémoire présenté à S. Exc. M. le Ministre de la Guerre.)

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Notre intention, en nous occupant de la presqu'île Taurique, n'est pas d'entreprendre une description nouvelle de cette terre que des combats de géants viennent d'immortaliser : après les remarquables travaux de Pallas, de Clarke, de Dubois de Montpéreux, de Hommaire de Hell, de MM. Mouravief-Apostol, Anatole Démidof, de Kœppen, Koch, Oliphant, etc., auxquels il est juste d'ajouter deux savants articles de M. Alexandre Bonneau, dans la *Revue contemporaine* (novembre 1854), ce serait peut-être de notre part une témérité. Notre tâche sera bien plus restreinte[1] : nous voulons simplement réunir quelques renseignements tout à fait locaux sur la nature du terrain montagneux, le cours des ruisseaux, et sur les routes, chemins et défilés praticables dans toute cette partie méridionale de la Crimée, voisine du théâtre de la guerre actuelle; heureux si nous pouvions faire servir ainsi quelques faibles fruits de nos études sur la Russie à orienter les chefs de notre vaillante armée dans le pittoresque labyrinthe dont celle-ci occupe en ce moment un coin, et dont elle pourra bien, malgré des apparences de paix auxquelles on voudrait croire, être appelée, dans l'espace de quelques mois, à parcourir, à explorer les gorges les plus âpres, les vallées les plus écartées.

1. Voir cependant page 55 et la préface.

A défaut de la nouvelle grande carte de l'état-major général russe, commencée vers 1840[1], et qui sans doute était achevée au moment où éclata la guerre européenne actuelle, nous avons devant nous celle de la Crimée méridionale en quatre feuilles, qui fait partie du *Krymski Sbornik* (Recueil criméen) de M. Pierre de Kœppen, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, auteur d'une curieuse carte ethnographique de l'empire Russe, encore trop peu connue, et, sans nul doute, non-seulement le premier statisticien de son pays, mais aussi un des hommes qui ont le plus fait pour la connaissance de ce colossal empire sous le rapport géographique, ethnographique, etc.[2]

L'excellente carte de la Crimée méridionale de M. de Kœppen, gravée en 1836, a en partie servi de base au travail, encore plus parfait sans doute, de l'état-major. Il est à regretter seulement, pour le plus grand nombre des lecteurs, que la nomenclature et les légendes y soient en langue russe. En 1840, le même savant a publié, sous le nom de *Taurica*, et en langue allemande, un supplément à son *Krymski Sbornik*, que nous avons sous les yeux, aussi bien que les autres matériaux indiqués, et d'où nous tirons également quelques-uns des renseignements que nous nous proposons de réunir dans ces quelques feuilles.

Il est donc bien entendu que c'est exclusivement de la

1. Une autre, plus ancienne, est celle en dix feuilles du général Moukhine, 1817.

2. La plupart des données statistiques les plus récentes sur la population de la Russie et sur le territoire que cette population occupe, reposent sur les recherches de M. de Kœppen, et, tous les ans, ce nom est reproduit comme une autorité digne de confiance par l'*Almanach de Gotha*, qui jouit d'une considération méritée dans le monde diplomatique et dans le monde savant. La Crimée en particulier est le domaine de M. de Kœppen, et, selon nous, il mériterait à plus juste titre le surnom de *Taurique* que le fameux prince Potemkine, qui ne se signala dans ce pays déjà soumis autrefois par le grand Munnich, que par ses cruautés.

Crimée méridionale, du Daghestan (pays de montagnes)[1] taurique que nous nous occuperons ici, et non de la Chersonèse taurique tout entière, qui, comme on sait, a presque la superficie de l'île de Sicile, et est beaucoup plus grande que la presqu'île de Morée. D'après les calculs de M. de Kœppen, elle aurait, avec le Sivasch, 476 milles carrés d'Allemagne, c'est-à-dire plus de 26,000 kilomètres carrés. De cette surface totale, le pays de montagnes n'occupe guère que le quart, une étendue que l'on peut comparer à celle du département du Finistère ou du département du Pas-de-Calais. Le savant académicien a très-exactement indiqué la limite qui sépare cette région méridionale de la steppe au nord, laquelle s'étend sur tout le reste de la Crimée.

Cette limite commence sur la mer Noire, un peu au nord de l'embouchure du Boulganak; elle remonte ce ruisseau jusqu'à Seimanlak, au delà de la route directe de Pérékop à Sévastopol; puis elle se retourne vers le nord et le nord-ouest, passant à Symphéropol et suivant le cours du Salghir jusqu'à Tchilé ou jusqu'au point où il reçoit, à droite, la Zouïa. De là, elle remonte cet affluent du Salghir jusque vers le fort de Barouth-Khan; tournant ensuite à l'est, elle va former, sous 45° 12′ de latitude N., une ligne qui, malgré quelques ondulations, suit toujours la même direction jusqu'à Oïkoïou, à environ 12 kilomètres de la mer d'Asof, où elle s'infléchit vers le sud, pour s'arrêter sur la côte de cette mer, un peu au nord de Théodosie.[2]

Telle est la limite septentrionale de la région dont nous nous proposons d'explorer l'intérieur, au point de vue des lignes de communication.

Mais avant tout, il faut que le lecteur soit en état de se

1. *Dagh*, montagne; de là le nom du vrai Daghestan, dans le Caucase.

2. Les Russes disent Fœodocia; mais nous rétablissons l'ancien nom grec de cette ville si célèbre sous celui de Kaffa.

faire une idée exacte de la nature orographique de cette région ou de la conformation géographique des montagnes dont elle est couverte.

I.

ENSEMBLE DU SYSTÈME OROGRAPHIQUE DE LA CRIMÉE.

«La presqu'île de Tauride, dit l'illustre Pallas, est, pour la géographie physique et la minéralogie, un des plus singuliers pays qui existent sur la terre. Les montagnes, élevées jusqu'à plus de 1200 pieds[1], sont presque taillées à pic le long de la côte méridionale, où règne une mer très-profonde; s'aplanissent par degré, et, à la fin, insensiblement vers le nord; et se perdent en pente douce dans la grande plaine, peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et qui occupe la plus grande partie de la surface de ce pays.»[2]

L'ensemble des montagnes forme une étendue d'environ 150 verstes[3] en longueur, et dont la largeur varie de 10 à 40 verstes. Il se divise en deux longs tronçons, au centre desquels s'élèvent deux géants, le Tchatyr-Dagh et le Démirdji. Le tronçon occidental s'appelle *monts Iaïla;* le tronçon oriental est la *Karabi-Iaïla,* qui se continue sous plusieurs autres noms, ainsi qu'on le verra plus loin, jusqu'aux environs de Théodosie.

Le Tchatyr-Dagh, qui est le point le plus élevé de toute la presqu'île, est aussi le centre de tout ce système orogra-

1. Ainsi qu'on le verra plus loin, Pallas s'est trompé complétement sur la hauteur de ces montagnes, qui est beaucoup plus considérable.

2. *Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie*, T. II, p. 582. Voir aussi son *Tableau topographique de la Tauride.*

3. On sait que la verste est de 1067 mètres, et que par conséquent elle est un peu plus forte que le kilomètre. Il y a 111 kilom. et seulement 104 verstes au degré de l'équateur. En nombres ronds cependant, une verste peut bien être regardée comme étant à peu près l'équivalent d'un kilomètre.

phique. Son nom tatar signifie Montagne de la Tente; la dénomination russe de *Palath-Gora* en est la traduction fidèle. Pallas n'estime sa hauteur qu'à 1300 pieds; mais c'est évidemment une erreur de sa part; il suffit d'une première vue, sans mesurage barométrique, pour s'assurer qu'il faut doubler ou tripler cette estimation. Néanmoins, Clarke l'a adoptée, en ajoutant encore à cette erreur celle de dire que le chiffre indiqué par son savant devancier est 1200 pieds. Il fait observer toutefois que le Tchatyr-Dagh «s'élève si rapidement de la côte vers Alouschta, qu'il paraît beaucoup plus haut»[1]. Dubois de Montpéreux porte le chiffre à 4740 pieds (1580 mètres), ce qui n'est peut-être pas encore suffisant; car certaines évaluations ne restent pas au-dessous de 1700 mètres[2]. Au haut de son sommet, on jouit d'une vue merveilleuse sur toute la Crimée; «et les Tatars assurent, dit Clarke, qu'on distingue encore une grande étendue de pays au delà de Pérékop». Cette ville est à une distance d'environ 160 verstes, ou 40 lieues.

Le chemin à faire, de la côte au sommet de la montagne, peut être d'une douzaine de verstes; mais jusqu'au pied, il n'y a guère qu'une distance de cinq ou six verstes.[3]

S'élevant d'assise en assise ou de terrasse en terrasse, non sans fatigue, le long d'un roc pelé ou maigrement tapissé

1. *Voyages en Russie, en Turquie et en Tartarie*, t. II, p. 447. Voir, en outre, pour la description du Tchatyr-Dagh, *Description physique de la contrée de la Tauride*, trad. du russe, p. 56; Castelnau, *Essai sur la Nouvelle-Russie*, t. III, p. 230 et suiv.; Reuilly, *Voyage en Crimée*, p. 5 et suiv.; Kohl, *Reisen in Sud-Russland*, t. I, p. 204; Koch, *Die Krim und Odessa*, p. 153, et les ouvrages cités plus loin dans la note 3.

2. Par le mesurage barométrique on a trouvé 5110 pieds anglais, ce qui, à 3,0480 décimètres, fait 1557 mètres.

3. Sur le voyage au Tchatyr-Dagh, voir Pallas, t. II, p. 195 et suiv.; Dubois, *Voyage autour du Caucase*, t. V, p. 418 et suiv.; Démidof, *Voyage dans la Russie méridionale*, p. 483; Kœppen, *Taurica*, p. 11. — Voir aussi une vue du Tchatyr-Dagh dans Pallas, t. II, p. 196. On en trouve une autre dans l'Atlas de Dubois, mais nous n'avons pas dans ce moment sous la main cette curieuse collection de dessins.

de pâturage, on arrive, au bout d'une marche de six ou sept autres verstes, sur la *table* de la montagne nommée par les anciens *Trapezus*. En effet, le sommet forme une plate-forme; une petite plaine de pierres, dit Reuilly, plaine à laquelle il donne une longueur de deux verstes environ, mais, selon Dubois, elle a six ou sept verstes de long, sur trois de large. D'en bas, on croit voir une tente militaire, de là le nom moderne. L'ascension se fait ordinairement depuis Symphéropol, qui est éloigné du Tchatyr-Dagh, vers le nord, de 20 verstes en ligne directe. La route de Symphéropol, qui va presque toujours en montant, et arrive, selon M. Oliphant, le visiteur le plus récent, jusqu'à la hauteur de 2800 pieds anglais, se continue jusqu'à Alouschta au bord de la mer, en tournant le géant. Car le Tchatyr-Dagh n'est point lié aux autres montagnes qui sont à sa droite et à sa gauche. Vu du côté de la mer, il s'élève majestueusement et presque à pic dans un parfait isolement. «Des deux côtés, dit Pallas[1], ces alpes (les deux Iaïla) sont séparées du Tchatyr-Dagh, dont elles égalent presque la hauteur, par deux vallons très-profonds et rétrécis qui coupent la chaîne du nord au sud, et font pente tant vers le nord, où elles donnent origine aux deux rivières Salghir et Alma (Kébith), que vers le sud, où elles se réunissent dans la vallée d'Alouschta.»

«La large vallée d'Alouschta, qui sépare la partie de l'ouest des hautes montagnes de la Tauride de celle de l'est, dit ailleurs le même illustre voyageur, peut avoir six verstes de longueur sur cinq de largeur, à partir du pied du Tchatyr-Dagh jusqu'à la mer. Cette montagne, isolée par deux vallons qui aboutissent à la plaine septentrionale, borde la vallée vers le nord, où elle paraît détachée de la chaîne des hautes montagnes. Du côté de l'ouest, on découvre le promontoire le plus élevé de la chaîne occidentale, nommé

1. T. II, p. 585.

Babougân-Iaïla, qui fait une forte saillie dans la mer[1]; à l'est, les montagnes plus basses[2] de Temirdschi (lisez Démirdji) sont opposées à celles du Tchatyr-Dagh, et s'étendent aussi jusqu'à la mer, parce que toute la côte, avec ses terrasses, se dirige, depuis Lambath, au nord-est. La vallée profonde, large et bien boisée, qui sépare la Babougân-Iaïla, située beaucoup plus au sud et très-escarpée, du Tchatyr-Dagh, coupé de même à pic, s'étend au nord-ouest jusqu'aux sources de l'Alma; la plupart de ces ruisseaux se réunissent à l'est de la Babougân-Iaïla, où une croupe aplatie, courant vers le Tchatyr-Dagh, les sépare de ceux qui suivent la direction d'Alouschta. La vallée plus orientale et moins profonde se prolonge du sud au nord, entre les hautes montagnes de Témirdschi et de Tchatyr-Dagh, vers la source du Salghir. On y trouve une assez bonne route, construite par un bataillon de chasseurs, et qui mène à Alouschta. C'est de cette même vallée que sort le ruisseau considérable de Témirdschi, qui tombe dans la mer près d'Alouschta; le Mesarlik arrose celle de l'ouest, traverse les villages de Kotnachur et de Kubukul, au pied du Tchatyr-Dagh, et tombe également dans la mer non loin d'Alouschta.»[3]

Après cette description du point central, le Tchatyr-Dagh, nous envisagerons séparément chacun des deux grands tronçons, en commençant par celui de l'ouest, qui, d'Alouschta,

1. Cette saillie vers la mer, au sud d'Alouschta, est formée par le mont Kastel, et entre celui-ci et la Babougân-Iaïla est encore le mont Buïuk ou Boujouk. Un cap plus au sud que le mont Kastel (Dubois, t. V, p. 443) est l'Aïou-Dagh, ou montagne de l'Ours, à moitié chemin entre Alouschta et Iaïta. Il en sera question plus loin, p. 28. Plus au sud encore vient le cap Nikita. — Voir sur tous ces caps, jusqu'à celui d'Aïa, au sud-est de Balaklava, ainsi que sur la côte en général et les baies, Pallas, t. II, p. 115. C'est l'Aïou-Dagh, qui, d'après Clarke, Héber, MM. Mouravief-Apostol, Kœppen, Dubois, est le Front du Bélier (*Kriou Métopon*) des anciens.

2. Pas de beaucoup plus basses.

3. Pallas, t. II, p. 193. Voir encore sur la vallée d'Alouschta, Clarke, t. II, p. 445; de Besse, *Voyage en Crimée, au Caucase, en Géorgie*, etc., p. 224.

s'étend jusqu'à la côte de Balaklava et le fameux monastère de Saint-George, voisin de l'ancien port génois, mais qui, pour le dire en passant, n'est pas le seul couvent de ce nom en Crimée.[1]

La carte dont cet opuscule est accompagné et qui est établie d'après celle de M. de Kœppen, bien que sur une échelle très-considérablement réduite, achèvera de donner au lecteur une idée nette de tout ce système orographique.

II.

LE TRONÇON OCCIDENTAL.

Nous avons déjà dit que le tronçon occidental s'appelle, dans la langue tatare du pays, *Iaïla,* plateau. On lui a faussement appliqué, sur plusieurs cartes, le nom de *Sinab-Dagh,* qui appartient spécialement à une montagne au sud-ouest du Tchatyr-Dagh. L'extrémité orientale du tronçon s'appelle *Babougân-Iaïla.* Ces montagnes «présentent généralement la forme de croupes ou de crêtes élevées, qui se prolongent presque toujours suivant la direction des couches horizontales. Ces croupes, hérissées de rochers et sillonnées de vallons plus ou moins larges, sont coupées par escaliers au sud-est (sud-ouest?), où elles forment une suite de terrasses; mais leur pente est plus douce au nord, comme celle des couches calcaires d'alluvion. Toutes ces montagnes s'élèvent rapidement au sud, et forment le long des côtes de la mer une chaîne presque continue de rochers en terrasses, d'une élévation prodigieuse. Les plateaux de ces alpes sont couverts de neige jusqu'à la fin du mois

1. Nous parlerons plus loin d'autres couvents de St.-George. Quant à celui de Balaklava, Pallas le décrit, t. II, p. 92-95, et l'on peut en voir des vues, t. II, p. 93, et Atlas, planche 32. Voir aussi Démidof, *Voyage dans la Russie méridionale*, p. 396.

de mai. Escarpées au sud, ces montagnes s'abaissent du côté du nord, vers les terrasses escarpées de la roche calcaire plus moderne. Les ruisseaux qui descendent de cette haute chaîne se dirigent, soit au nord, au nord-ouest et au nord-est, soit au sud, sans cependant se confondre, quoiqu'ils soient très-rapprochés dans les points les plus élevés. Les ravins que forment ces ruisseaux sont généralement étroits et courts, mais d'un escarpement et d'une profondeur considérables, en raison de la hauteur des montagnes et de la proximité de la mer; ils ont rarement des communications entre eux, et tous les ruisseaux qui sortent de ces alpes tombent en petites cascades immédiatement dans la mer, ce qui fait qu'on en voit peu de considérables dans cette partie; mais on y trouve en revanche beaucoup de torrents impétueux et rapides. Les vallons en pente douce et les ruisseaux qui coulent au nord, se réunissent, au contraire, en divers endroits.»[1]

«Le plateau des alpes Tauriques offre, lorsqu'on atteint la cime des rochers qui le couronnent, une plaine à perte de vue, tapissée de verdure, et qui s'incline au nord-ouest (vers Inkermân, etc.) avec des terrasses de rocs, des gorges et des profondeurs, où la neige dure jusqu'au mois de juin, tandis qu'elle se fond sur le plateau vers la fin d'avril.»[2]

Au pied du plateau ou de l'immense muraille qu'il surmonte, et qui est formée de rochers de calcaire jurassique s'élevant à pic, est cette côte méridionale si célèbre par ses beautés pittoresques et par la douceur de son climat; côte à laquelle serait applicable le mot de *corniche*, qu'on emploie pour celle de Gênes, et qui s'étend depuis le cap Monastyr et le couvent de Saint-George jusqu'à Théodosie, l'ancienne Kaffa, et le cap Kara-Dagh. Cette côte, de largeur très-inégale,

1 Pallas, t. II, p. 113.
2. T. II, p. 171.

mais qui ne paraît dépasser nulle part celle de cinq verstes, si ce n'est aux deux endroits où la chaîne s'ouvre, est couverte de vignes, de lauriers, d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute sorte, et parsemée de villas, de riches domaines appartenant à quelques-unes des plus grandes familles du pays, ou même à l'empereur et à l'impératrice.

La chaîne des monts Iaïla, «espèce d'alpes continues, dit Pallas[1], très-élevées, escarpées du côté de la mer et aplaties en plaines immenses, inclinées vers le nord et sillonnées de vallons,» est seulement coupée de distance en distance par des ravins ou par des vallées d'une beauté remarquable.

«La partie la plus épaisse de ces montagnes, d'une élévation presque toujours égale, dit le même Pallas, est celle que l'on voit le long du rivage de la mer, depuis Balaklava jusqu'à Alouschta. Elles y forment, en s'inclinant vers le nord, la Iaïla de Baïdari (Baïdar) et d'Ussundschi (Ouzoundji), ensuite celle de Kokkos (au nord d'Aloupka), et enfin, dans la direction d'Alouschta, la Babougân-Iaïla, sur les plateaux élevés de laquelle on découvre encore quelques montagnes isolées.»[2]

Avant de parler des routes, chemins et sentiers qui traversent cette chaîne, nous décrirons le cours des ruisseaux (car on ne peut dire ni fleuves ni rivières) qui parcourent, avec des méandres divers, le tronçon occidental dont nous nous occupons.

Cours d'eau du tronçon occidental.

Ceux de la côte méridionale, insignifiants et d'un cours peu long, l'Outchân-sou, près d'Aoutka, à l'ouest de Ialta, le Poutamitz et la Bala, plus près de Ialta, l'Oulou-Ouzen et le

1. T. II, p. 585.
2. T. II, p. 115.

Démirdji-Ouzen[1], près d'Alouschta, méritent à peine une mention, quoique la route de Baïdar à Alouschta les traverse; mais ceux du versant opposé sont d'une importance plus grande, surtout sous le rapport stratégique.

Nous commencerons par ceux de ces cours d'eau avec lesquels nos troupes ont déjà fait connaissance, et dont elles ont immortalisé les noms.

La TCHERNAÏA ou TCHORNAÏA RETCHKA (Ruisseaunoir). Son nom tatar est *Biyouk* ou *Buïuk-Ouzen* (Grand ruisseau), et aussi *Kasikly-Ouzen*. Elle a sa source dans la fameuse vallée de Baïdar[2], qui a 16 verstes de longueur sur 8 à 10 de large, un peu au-dessus du village de Baïdar, et vers le terrible passage appelé Foros-Boghaz. Après avoir reçu un premier affluent près du village de Tulé, il s'avance vers Tchorgouna[3] en serpentant au nord du mont Tchirka-kaïasy; puis il reçoit à sa droite le Chouliu, petit ruisseau que Pallas appelle Aï-Todor (Saint-Théodore), et qui descend, du côté du nord, des environs de la petite forteresse de Mangoup[4], qui ferme la vallée d'Inkermân (*Ink-iermân*, Ville des grottes). Vers Inkermân, la vallée de Tchorgouna, où coule la Tchernaïa, s'élargit, et l'on sait que le ruisseau a ensuite son embouchure à l'extrémité ou au fond de la baie de Sévastopol, dont la longueur, depuis la pointe appelée *Sévernaia Koça* (Pointe septentrionale) est d'environ six kilomètres. «Comme tous les ruisseaux ou les rivières de la Crimée, dit Pallas[5], le Biyouk-Ouzen est tantôt un tor-

1. *Ouzen* signifie ruisseau; *sou* signifie eau.

2. Voir sur elle Pallas, t. II, p. 141 et suiv.; Clarke, t. II, p. 410; lady Craven, *Voyage en Crimée et à Constantinople*, p. 260 et suiv.; Castelnau, t. II, p. 3 et suiv.; Reuilly, p. 34; Kohl, p. 267; Dubois, t. VI, p. 87-89.

3. Tchorgouna est appelé par les Russes *Tchernaïa dérevna*, Village noir. — Voir la vue de ce domaine avec sa tour octogone, habitation seigneuriale, dans l'Atlas de Pallas, pl. 33.

4. Située sur un rocher élevé d'environ 330 mètres. Il y a un fort, une rivière et une montagne de ce nom. — Il sera question plus loin du fort de Mangoup.

5. T. II, p. 103— 110.

rent rapide, tantôt presque à sec, c'est-à-dire que ses eaux ne sont pas toujours en état de faire tourner les moulins construits sur ses bords. J'ai même vu le petit ruisseau d'Aï-Todor, qui traverse, à quelques verstes au-dessus de Tchorgouna, le vallon et les vergers qui m'appartiennent, éprouver une crue si subite et devenir tellement rapide après une pluie d'orage, que personne n'osait le passer. On ne doit cependant compter le Biyouk-Ouzen qu'au nombre des ruisseaux de la seconde classe en Crimée....

«Le ruisseau Biyouk ou Kasikly-Ouzen, dit-il plus loin, forme la limite entre la couche marneuse crétacée et la couche calcaire compacte. A peu de distance de l'habitation seigneuriale du village de Tchorgouna, en remontant le ruisseau d'Aï-Todor, la couche marneuse crétacée, qui forme d'assez hautes montagnes, a pour base l'ancienne roche calcaire qui ressemble au marbre; elle s'étend et s'élève beaucoup en remontant le Biyouk-Ouzen, couronné de rochers à pic.»[1]

«La difficulté des localités, dit Dubois de Montpéreux[2], n'a pas permis de créer une route en suivant le cours de la Tchornaïa-Retchka.»

Le Belbek ou Kabarta[3]. La vallée de ce ruisseau, parallèle au nord à celle de la Tchernaïa, est beaucoup plus longue que la vallée de la dernière. Lui-même se forme, un peu au-dessus de Karlou et de Fomasala, de la réunion d'un autre Biyouk-Ouzen que celui dont il vient d'être question à propos de la Tchernaïa, avec l'Ouzen-Basch; s'avance vers le nord-ouest, reçoit divers petits affluents, et prend, près du village d'Albath, au nord du fort de Mangoup, le nom de *Belbek*. Il forme, «dans les contrées supérieures,

1. Voir sur cette conformation géologique, Pallas, t. II, p. 106.
2. T. VI, p. 109.
3. Voir Dubois, t. VI, p. 234, 289.

dit Pallas[1], de petites cascades au milieu des vallées garnies de bois; mais dans les montagnes calcaires, à partir d'Albath,.... il coule entre des roches grotesquement brisées, dentelées et calcaires, qui offrent le paysage le plus agreste.....

«Un pont, continue-t-il, traverse le Belbek, qui coule ici sur un lit de vase, entre.... Alexiana et un moulin.....» C'est probablement près du village de Kabarta, où passe la route de Baktchi-Saraï à Sévastopol. Depuis là, le ruisseau se dirige tout à fait à l'ouest, et, après avoir reçu encore un petit affluent à gauche, passe, dans un lit encaissé, sous un autre pont servant à une seconde route qui relie entre elles les deux villes. Non loin de son embouchure dans la mer Noire, sur la rive gauche; en dehors du riant vallon tout couvert de vergers et de jardins, où se trouve le village de Belbek, est un petit fort qui s'appelle en russe *Staroïé Oukreplénié* (Vieux-Fort), comme celui, situé au nord du Boulganak, sur la route d'Eupatoria (Kozlof), qu'on a, un peu ridiculement, inscrit sur des cartes françaises, sous le nom anglais d'*Old-Fort.*

La Katcha vient après, quand on avance du sud au nord. A son tour, elle coule à peu près parallèlement au Belbek; son cours est presque de la même longueur. M. de Kœppen, dans son Indicateur (*Oukasatel*) de la carte, dit qu'en tatar elle s'appelle *Biyouk* ou *Buiuk-Ouzen,* qui est le nom d'un de ses affluents, comme aussi celui d'un des affluents du Belbek, et comme celui de la Tchernaïa supérieure. Ces noms identiques pour désigner des cours d'eau différents, doivent nécessairement donner lieu à beaucoup de confusion. «La Katcha, dit Pallas[2], qui descend des hautes montagnes plus à l'ouest que l'Alma, est

1. T. II, p. 43. Voir aussi p. 170.
2. T. II, p. 41 et 39.

formée de la réunion de plusieurs ruisseaux qui coulent des gorges et des vallées comprises entre la Babougân-Iaïlâ et la haute montagne de Potamis; cette rivière n'est cependant pas aussi considérable que l'Alma et le Belbek, qui suivent une direction parallèle pour se rendre à la mer.[1] Son cours est très-rétréci dans les étés secs, quoique la neige et les eaux de pluie la changent quelquefois en torrent; mais comme son lit est large et pierreux, le passage n'offre jamais autant de danger que celui des deux premières. Elle serpente au milieu d'une contrée fertile et découverte, et ses bords sont parsemés de beaucoup de villages tartares ornés de beaux jardins.

«Les montagnes calcaires situées entre la Katcha et le Belbek deviennent plus escarpées, plus hautes et plus rapprochées les unes des autres; elles présentent aussi des tranches plus déchirées. La chaîne encore plus élevée de montagnes calcaires, qui se prolonge au delà de ce dernier fleuve, à partir de la mer, et de l'ouest à l'est, n'est coupée que par la vallée transversale qui se dirige vers Mankoup (Mangoup), en longeant la rive méridionale du Belbek[2].»

Au-dessous de Tulé, rive gauche, la Katcha reçoit le Tchuruk-sou (Eau fétide), ruisseau bourbeux qui arrive de Baktchi-Saraï, dont il entraîne avec lui les immondices des rues ou de plusieurs cloaques souterrains[3]. Le dernier

1. Tous ces cours d'eau, y compris même le Salghir, « qui, dit encore Pallas, (t. II, p. 43) dans d'autres pays de montagnes, ne passeraient que pour de gros ruisseaux, doivent être comptés parmi les principales rivières de la Crimée. Les eaux de pluie qui, des vallées supérieures et escarpées, se rassemblent dans ces ruisseaux, en ont creusé et élargi le lit, et leur donnent quelquefois, pendant plusieurs jours, l'apparence de larges torrents, surtout en automne et en hiver; mais les sécheresses de l'été les font beaucoup diminuer. »

2. Ceci est une erreur. La plaine, accidentée depuis la mer, est bordée par le Belbek; mais la vallée, depuis le point où cette plaine la forme en se rétrécissant, reste à une assez grande distance au sud du ruisseau.

3. Voir sur le Tchuruk-sou, Pallas, t. II, p. 34-37; Démidof, *Voyage dans la Russie méridionale*, p. 355. — M. Démidof écrit, peut-être avec raison, *Baghtcheh-Saraï*.

village que baigne la Katcha, avant de se jeter dans la mer Noire, est celui de Mamachaï.

Encore plus au nord est l'ALMA, nom désormais illustre par la bataille du 20 septembre 1854, livrée sur les coteaux qui la bordent au sud, tout près de son embouchure.

«La vallée du Salghir[1] et celle de l'Alma, dit Dubois[2], dans son style un peu forcé, la première à droite, la seconde à gauche, rivalisent par un contraste surprenant. Plus le Salghir s'enorgueillit de voir que sur ses deux rives l'homme ait laissé à peine une place sans s'y créer une habitation, plus l'Alma se plaît à conserver ses ondes vierges loin du bruit des hommes, à les cacher sous d'épais ombrages.»

L'Alma se forme de l'Ala-basch (Tête rouge) et du Saoulukh-sou (Eau de santé), au pied septentrional de la Babougân-laïla, non loin du Kébith-Boghaz (Gorge du Kébith), dont on parlera dans la suite, un peu au sud du Tchatyr-Dagh. Elle s'appelle d'abord *Kébith-sou;* puis, quand elle a reçu le Kara-sou (Eau noire), elle prend le nom de *Oulou-Ouzen* (Grand ruisseau)[3]. Plusieurs petits ruisseaux qui ont leur source au pied de cette montagne, le Koïsé ou Koïsou, le Méner, etc., le grossissent immédiatement en s'y réunissant par le côté droit. «La fonte des neiges tombées dans les montagnes ou de fortes pluies, dit Pallas[4], rendent l'Alma pour le moins aussi rapide et dangereuse que le Salghir. Il ne se passe presque pas d'année qu'il n'y périsse des voyageurs. Le ruisseau de Badrak (affluent de la rive gauche, qui passe à Mangoup), n'est pas moins perfide, à cause des creux qu'il forme dans son lit de vase, et des eaux pluviales qui s'y dégorgent par de larges vallées; on le traverse

1. Sur le Salghir, voir plus loin la 2me des notes additionnelles.
2. T. V, p. 423.
3. Voir Kœppen, *Taurica*, p. 11.
4. T. II, p. 25.

après l'Alma, non loin de sa jonction avec cette rivière. » Avant d'arriver à la réunion du Badrak avec l'Alma, on rencontre, en descendant celle-ci, sur la rive droite, d'abord le village de Béchouï ou Besch-euv (Cinq demeures), où aboutit une route praticable aux voitures, venant de Korbekli et d'Alouschta[1]; et ensuite les vieilles murailles de Sarysak-Kermân. Depuis son confluent avec le Badrak, l'Alma, après avoir suivi pendant quelque temps une direction tout à fait occidentale, descend vers le nord-ouest pour ne plus former que la lisière du pays de montagnes, passer à droite près de Bazardjik et Almatchik, à gauche près de Alma-Kermân et Kotchkar-Eli, et baigner, à son embouchure, ces coteaux que naguère l'armée anglo-française a escaladés si intrépidement, à la grande surprise du prince Menchikof, retranché sur leur sommet avec son armée pleine d'une confiance que les événements ont depuis dû ébranler.

Le Boulganak, encore plus que le Salghir, n'appartient au pays de montagnes que par sa source, qui est à quelques kilomètres seulement au sud de Symphéropol: nous n'avons donc pas à nous en occuper ici. C'est d'ailleurs le moindre des ruisseaux que nous avons rencontrés jusqu'ici.

Routes et chemins du tronçon occidental.

Arrivons enfin aux routes et chemins, qui doivent former l'objet principal de ce travail.

Les routes de poste et les chemins ordinaires, praticables aux voitures, sont connus. Notre tronçon occidental en est entouré comme d'un cordon, au sujet duquel nous pouvons nous borner à une courte mention.

Notre point de départ sera Symphéropol, le chef-lieu du gouvernement. De là, une route de poste, commencée en 1824, mène, entre nos deux tronçons de montagnes, et en

1. Voir plus loin, p. 34.

contournant le Tchatyr-Dagh du côté oriental, à Alouschta[1] par le village de Biyouk-Tchavké, unique station[1]. La distance totale est de 45 verstes; 20 jusqu'à Biyouk-Tchavké, 25 jusqu'à Alouschta.

D'Alouschta à Balaklava[2], la distance est de 104 verstes; mais il n'y a de route proprement dite que jusqu'au village d'Aloupka, célèbre par son beau château, résidence d'été du prince Michel Vorontsof. Entre Ialta et Aloupka, cette route est excellente, une véritable chaussée, malheureusement d'une longueur encore trop restreinte. Mais partout elle offre un grand attrait par les sites pittoresques qu'elle ne cesse de dérouler aux yeux du voyageur. Après Aloupka, elle est encore abordable aux voitures, mais au delà de Kikinéis, on n'a guère d'autre ressource que de voyager à cheval. Le chemin même qu'on ouvrit à grands frais, en 1787, pour le voyage de l'impératrice Catherine II, voyage si agréablement décrit par le comte de Ségur[3], est d'autant moins praticable de toute autre manière, qu'il n'est pas resté en bon état d'entretien, sauf la portion de Mchatka à Khaïtou, où la chaussée reprend et s'élève du littoral au plateau de la Iaïla.

De Balaklava, ce n'est pas le long de la côte, partout

1. Voir de Besse, p. 224. — Nous trouvons toutefois dans le voyage de M. Démidof l'indication d'une autre station ou relai, Taokhân-Bazar (Marché aux lièvres), sur le flanc oriental.

2. Sur le voyage le long de la corniche méridionale de la Crimée, on peut voir : Pallas, t. II, p. 138 et suiv.; Clarke, t. II, p. 393 et suiv.; 410 et suiv.; Castelnau, t. II, p. 208 et suiv.; Dubois de Montpéreux, t. VI, p. 21 et suiv.; Anatole Démidof, p. 301—309, 404 et suiv.; de Besse, p. 225 et suiv.; Kohl, p. 192-210, 264 et suiv. Voir aussi ce que nous en avons dit nous-même dans notre *Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas*, à l'occasion du dernier voyage de l'empereur Alexandre, t. I, p. 118 et suiv.

3. *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t. III, p. 110 et suiv. On sait qu'outre le comte de Ségur, ministre de France, la Sémiramis du Nord était accompagnée dans ce voyage par le ministre d'Angleterre, Fitz-Herbert, par celui d'Autriche, comte de Cobentzl, par le prince de Ligne, le comte de Nassau, etc.

hérissée de falaises et de coteaux, qu'on peut arriver au versant méridional de la chaîne Taurique. De ce petit hâvre si sûr et dont le site est si remarquable, le chemin conduit droit à l'est, par le village de Kutchuk-Mouskomiya à Varnoutka, autre village situé dans la belle vallée qui succède à celle de Balaklava, et qui forme en quelque sorte l'entrée de la vallée de Baïdar. Il faut gravir des hauteurs pour y arriver, et la distance est d'environ 12 verstes. Il y en a 7 jusqu'à Baïdar, situé dans la longue et pittoresque vallée du même nom, où sont disséminés onze petits villages. De Baïdar, la route tourne vers le sud pour franchir l'escarpement méridional de la chaîne en pénétrant dans la gorge de Foros ou Foroz (*Foroz Boghaz*), dont nous aurons bientôt à nous occuper plus en détail. On se trouve là sur une véritable chaussée construite depuis 1831, mais qui s'arrête présentement encore au village de Mchatka, appelé Pchatka par les Tatars, et qui fait partie de la vallée de Laspi, ainsi nommée d'un village qui reste un peu sur la droite, pendant que Foros, distant de Baïdar d'environ 5 verstes, est sur la gauche. « Sur le revers du nord où nous montions péniblement, dit M. Démidof[1], après avoir fait ce chemin dans le sens inverse, le paysage est rude et sauvage : la végétation, robuste, mais rabougrie, atteste de longs combats contre le souffle destructeur des vents. Au sommet de la montagne, l'admiration d'un splendide tableau nous arrêta immobiles : c'était l'amphithéâtre de Laspi, éclairé par les rayons déjà obliques du soleil. C'étaient des roches d'un merveilleux dessin..... qui couronnaient un vaste croissant de verdure, et ce cercle de végétation touffue s'en allait tout en bas, à une lieue de là, mourir sur une

1. P. 408. — Voir aussi de Besse, p. 244 et suiv.; Castelnau, t. III, p. 215. — Dubois de Montpéreux (t. VI, p. 95 et suiv.) fait le mieux connaître les alentours de Laspi.

plage de sable blanc. » C'est à Laspi que commence la partie cultivable et cultivée des côtes sud de la Crimée. La route, plus haut, passe par des contrées qui paraissent avoir subi quelque violente commotion, et cette commotion, nous dit M. de Besse, « a amoncelé les matières les unes sur les autres dans un désordre, véritable image du néant. » Le même voyageur parle d'affreuses solitudes, de lieux de désolation. Mais, ajoute-t-il ensuite, « au moment où l'on arrive sur la terre de Laspi, tout change de face : c'est une autre atmosphère, une tout autre région. On quitte dès lors et les rochers et la nature en deuil; on entre d'abord dans une vaste forêt percée d'une allée large qui s'étend jusqu'au bord de la mer.... On ne trouve pas sur cette côte de plus vaste forêt que celle de Laspi....; elle abonde en bois de construction et en bois de chauffage. Le propriétaire de cette belle terre est le général Potier, Français de naissance (gendre du propriétaire antérieur, Rouvier), actuellement (1830) au service de la Russie. » Un voyageur beaucoup plus récent, l'Anglais Oliphant, dit que pour entrer de Foros dans la vallée de Laspi, on passe d'abord par une forêt et puis par une galerie taillée dans le roc et longue de quarante ou cinquante pas.

De Foros, dit M. Démidof, « la chaîne de montagnes prend le caractère qu'elle conserve jusqu'à Ialta, qui est à plus de quinze lieues. La crête supérieure de la Iaïla se dresse à pic au-dessus du village[1], tandis qu'au-dessous, la pente plus adoucie permet à la culture de s'étendre jusqu'aux bords de la mer, et cette culture est riche et féconde. Les vignes, les mûriers, les noyers gigantesques tapissent ces belles pentes d'une admirable verdure, à peine interrompue par des ravins désolés, où les immenses avalanches ont déchiré le sol et ouvert de larges lits aux torrents que

1. Sa hauteur totale, près de Foros, paraît être de 1300 mètres.

chaque orage précipite dans le gouffre. Ce n'est pas sans péril que les voyageurs franchissent ces pas difficiles.»

De Foros à Moukhalatka il y a environ 12 verstes; on passe par Mchatka. Au-dessous de Moukhalatka est le fameux chemin de l'Échelle ou *Scala*, dont il sera parlé plus loin. Puis à Kutchuk-Keui (Petit village), la distance est de 8 verstes. On n'y parvient qu'en suivant des sentiers d'une effrayante rudesse. «Tout y porte encore, dit M. Démidof, les traces d'un horrible éboulement qui, il y a environ un demi-siècle (en 1786), écrasa sous sa masse bondissante un grand nombre d'habitations[1].

Puis, 4 ou 5 verstes plus loin, vient Kikinéis, «le riche et florissant village, abondant en sources claires et rapides qui arrosent des champs déjà plus paisibles et un sol moins tourmenté. Plus loin, on descend jusqu'à la mer[2].» De Kikinéis au charmant village de Siméis[3], il y a 7 verstes, et à Aloupka il y en a 8, ou seulement 5 en ligne directe. Total de la distance entre Balaklava et Aloupka, environ 60 verstes ou 15 lieues.

Aloupka est peut-être l'endroit le plus ravissant de toute la Crimée, nonobstant la partie désolée qui se trouve aussi là, et que Reuilly appelle un véritable chaos. «Le laurier, dit le marquis de Castelnau, croît entre les fentes des rochers; tous les arbres transplantés des climats chauds y réussissent au mieux: le buis, l'olivier, le grenadier et surtout le figuier y viennent sans culture[4].» Le village, avec son château, est surplombé par l'Aï-Pétri (montagne de Saint-Pierre), dont Dubois nous apprend qu'il élève ses

1. «Le village a été reconstruit sur ces débris anciens et modernes.» Dubois, t. VI, p. 87. — Voir aussi Pallas, t. II, p. 597.

2. Démidof, p. 415.

3. Non pas Simæus. — Voir dans l'Atlas de Pallas, pl. 36, une vue de cette vallée plantée d'oliviers.

4. T. III, p. 222. — Voir aussi Clarke, t. II, p. 431 et suiv.; Kohl, t. I, p. 274.

aiguilles à une hauteur absolue de 3798 pieds de roi, hauteur qui aurait été mesurée trigonométriquement par M. de Châtillon[1]. Il domine Aloupka, dit M. Démidof, comme une tour crénelée. La vue y est très-étendue. La côte présente de part et d'autre deux caps : celui de Kourtyry-bouroun à l'ouest, et celui d'Aï-Todor (Saint-Théodore) à l'est[2]. Auprès du dernier se trouvent les insignifiantes fortifications de Kalé. Aloupka est plus près du premier. Nous avons déjà dit un mot de son château, magnifique, mais un peu bizarre et d'un style composite, et pour lequel le prince Vorontsof, éminent ami des arts, eût dû prendre soin de choisir un site moins défavorable[3]. La couleur verdâtre du marbre dont on s'est servi pour cette construction gothique, d'ailleurs imposante, ne lui permet pas de se détacher nettement du parc et de la végétation qui l'entoure.

De ce village bien connu aujourd'hui, la route, devenue belle, traverse le domaine de Myskhor pour gagner Khoréis, 5 verstes; puis elle passe à Gaspra, où elle est assez éloignée de la mer, pour s'en rapprocher ensuite à Orianda, 5 verstes. Orianda[4], aujourd'hui propriété de l'impératrice Alexandra, est l'endroit où l'empereur Alexandre avait rêvé qu'il lui serait permis de terminer sa vie dans le silence de la retraite. De là, il n'y a plus que 7 verstes jusqu'au petit port de Ialta, et l'on y arrive en passant par des sites charmants, celui de Livadia, belle terre du comte Léon Potocki, et celui d'Aoutka. Ce dernier village, dans le voisinage duquel se trouvent les cascades de l'Akar-sou[5], est à l'embouchure de l'Outchân-sou, qui donne son nom à une espèce

1. T. VI, p. 77.
2. On a déjà vu qu'il ne faut pas confondre ce cap Aï-Todor avec la rivière et la vallée du même nom qui sont près de Mangoup, dans le massif de la montagne.
3. Voir Kohl, t. I, p. 274.
4. De Besse, p. 235. — Un beau château a été construit à Orianda.
5. Reuilly, p. 26.

de petit fort, Outchân-sou-Içar, lequel reste sur la hauteur, à gauche. Derrière Ialta, aussi sur la hauteur, est Déré-Keui (Village du vallon).

Le bourg de Ialta, qu'on peut presque nommer une ville aujourd'hui, et qui, en effet, a été érigé, en 1837, en chef-lieu de district, est, selon une expression heureuse d'un voyageur, le port de la villeggiature moscovite. Un bateau à vapeur y arrive périodiquement d'Odessa[1]. Pourtant ce petit port, assez fréquenté, est peu sûr. Le Poutamitz y a son embouchure. Ce ruisseau qui traverse la largeur du littoral, agrandi en cet endroit, est grossi, à quelques centaines de pas au-dessus de Ialta, par un autre ruisseau qui descend en droite ligne de la montagne, et dont le cours est plus borné.

La distance totale entre Aloupka et Ialta est de 17 verstes. Pallas toutefois en comptait seulement 14.

De Ialta, une route mène, par la montagne, à Symphéropol. Mais continuons pour le moment de suivre celle qui côtoie la mer en passant par Marsanda (ou aussi Massandra). Elle se dirige vers Nikita, village situé non loin du promontoire de ce nom, et au-dessus duquel s'élève, de l'autre côté de la route, le fort de Palékastre (Vieux château). La distance est de 5 verstes. A Nikita, il faut visiter le jardin impérial, fondé en 1812, « vaste établissement d'essais d'acclimatation et d'études pratiques sur les plantes et arbres qui peuvent fournir à la Crimée une nouvelle branche d'industrie[2] ». Puis, de là, on passe par les vignobles d'Aï-Danil (Saint-Daniel), et, en quittant un peu la côte, par le riant paysage d'Oursouf ou Gourzouf, anciennement une ville, d'abord romaine, plus tard génoise, et qui, dans l'intervalle, reçut, dit-on, des Slaves le nom de *Gorzabita*

1. Voir ce qu'en dit Kohl, t. I, p. 192.
2. Dubois de Montpéreux, t. VI, p. 62. — Voir aussi Démidof, p. 578.

(Montagne éclatée)[1]. Ce nom lui est venu d'un rocher, à l'est du village, qui se divise en deux pointes, et sur lequel est placé le fort d'Oursouf. Plus loin, sont Artek à droite et Kisil-tasch à gauche. Près du dernier village est le fort en ruines de Ghélin-kaïa, déjà dans le voisinage de la Babougân-Iaïla. Artek est au pied du formidable Aïou-Dagh (Montagne de l'Ours), le Kriou-Métôpon (Front du Bélier) des anciens. On le laisse aussi à sa droite. « En escaladant la montagne par un sentier rapide, dit Dubois de Montpéreux, après une heure de marche, on arrive au sommet, où l'on trouve les ruines d'un vieux château, dont les murs sont composés de grandes pierres brutes qui sont posées à sec, sans ciment. L'ensemble des fortifications forme un grand demi-cercle, dont le mur qui en est la corde, a 728 pieds de longueur; leur épaisseur n'est pas de moins de 4 pieds et demi, et la hauteur où la muraille est encore visible ne dépasse pas une toise[2] ». — « La cîme de l'Aïou-Dagh, dit encore le même voyageur, est complètement boisée, tandis que ses flancs verdâtres ou noirâtres sont nus. La hauteur de la montagne, calculée par M. Châtillon, est de 1975 pieds de roi. »

Le Kriou-Métôpon est le lieu où s'élevait jadis le temple de Diane dont la prêtresse était Iphigénie[3]. Quand on l'a dépassé, on est à Parténith, qui serait le *Parthénion* des Grecs, le lieu de la Vierge, par allusion à la fille d'Agamemnon. On est

1. Démidof, p. 577. — Voir aussi Pallas, t. II, p. 185; Kohl, t. I, p. 199. — Le duc de Richelieu avait une maison à Oursouf.

2. T. VI, p. 23. — Voir aussi Pallas, t. II, p. 187 et suiv.; Taitbout de Marigny, *Portulan de la mer Noire et de la mer d'Azof*, p. 65; et un plan de ces ruines avec d'autres détails dans Kœppen, *Krymski Sbornik*, p. 169.

3. Dubois donne à cette opinion beaucoup de vraisemblance, t. VI, p. 18. — Voir aussi Clarke, t. II, p. 446 et 494, et les autres relations de voyage. — Au reste, il est probable que la Diane taurique a eu deux temples sur cette côte, l'un, aux environs de Cherson, dans la Chersonèse héracléotique, l'autre au Front du Bélier.

alors à 10 ou 12 verstes de Nikita, et il en reste 12 à faire pour arriver à Alouschta. «Le nom antique de Parténith, dit M. Démidof[1], désigne aujourd'hui un domaine fertile en raisins, et un riche village qui cultive avec succès le lin et le meilleur tabac de la Crimée, si riche sous ce rapport. Sur toute cette route on peut suivre les traces d'un bouleversement immense causé par les convulsions du globe.» Entre Parténith et Kutchuk-Lambath se trouve un petit hâvre. La route passe à Dermen-Keui et à Iéni-Keui; Kutchuk-Lambath et Buïuk-Lambath (Grand et Petit Lambath) restent à droite, du côté de la mer[2]. Puis, près du mont Kastel, dans le voisinage duquel se trouve encore un autre mont, le Buïuk-Ouraga, qu'un plateau sépare de la Babougân Iaïla, on descend dans la vallée d'Alouschta, à laquelle nous revenons maintenant; le lecteur se souvient que nous y avions déjà touché, car notre point de départ était Symphéropol, par la route qui contourne le Tchatyr-Dagh. Alouschta n'est plus qu'un village tatar; mais au moyen âge c'était une ville appelée *Alustan Phrunion.* On y voit encore trois tours pittoresques et un mur en pierre, de 12 pieds de haut et de 7 d'épaisseur[3]. La vallée, couverte de vignobles, est magnifique.

Toute la distance de Ialta à Alouschta est de 27 verstes. Le total de la distance d'Alouschta à Balaklava est en conséquence de 104 verstes ou 26 lieues, comme nous l'avons déjà dit.

Reste à mentionner la partie occidentale du périmètre.

De Balaklava ou de Kadi-Keui (Village du cadi), deux routes mènent à Sévastopol, l'une à gauche vers la mer, par le

1. P. 576. — Voir aussi Possart, *Das Kaiserthum Russland,* t. II, p. 783.

2. Un peu au-dessous de Buïuk-Lambath, et à 7 verstes en deçà d'Alouschta, est le domaine de Karabagh, propriété du savant si souvent cité dans cet opuscule, notre ami, M. de Kœppen. On en peut voir la description dans le Voyage de Dubois, t. V, p. 449. — Lambath est le *Lampas* des anciens.

3. Voir Clarke, t. II, p. 447; Reuilly, p. 21; Dubois, t. V, p. 431; t. VI, p. 225; de Besse, p. 225; Démidof, p. 574; Kohl, t. I, p. 203.

khoutor et le *traktyr*[1] qui sont de ce côté-là; l'autre à droite, par un second *traktyr*, en passant la Tchernaïa sur le pont de pierre par où la route de Symphéropol s'avance de Kamara vers Inkermân, lieu célèbre par la bataille du 5 novembre 1854 et par les grottes ou cellules de moines dont les roches calcaires sont comme criblées[2]. La distance qu'elle parcourt est d'environ 10 kilomètres.

De Sévastopol à Baktchi-Saraï, il y a 32 verstes. Si l'on veut visiter l'ancienne forteresse génoise de Mangoup et les ruines de Tcherkess-Kerman, on s'arrête à Ioukary-Karalès et l'on monte à cheval. De Baktchi-Saraï à Symphéropol, il y a 30 verstes[3]. On a dit que cette étendue tient encore de la steppe, mais de la steppe se transformant. Là se rencontrent déjà des vallons charmants, des prairies riantes et des vergers formés d'arbres fruitiers; les villages s'échelonnent et se pressent sur les versants de la chaîne Taurique.

Tel est le périmètre du tronçon occidental qui nous occupe, périmètre de 176 verstes au total, ou de 44 lieues.

Pénétrons maintenant de nouveau dans l'intérieur de ce labyrinthe, où nous n'avons fait encore qu'une exploration préliminaire en suivant les cours des torrents.

Cette fois, nous pourrions y entrer, depuis Sévastopol,

1. *Traktyr*, en russe, signifie traiteur, auberge. *Khoutor*, c'est une ferme ou la dépendance d'une ferme. Nos soldats connaissent le khoutor Mackenzie, au nord de Sévastopol; ils y ont touché dans leur marche par le flanc gauche, quand, tournant la baie de Sévastopol, ils se sont trouvés face à face avec les Russes de Menchikof qui venaient de Balaklava.

2. Voir Pallas, t. II, p. 85, et Atlas, pl. 31; Clarke, t. II, p. 373 et suiv.; Dubois, t. VI, p. 246 et 259; Démidof, p. 389, avec une gravure.

3. Nous parlerons de Sévastopol dans la 9me note additionnelle. Sur Baktchi-Saraï, voir Pallas, t. II, p. 26 et suiv., et Atlas, pl. 27: Castelnau, t. III, p. 154 et suiv.; Dubois, t. VI, p. 323 et suiv., et Atlas; Démidof, p. 355 et suiv.; Kohl, t. I, p. 217-253. — Relativement à Symphéropol, *Ak-metchet* (la Mosquée blanche) des Tartars, entouré de montagnes dont les groupes offrent un spectacle ravissant, nous renvoyons aux descriptions suivantes: Pallas, t. II, p. 15 et suiv.; Clarke, t. II, p. 325 et suiv.; Dubois, t. V, p. 382 et suiv.; Démidof, p. 488. — Il sera aussi question de toutes ces villes dans les notes additionnelles.

par la vallée d'Inkermân, qui s'étend de l'ouest à l'est dans une longueur d'environ 15 verstes, et que ferme, ainsi qu'on l'a déjà dit, l'ancienne forteresse de Mangoup[1], dont les ruines couronnent un affreux rocher de 330 mètres de haut. Nous verrions en passant les ruines de Tcherkess-Kerman, intéressantes par le nom caucasien qu'elles portent et où l'on va visiter un puits profond, très remarquable. Poussant ensuite plus avant, nous pourrions nous diriger sur Baktchi-Saraï, que nous atteindrions après avoir gagné Eisoba, village qui, malgré les détours qu'on est obligé de faire, n'est qu'à 16 verstes de Mangoup. De là, une courte excursion nous mènerait à la montagne et au vallon d'Aï-Todor, où l'on jouit d'une vue remarquable[2], ou au beau village de Kara-Ilias (Elie noir) ou Karalès, à 8 verstes du rocher sur lequel repose Mangoup, et à 15 verstes de Tchorgouna.[3] En suivant, depuis Mangoup, le ruisseau d'Aï-Todor ou Chouliu, dans une longueur de 5 ou 6 verstes, on arriverait au village du nom de Chouliu[4]. Puis, de Baktchi-Saraï, nous

1. Dubois (t. VI, p. 189) parle d'un «chemin public de Kherson à Mangoup.» Il dit qu'à un point de la côte la vue s'étend jusqu'à l'Aï-Todor, par-dessus lequel on voit «le palais de Mangoup et le mur de son château.» Il est curieux d'étudier les constructons de Mangoup (voir Pallas, t. II. p. 124), dernière place où les Génois se soient maintenus avant d'être expulsés de la presqu'île. Voici ce qu'on lit dans le Voyage de Clarke (t. II, p. 480) : «La forteresse de Mangoup est d'une grandeur très-extraordinaire, et on peut dire littéralement dans les nuages. Elle couvre la cime d'une montagne isolée semi-circulaire; son aspect effrayant, sa hauteur et ses bords perpendiculairement escarpés rempliraient l'esprit d'étonnement en entrant dans ce défilé, à ne considérer même dans ce lieu que le travail prodigieux de la nature. Arrivé avec effort à la cime de la montagne, on conçoit difficilement comment on a pu y parvenir, mais plus difficilement encore comment les Génois ont pu y transporter les matériaux dont ils se sont servis pour construire une forteresse, dont la pareille n'existe peut-être pas en Europe, monument de leur opulence, de leur talent et de leur audace.»

2. Voir Pallas, t. II, p. 107, 124, 127. — Il ne s'agit plus ici, comme on voit du cap Aï-Todor.

3. Pallas, t. II, p. 132. Voir aussi p. 125. — Sur Kara-Ilias, voir t. II, p. 129 et suiv.

4. Pallas écrit Schullü.

pourrions traverser la montagne du nord au sud, en prenant le chemin de Ialta, long de près de 40 verstes. Cependant, suivant le fil que nous présente, après Soumarokof[1] et Pallas, M. de Kœppen, nous aimons mieux nous élever à la Iaïla depuis la côte méridionale, et nous diriger, du sud au nord, vers les points que nous venons d'indiquer et quelques autres encore.

Pallas ne signale[2] que six ou sept « principales routes » dans les montagnes entre Balaklava et Alouschta; M. de Kœppen, dans un mémoire lu à l'Académie de St. Pétersbourg et dont il a fait faire, sous le titre de *Taurica*, 1840, un tirage séparé, à l'usage de ses amis, en énumère un bien plus grand nombre. La plupart de ces chemins servent seulement à monter sur le plateau; quelques-uns toutefois se prolongent vers le nord et arrivent jusque dans les vallées des torrents que nous venons de passer en revue; le principal, celui de Ialta à Baktchi-Saraï, traverse tout le tronçon du sud au nord, et ouvre même une communication intérieure, transversale, entre la vallée d'Inkermân et celle d'Alouschta.

Voici ces chemins, comme on les rencontre en allant de l'ouest à l'est, du cap Aïa à Alouschta.

Toutefois, il importe de faire d'abord une remarque concernant la nomenclature tatare. Le mot *boghaz*, qu'on va lire ici itérativement, signifie bouche, ouverture, gorge. Le mot *aghyz*, quelquefois *aouz*, est à peu près synonyme; et *dar-boghaz* ou *dar-iol* (de là le *Dariel*, passage du Caucase), se rapporte à une gorge très-étroite, un défilé, un ravin. L'ouverture d'un passage de cette nature porte assez souvent la dénomination de *Démir-Khapou* (Porte de

1. *Histoire philosophique et politique du commerce, de la navigation et des colonies des anciens dans la mer Noire*, Venise 1789. Ouvrage aujourd'hui rare.

2. T. II, p. 116.

Fer). Un simple chemin ou sentier s'appelle *kutchuk-iol* (Petit chemin); plus souvent *sokhakh*, et, quand il est praticable aux chevaux *at-sokhakh*.

1. *Passage du Buiuk-Boghaz.* C'est, depuis le cap Aïa, la première voie, menant du côté sud de la Iaïla au côté nord. On la suit pour aller au village de Khaïtou, dans la vallée de Baïdar, depuis Laspi, près du promontoire de ce nom, lieu où commence le littoral de la presqu'île. Le *Kutchuk-Boghaz* est un peu plus bas; ce chemin, également praticable aux chevaux, a été abandonné pour le précédent. Un sentier plus direct pour aller de Laspi à Khaïtou est le *Chabourla-iol*, appelée aussi *Chabourla-Sokhakh*.

2. *Foros Boghaz*, aujourd'hui une route carossable, dont il a déjà été parlé. Cette route arrive de Balaklava par Kamara. Au lieu de descendre en la suivant au village de Mchatka ou Pchatka, on peut, à cheval, prendre un chemin latéral, conduisant au village ou bourg de Foros. « La descente est roide, dit le marquis de Castelnau[1], mais les chevaux (de Baïdar) ne bronchent pas. Le bourg n'est intéressant que par son heureuse situation et son ancienneté; il porte encore le nom qu'il avait du temps des Grecs (Phoros): c'est une exception remarquable en Crimée, où les villes ont reçu autant de dénominations diverses qu'elles ont changé de maîtres». — Tout auprès de cette route est encore un sentier, appelé *Sudurmusch-Bogatchik*, qui mène au Kilsé-Bouroun (cap de l'Église).

3. *Merdven, la Scala*, l'Escalier ou Échelle, un peu plus à l'est. Ce passage sert à franchir la Iaïla depuis Baïdar ou Kalendé, en descendant vers Moukhalatka ou Kutchuk-Keui. Il n'est plus aussi terrible que du temps de Pallas. « Si, du Baïdar, dit M. Démidof[2], on veut gagner la côte sans tra-

1. T. III, p. 216. — Voir aussi de Besse, p. 244.
2. Page 412.

verser la vallée de Laspi, on attaque directement la montagne par son côté septentrional, et c'est pour descendre la muraille verticale qui couronne la chaîne, qu'on s'engage dans les échelles[1]. Des escaliers taillés dans le roc ou bien formés de troncs d'arbres se dressent en zigzag jusqu'à une hauteur énorme; et cependant telle est l'adresse de cette rustique architecture qu'on peut gravir à cheval ces étourdissants échelons, sans que la tradition d'aucun événement sinistre vienne glacer le courage du voyageur confiant dans les rares qualités de son cheval.»

«Les chevaux tatars, habitués à ce trajet, dit Dubois[2], le montent et descendent sans peine; il ne faut que les laisser aller et se tenir sur sa selle. Sans contredit, c'est un des points les plus pittoresques de la côte.»

4. *Kéresla.* C'est un simple sentier conduisant de Kikinéis au haut de la Iaïla. — Un peu plus à l'est est un autre sentier, le *Kopek-Boghaz*[3] (Passage des chiens), et à une lieue de Kikinéis est le *Miessis-Boghaz,* praticable aux chevaux.

5. *Eski-Boghaz* (Vieille gorge), ou aussi *Limena-Boghaz,* du nom du village de Limena, qui est entre Kikinéis et Siméis. On le prend pour aller de Kikinéis à Kokkos. Kokkos est un grand et beau village dans la vallée du Belbek, qui, en cet endroit, s'appelle encore Kabarta et Biyuk-Ouzen (voir p. 12). Pallas dit que les Tatars de Kokkos sont dans

1. C'est peut-être de ces échelles que vient le nom de Krim. On le dérive le plus souvent de celui des Cimmériens ou Kimry; mais peut-être serait-il plus juste d'adopter l'étymologie grecque de κρημνός, disposé en pente abrupte, ou de κρήμνη, *declivitas.* Voir notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 727, et surtout la fin de la Préface, ci-dessus.

2. T. VI, p. 88. Voir aussi, sur cette localité, Kœppen, *Krymski Sbornik*, p. 206 et suiv.; Kohl, t. I, p. 272, et une planche du *Guide du Voyageur en Crimée,* par C. H. Montandon, Odessa, 1834, in-8°. Du temps de Pallas, les chevaux n'auraient pas pu remonter l'escalier (t. II, p. 116). D'après Possart (*Das Kaiserthum Russland*, t. II, p. 778), les marches de l'escalier seraient au nombre de 800.

3. Non pas *Topek-Boghassi*, comme écrit Pallas, t. II, p. 172.

l'aisance par le commerce du bois qu'ils font descendre en traîneaux de la pente des gorges boisées et escarpées. Ils habitent des maisons propres, entourées de jolis jardins. Près de Kokkos, le vallon dans lequel la Kabarta coule avec fracas en petites cascades, s'élargit de manière à laisser une vue assez étendue[1]. On peut arriver à Kokkos en voiture, et surtout en *arabas* ou charrettes des Tatars, soit en partant de Baktchi-Saraï, soit en remontant le Belbek (Kabarta), le long de sa vallée. De Kikinéis on n'y peut aller qu'à cheval[2]. Les Tatars du littoral prennent ce chemin pour se rendre au marché, à Baktchi-Saraï, et de là vient que ce passage s'appelle aussi *Bazar-iol,* Chemin du marché. D'autres chemins, dans le voisinage, sont le *Pélakia-Sokhakh* et le chemin du *Souli-Dagh.*

6. *Siméis-Boghaz* ou aussi *Aloupka-Boghaz.* C'est le chemin de communication ordinaire entre Kokkos et Aloupka; la distance est d'environ 30 verstes en ligne directe. Ce même chemin conduit aussi à Ouzoundji, près de la source d'un des cours d'eau qui forment la Tchernaïa, et à Skélia, qui n'en est pas loin, un peu à l'ouest, vers Kalendé, à l'est de la vallée de Baïdar. «Le chemin d'Ouzoundji, dit Pallas[3], mène dans un de ces vallons (du plateau) par la pente si rapide d'une gorge pierreuse couverte de genévriers, qu'on est obligé de conduire son cheval par la bride. Il y a 35 verstes d'Aloupka à Ouzoundji, par le chemin qui traverse diagonalement la Iaïla, 5 depuis cet endroit jusqu'à Skélia, site le plus riant et le plus beau de la vallée de Baïdar; 6 jusqu'à Baïdar même, et 14 de Baïdar à Tchor-

1. Pallas, t. II, p. 173.

2. Kœppen, *Taurica*, p. 20. — Les Tartars arrivent cependant en arabas jusqu'aux deux villages d'Ouzen-basch (grand et petit), qui sont à l'est de Kokkos. De là des sentiers conduisent dans la belle vallée du Marta ou Marta-sou, affluent de l'Alma supérieure, et font aussi communiquer la vallée du Belbek avec celle de l'Alma.

3. T. II, p. 172.

gouna, par All-sou, la route la plus courte, et praticable seulement pour des voyageurs à cheval.»

Malaïa-Boghaz est un sentier qui mène dans la vallée de Baïdar en franchissant l'Aï-Pétri du côté de l'ouest.[1]

7. Le *Pélaki-Boghaz* ou *Pilakiler-Boghaz* ne doit pas être confondu avec la gorge de Pélakia, dont il a déjà été parlé. Le premier, qui tire son nom d'un rocher, mène sur la Iaïla depuis Myskhor.

8. *Stavréia-Boghaz* ou *Vastéia-Boghaz.* C'est, comme le *Gaspra-Boghaz,* un chemin, moitié pour les chevaux, moitié pour les hommes seulement, menant de Gaspra, par Gaspra-Içar (Ruine de Gaspra), en deux heures sur le plateau; puis, soit à Kutchuk-Ouzen-basch à droite, soit à Kokkos à gauche, en passant près de la ferme du prince Vorontsof, appelée Pétrofskoï Khoutor. Tout à fait à main gauche, un sentier quitte le Stavreïa-Boghaz pour se diriger à l'Outchan-sou-Içar (Ruine près de la cascade).

9. *Iaprakhli-Gueul-Boghaz* (Gorge du lac du Feuillage), ainsi nommée d'un petit lac au bord méridional de la Iaïla, et couvert de plantes aquatiques. Comme il conduit sur le plateau depuis Aoutka, on l'appelle aussi *Aoutka-Boghaz.* Avant d'atteindre le plateau, on voit à droite une grotte appellée *Iograf-Monastyr,* c'est-à-dire couvent de Saint-Eugraphe. En le traversant, on arrive au *Kutchuck-Ouzen-basch-Boghaz,* qui mène au village de ce nom.

10. *Lapata-Boghaz* (Gorge de l'Oseille), contigu au *Kaboplou-Boghaz.* Ceci est le plus court chemin pour aller de Ialta à Baktchi-Saraï. Il est en bon état d'entretien, mais non praticable aux voitures : toutefois il n'est pas rare que les Tatars y fassent passer leurs arabas. En allant du Kaboplou-Boghaz vers le nord, on touche au *Stilya-Boghaz.* Stilya est un village sur un affluent de la Katcha portant le

1. Sur les environs de l'Aï-Pétri, voir Pallas, t. II, p. 158.

même nom. M. Démidof a suivi ce chemin (1837), à cheval, avec sa caravane d'artistes et de savants, dont l'auteur de ce mémoire avait été invité à faire partie, sans malheureusement être libre d'accepter une proposition si flatteuse. «Au point culminant du Iaïla, dit-il[1], et à une place qu'on nomme *Stillé-Bogas* (Stilya-Boghaz), nous avons longtemps joui du plus riche panorama de la Crimée. Au sud, la mer bornait le tableau, et cet horizon tout bleu se confondait dans les teintes transparentes de l'atmosphère. Tout au bout d'un magnifique tapis de verdure apparaissaient Ialta, sa baie azurée, et ses navires qui scintillaient dans les eaux. Au nord et à l'ouest, l'aspect change, et vous dominez des monticules qui vous rappellent le *montes exultaverunt sicut arietes,* jusqu'à ce que vous arriviez au Tchatyr-Dagh, le géant des alpes tauriques. A la descente du revers du Stillé-Bogas, les bois sont moins touffus; les arbres, plus tourmentés, plient sans rompre sous le vent du nord; ce n'est plus que dans les profonds ravins que se retrouvent ces belles teintes chaudes, ces tons pleins de richesse, ces paysages colorés par le soleil du midi.» Pour aller à Baktchi-Saraï, nos voyageurs revinrent à Buïuk-Ouzen-basch, et de là ils errèrent pendant quelque temps au hasard, ayant perdu le chemin qui mène au *Palais des Jardins.* De Stilya, le meilleur parti à prendre est sans doute de descendre la vallée du ruisseau, affluent, comme nous l'avons dit, de la Katcha. Pallas parle aussi de Stilya sous le nom de Stilæ[2]. «Plus on gravit la montagne, dit-il, en suivant le sentier qui conduit à Ouzen-basch, Stilæ et Mangoup, plus les rochers paraissent amoncelés, et leurs interstices ne renferment ni terre, ni végétaux.»

Mais voici le vrai chemin de Ialta à Baktchi-Saraï.

1. Page 348.
2. T. II, p. 162, 169. Il ne faut pas confondre chez lui Stilæ avec Skelæ.

Au bas de la Iaïla, le chemin qui part de Ialta, en se dirigeant au nord et au nord-est, passe à l'Aï-Vassil et à Déré-Keui. Aï-Vassil est à 15 verstes du Grand-Ouzen-basch. « A juger d'après ces pentes si sauvages et si escarpées, dit Dubois[1], l'on ne dirait pas que par là s'élève une des principales routes de communication de la côte à Baktchi-Saraï. J'ai voulu faire cette excursion pénible, et je ne m'en suis point repenti. » D'Ouzen-basch, on gagne Makhouldyr, qui est au nord-ouest; puis Gadji-Keui (Village du Hadji ou Pèlerin), sur la gauche de l'Alma supérieure, et Oulou-Sala, sur la rive droite; puis Bia-Soula, au confluent du Marta avec ce ruisseau; puis Chouliu, qui est encore à 9 ou 10 verstes de Baktchi-Saraï. Tous ces endroits sont indiqués sur la carte d'Ernest Bourdin, mais surtout et très-exactement sur celle de Kœppen.

Chouliu est au pied de l'Aï-Todor, à peu de distance de Mangoup, et sur le ruisseau de Chouliu, affluent de la Tchernaïa qui débouche dans la baie de Sévastopol par la vallée que Pallas[2] appelle vallon de Kasikli-Ouzen. L'illustre voyageur a donné différents noms aux montagnes qui bordent ce vallon depuis Inkermân, et dit que « la chaîne se prolonge ensuite le long du ruisseau d'Aï-Todor, sous le nom de Schuldan ou Schuludan-Kaïa (Chouloudân-Kaïa). » Cette chaîne, jusqu'à Chouliu, est aussi traversée par un chemin de voiture dont Pallas fait mention.[3]

11. *Oustréia-Boghaz.* C'est la communication entre Nikita et Aï-Danil d'une part, et Buyuk-Ouzen-basch, Stilya ou Béchoui d'autre part; elle peut avoir lieu à cheval. On franchit le Gramata, qui se rapproche déjà de la Babougân-Iaïla, dont le mont Magarasch le sépare encore. — Un

1. VI, p. 59.
2. T. II, p. 106.
3. P. 107.

chemin voisin de celui-ci mène au couvent de Saint-George (autre que celui près de Balaklava), en passant devant les ruines de l'église de Saint-Élie.

12. *Gourbet-Déré-Boghaz.* Des villages du littoral, Buyuk-Lambath, Dermen-Keui, Parténith et Kisil-tasch, et aussi d'Oursouf, on prend ce chemin, à cheval, pour se rendre à Kouousch et à Baktchi-Saraï. Kouousch est plus au nord que Stilya, aussi sur un affluent de la Katcha. La distance de là à Baktchi-Saraï, en droite ligne, doit être d'environ 20 verstes (5 lieues). De Kisil-tasch, on se rend à Poutamitz et à Osman-Kosch. D'Oursouf on peut prendre aussi l'*Eipnine-Kosch.* — De Dermen-Keui, ou plutôt Deghermen-Keui (Village du Moulin), plusieurs autres sentiers mènent à la Iaïla, entre autres le *Balik-Kosch-Boghaz,* le *Vatsinéia-Boghaz* (à 2 verstes et demie du village), le *Viglanine-iolu* (Chemin de la garde), le *Talma-Boghaz* et le *Patalos-Kosch-Boghaz.*

13. *At-tchokrak-Boghaz* (Gorge de la source des chevaux). Elle est à 7 verstes de Buïuk-Lambath, sur la Babougân-Iaïla, et sert de communication entre ce village et celui de Kouousch, dont il vient d'être question.

14. *Kebith-Boghaz* est un des plus importants de tous ces passages. On se rappelle que *Kébith* est le nom de l'Alma supérieure (voir p. 15). Elle le prend après la réunion de l'Ala-Basch (Tête rouge) avec le Saoulukh-sou (Eau de santé); et la réunion du Kébith-sou avec le Kara-sou s'appelle ensuite Oulou-Ouzen ou Grande Rivière. On arrive par ce défilé à tous les chemins dans l'intérieur de la montagne, dont on vient de parler.

15. Un chemin à voitures conduit d'Alouschta à Korbekli, et jusqu'au village de Béchoui ou plutôt de Besch-euv, c'est-à-dire des Cinq Demeures.

Korbekli ou Korbek est un petit endroit au pied du

Tchatyr-Dagh. Ses maisons, à l'orientale, sont surmontées de toits plats en terre servant de terrasses aux familles tatares pour y prendre le frais le soir. Quoique en dehors déjà du tronçon occidental, Korbekli y est rattaché par le cours des principaux ruisseaux de ce tronçon, qui, la plupart, remontent jusque dans son voisinage, surtout l'Alma, dont la source est non loin de Korbekli.

Le *Gavrel-Boghaz* est à deux heures de chemin de Korbekli et mène à la Babougân-Iaïla, qui s'élève un peu plus au sud, et où, du même endroit, on peut arriver aussi en voiture par l'*Aranlar-Khryry-iol* (Chemin des montagnes des moutons, ou plutôt des étables pour moutons).

Le *Kastel-iol* est le plus court chemin pour aller de Korbekli à Buyuk-Lambath; il passe entre le mont Kastel et le mont Ouraga.

Enfin, il y a un chemin de Korbekli au village de Kououscb, situé plus à l'ouest, au nord de Stilya et sur le Biyouk-Ouzen ou la Katcha supérieure; et il y en a un autre à Buïuk-Iankoï, mais qui reste en dehors du tronçon, qu'il côtoie pourtant, puisqu'on passe au pied de l'Eklissaïa-Bouroun (cap de l'Église), qui est au nord-ouest du Tchatyr-Dagh. Ce chemin s'appelle *Ouzoun-Alan-iol* Chemin du long champ), et il met, dit M. de Kœppen, les habitants de Korbekli dans la possibilité d'arriver sur roues jusqu'à la haute montagne. Buïuk-Iankoï, du reste, est bien au delà déjà, dans la vallée du Salghir, et plus près de Symphéropol que de Baktchi-Saraï.

Un jugement d'un des voyageurs qui nous servent de guides, sur tout ce massif qui s'étend de Balaklava à Symphéropol, mérite encore d'être cité. Aux yeux de Dubois de Montpéreux, le versant septentrional de la Iaïla est une « vraie forteresse naturelle formée d'une suite de vallées dajacentes, toutes fermées du côté de la plaine-steppe par

deux hauts rangs de rochers crayeux et tertiaires qui ressemblent à des murailles, pays de bois, de pâturages, de vin, de blé, de fruits[1].» Cette observation, ajoutée aux autres détails où nous sommes entré, achève de retracer la nature et pour ainsi dire la physionomie de cette partie de la montagne.

III.

LE TRONÇON ORIENTAL.

Après avoir ainsi exploré le tronçon occidental, nous allons faire connaître avec non moins de soin le tronçon oriental, qui s'étend depuis le Tchatyr-Dagh jusque vers la petite presqu'île de Kertch, appendice oriental de la grande presqu'île de Crimée.

Dans cette partie, il n'y a pas de longs cours d'eau, car le Salghir, beaucoup plus au nord, reste en dehors; tout au plus aurons-nous à nous occuper de son principal affluent, le Kara-sou (Eau noire), d'abord divisé en Grand et Petit, lesquels tous deux descendent du revers nord des montagnes du littoral. Un second Boulganak[2], qui se jette dans la mer Putride, plus au sud que le Salghir, après s'être renforcé du Kourou-Indal (Jendol de Pallas, Yendol de Clarke, Andal de Reuilly), a seulement sa source dans cette région.

Comme la première, celle-ci est bornée au sud par la mer. Au nord, nous regardons comme en formant la limite, la route de Symphéropol à Kara-sou-bazar, et de cette ville à Théodosie, l'ancienne Kaffa, ligne qui a 107 verstes de longueur.

Nous parlerons encore d'abord des montagnes de ce tronçon oriental, qui commence à la vallée d'Alouschta et

1. T. V, p. 304.
2. Voir le premier, p. 16.

que la route allant de ce village à Symphéropol, sépare du point central de la chaîne Taurique, le Tchatyr-Dagh.

A l'est de cette route s'élève l'alpe de *Démirdji*, « qui a donné son nom, dit Pallas[1], à un village situé sur une haute terrasse, auquel on parvient en remontant le ruisseau qui prend sa source dans le village même..... Plus on s'élève vers le pied des montagnes coupées à pic au-dessus du village, et plus on aperçoit de débris considérables de roches (grès et poudingue) sur leur pente, ainsi que des deux côtés du ruisseau. Le village de Démirdji, situé au pied d'une haute montagne de rochers hérissés de pointes, dont les intervalles sont couverts de bois, domine le vallon ensemencé de lin et de blé.....» « Sa position, dit Dubois[2] est fort belle, et son ancienneté se trouve confirmée par son vieux château et son église grecque assez bien conservée, qui s'élevait au milieu du château... » Pallas ajoute[3] que tout le spacieux vallon qui sépare la croupe inclinée vers la mer, au sud-est, est couvert de chênes et d'autres arbres.

Le Démirdji se rattache, par le Samar-Kaïa et une longue croupe, à la *Karabi-Iaïla*, plateau éloigné d'environ 8 verstes de la mer. «Le plateau très-large et très-élevé de la Karabi-Iaïla, dit Pallas[4], se termine en pointe vers Ouskut; les hautes montagnes sont coupées précisément au nord de ce village, entre les deux plus élevées de toute la chaîne, par un vallon qui se dirige en droite ligne du nord au sud[5], et forme, en s'élargissant vers la côte, des bas-fonds assez

1. T. II, p. 208.
2. T. V, p. 433.
3. P. 211.
4. T. II, p. 217.
5. Ainsi qu'il sera dit plus loin, on peut arriver à Ouskut, même en voiture, de Kara-sou-bazar. Ce chemin, en droite ligne, a au delà de 30 verstes. Voir Pallas, t. II, p. 216.

considérables que traverse le ruisseau d'Ak-Fortla ou Ouskut-Ouzen pour se rendre à la mer. A partir d'ici, le reste de la continuation des hautes montagnes à l'est commence à se rétrécir et n'offre plus d'aussi larges plateaux ou *iaïlas.*

Mais arrêtons-nous encore un instant à celui de Karabi, et faisons-le connaître par la description qu'en donne, après Pallas, Dubois de Montpéreux, son digne successeur. «J'étais curieux, dit-il[1], de comparer cette portion de la chaîne Taurique avec le Tchatyr-Dagh : j'en fis la traversée, et je puis dire en général que ces faits (géologiques) sont toujours les mêmes. On me fit grimper à cheval pendant deux heures dans le fond d'une longue et sauvage vallée, avant d'atteindre le sommet de la montagne, bordé d'une ceinture de charmes. Nous étions à peine arrivés au faîte, où est encore un *Démir-Khapou,* que nous commençâmes à descendre, comme s'il y avait eu une espèce de *crêt* (*sic*), semblable à la cime du Tchatyr-Dagh. Au bout de 300 pas commence alors une plaine haute ou iaïla, la plus large de celles qui couronnent les sommités tauriques, et avec la iaïla surgissent derechef les longs sillons produits par les têtes dures et saillantes des couches. L'allure en est de O. S. O. vers E. N. E., et ils traversent toute la longueur de la iaïla, les couches qu'ils représentent plongeant vers le nord, comme au Tchatyr-Dagh. Les intervalles plus ou moins creux sont de 8 à 10 pieds, et présentent ou des bandes gazonnées, ou des amas de petits fragments de rocher... La vue est immense du côté de Pérékop... La pente de la iaïla n'est pas grande : on dirait une espèce de steppe sur une montagne... En approchant de l'extrémité septentrionale de la iaïla, l'inclinaison des couches devient tou-

1. T. V, p. 437. — Le livre de M. Démidof ne nous est ici d'aucun secours.

jours moindre, et à Kazanlé[1] à peine diffèrent-elles de 15° de l'horizontalité (*sic*).

«Cette iaïla, comme le Tchatyr-Dagh, est parsemée de grottes et d'abîmes, de cavernes et de glacières.»[2]

Plus à l'est s'étend le *Postrofil,* continué par le *Voronn-Kaïa,* plateaux longs et étroits d'où descendent de part et d'autre des ruisseaux.

En avant de l'extrémité occidentale du Postrofil sont deux hautes montagnes boisées, à droite ou à l'est celle d'*Arpath,* à gauche ou à l'ouest celle que Pallas appelle *Skala,* mais que nous ne trouvons pas sous ce nom sur la carte de M. de Kœppen. «Ces deux montagnes, qui s'élèvent, dit le premier de ces érudits[3], sur un plateau découvert, sont les premiers qu'on aperçoit, ainsi que le Tchatyr-Dagh, de la steppe de Pérékop. La plus considérable (Arpath) se termine par de hautes pointes de rochers, et communique à l'est avec celles de Kutlak. La seconde (Skala) forme un pic isolé, couronné d'éminences de rocs.»

Depuis le Voronn-Kaïa, il n'y a plus, du côté du littoral, de muraille régulière surmontée d'une iaïla ou plateau. Celle qui s'élève derrière le *Bal-kaïa,* au nord de Sououk-sou, s'éloigne déjà de la côte, et reste sans continuation. Le *Sandyk-kaïa* et le *Karasân-Oba,* qui viennent après, s'étendent en travers, dans la direction du nord au sud. Les flancs à pic du Sandyk-kaïa, dit Dubois, présentent, à partir de Théodosie, le premier échantillon des murailles jurassiques, qui ne cessent de border la côte de Crimée jusqu'à Balaklava. Plus loin, de Koz à Otouz, se présentent l'Etchki-dagh, l'Asma-kaïa, le Kysyl-tasch, l'Otlou-kaïa, etc. «Les hautes montagnes qui bordent le vallon de Koz à

1. M. de Kœppen écrit Kazanly.
2. Voir la suite, et Pallas, t. II, p. 215.
3. Pallas, t. II, p. 219.

quelque distance, dit Pallas[1],.... courent toutes au sud-est, en chaînes assez parallèles. Celles de l'ouest sont : le Tokluk-Syrt, le Buïuk-Syrt et le Kopsaly; dans la partie de l'est, le Porssukkaïa (Porsouk-kaïa), constitué de lits horizontaux d'argile et de grès, qui s'inclinent en pente douce comme les précédentes; plus loin, la croupe pierreuse de Panscharkaïa (Pandjar-kaïa, Roche de l'oseille), derrière laquelle s'élève l'Etschki-Dagh, plus saillant et plus avancé vers la mer, où ses couches sont très-distinctes; au delà, le Kara-Dagh, surmonté de hautes pointes de rocs noirs et déchirés, qui se termine vers la côte par une pente très-escarpée, etc.»

Ici, au *Kara-Dagh* (Montagne noire), se termine la chaîne Taurique. Le chemin le plus commode pour y arriver d'Otouz, est, selon Pallas[2], «celui qui tourne au nord, au pied de cette grande montagne.» Le voyageur continue ainsi : «Arrivé sur la hauteur, on commence à distinguer vers la gauche, au nord et au nord-est, les montagnes blanches de seconde formation; leurs couches calcaires se rapprochent de la mer, avec le chemin de poste qui conduit d'Eski-Krym à Kaffa, et couvrent entièrement, près de là, les anciennes montagnes dont elles sont ici séparées, comme dans toutes les autres parties de la Tauride, par un vallon spacieux. La plus considérable de ces montagnes, qui forme comme une espèce de terrasse du côté du sud, se nomme *Sari-kaïa.*»

Un vallon sépare le Kara-Dagh des hauteurs qui sont autour de Théodosie.

Plus au nord, une multitude de petites collines diminuant peu à peu de hauteur et d'étendue, forment la transition du pays de montagne au pays de steppe[3], et n'atteignent

1. T. II, p. 254.
2. T. II, p. 259.
3. Voir Pallas, t. II, p. 275.

que par-ci par-là la route de Théodosie à Symphéropol, que nous avons prise pour limite. Celle-ci, évitant le plus qu'il est possible toute ondulation du sol un peu forte, «suit, comme nous l'apprend Dubois[1], à grande distance le pied de la chaîne Taurique, errant au milieu des affleurements plus ou moins légers de la craie, du calcaire à nummulites et du tertiaire, dont elle coupe les limites irrégulières.» Il ajoute: «Cette route n'est guère plus pittoresque que celle de la presqu'île de Kertch, et sauf les ruines d'Eski-Krym, qu'on visite en passant, et Kara-sou-bazar, je ne sais, sur cette longue distance de 107 verstes, ce que je pourrais citer d'intéressant.»

Cours d'eau du tronçon oriental.

Le lecteur a vu que les seuls cours d'eau un peu importants de cette partie de la chaîne Taurique, ce sont les deux Kara-sou, le Grand et le Petit, qui, après s'être réunis dans la steppe, deviennent un affluent du Salghir.[2]

Le Grand (*Biyouk-Kara-sou*) est le plus occidental des deux. Sa source, que le Voyage, d'ailleurs si rudimentaire, de lady Craven[3] a rendu célèbre, et dont elle a fait graver une vue, est à 6 verstes au sud de la ville de Kara-sou-bazar (Marché de Kara-sou), dans une voûte de rocher très-pittoresque. «Au delà du village de Kara-sou-béchir, dit Dubois[4], la terre semble s'entr'ouvrir, le sol, peu accidenté, est sillonné par une large fente, profonde de 150 à 200 pieds, encaissée par des rochers jurassiques qui commencent à surgir. La fente se termine par une gorge étroite, hérissée de rocs, sur lesquels bondit une eau qui se préci-

1. T. V, p. 306.
2. Voir sur ce principal ruisseau de la Crimée la 2me note additionnelle.
3. *Voyage en Crimée et à Constantinople, en 1786*, p. 230. — Voir aussi Pallas, t. II, p. 270.
4. T. V, p. 380. — Voir aussi Démidof, p. 504.

pite en nappes et en cascades. La fente est remplie par un beau ruisseau, d'une couleur bleuâtre, qui lui a attiré l'épithète de Kara-sou (Eau noire)[1]. L'onde, en serpentant, laisse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, des morceaux verdoyants couverts d'arbres et de vigne sauvage. Rien n'annonce qu'on va trouver à ses pieds ce beau tableau.» A ce ruisseau se réunit, au-dessus de Kara-sou-bazar, le Tounas, d'un cours déjà beaucoup plus long, car il prend naissance à l'extrémité orientale de la Karabi-Iaïla, non loin de la Porte de Fer (*Démir-Khapou*). Puis il coule droit au nord, passe à Iéniçala et à Iukary-Baschy, à Achaga-Baschy et à Takyl, pour atteindre enfin Kara-sou-bazar, qui, comme Baktchi-Saraï, est une ville tatare, Catherine II les ayant réservées l'une et l'autre exclusivement au peuple musulman vaincu. Après Sévastopol, Kara-sou-bazar est une des trois villes de Crimée qui renferment la population la plus nombreuse[2]. De même que la ville du *Palais des Jardins*, elle a été assez souvent et bien décrite: aussi nous abstiendrons-nous ici de tout détail à son sujet[3]. Pour en revenir au Grand Kara-sou, ainsi renforcé par le Tounas, il continue à suivre la direction du nord, passe au village d'Ak-kaïa (Rocher blanc), que les Russes appellent montagne de Chirine[4]; puis à Kara-tasch, à Toganasch, à Chik-alé, à Alghintchik,

1. Ordinairement ce nom désigne une eau lente.

2. D'après l'ouvrage officiel *Statistitcheskaïa Tablitsy o sostoïanii gorodof Rossiiskoï Imperii*, publié en 1842, Kara-sou-bazar avait 12,104 habitants, 6562 du sexe masculin et 5542 du sexe féminin. Sévastopol avait une population toute maritime et militaire de 41,155 âmes, dont 37,624 du sexe masculin et seulement 3531 du sexe féminin, ce qui prouve suffisamment qu'il ne s'agit pas ici d'une population sédentaire. Symphéropol avait 12,891 habitants, 6410 du sexe masculin et 6481 du sexe féminin. Baktchi-Saraï, 12,391; sexe masculin, 6562, sexe féminin 5542. Théodosie, 4709; sexe masculin 2585, sexe féminin 2124. Pérékop, 4045; sexe masculin 2369, sexe féminin 1676. Staroï-Krym ou Eski-Krym, 1176; sexe masculin 586, sexe féminin 590.

3. Voir Pallas, t. II, p. 267 et suiv., et Atlas, pl. 38; Dubois, t. V, p. 375 et suiv.; Démidof, p. 498 et suiv., etc.

4. Il en sera question plus loin.

reçoit le Petit Kara-sou, et va rejoindre ensuite le Salghir, à environ 20 verstes de son embouchure dans la mer Putride ou Sivasch.

Le Petit Kara-sou a un cours beaucoup plus long que le Grand Kara-sou proprement dit. Sa source est au versant septentrional du Postrofil, un peu à l'est de celle du Tounas; coulant ensuite au nord, il passe à Aï-Lanma, Besch-euv, Keui-Eli, Bi-Eli, Kopyrli-Keui, Baktché-Eli, Katyrcha-Saraï, Azamath, Tagaï, Bourus, Bogatcha, Kazampir, etc., et se réunit à son homonyme.

Le Boulganak et l'Indal, qui se jettent, après leur réunion, dans la mer Putride, sont plus à l'est. De ces deux cours d'eau, le moins insignifiant est l'Indal, dont la source est dans le voisinage du plateau de Voronn-Kaïa, entre Tchermalyk et Ortalân. Il coule au nord-est, parallèlement au Kourou-Indal, reçoit la Sala près de Borkaïa, passe à Utchkouïou et à Ak-tcheubek, et se confond avec le Boulganak à peu de verstes du golfe.

Le Tchuruk-sou, qu'il ne faut pas confondre avec le ruisseau bourbeux de Baktchi-Saraï, est encore plus à l'est. Il a sa source aux environs de Baka-tasch, au sud-est d'Eski-Krym[1], en russe Staroï-Krym (Vieux-Krym), ville déchue, habitée aujourd'hui presque exclusivement par des Arméniens, et but de pélerinage pour les hommes de cette nation et de ce culte, à cause du couvent de Saint-George, qui se trouve près de là. Le Tchuruk-sou traverse la steppe, dans la direction du nord-est, jusqu'à la mer Putride, où il arrive après avoir baigné les villages d'Appak et de Kouïath.

Routes et chemins du tronçon oriental.

Ici encore, la partie la plus intéressante, c'est le littoral: nous allons y continuer notre course rapide, interrompue

1. Voir sur Eski-Krym, Pallas, t. II, p. 278 et suiv.; Clarke, t. II, p. 318 et suiv.; Dubois, t. V, p. 307 et suiv.

à Alouschta, c'est-à-dire sur l'Oulou-ouzen, qui forme la limite entre la *Côte de l'ouest* et la *Côte de l'est;* et nous la pousserons jusqu'à Théodosie, ville située au nord d'un cap où se trouve le couvent de Saint-Élie.

Chouma, qui s'élève au-dessus de la belle vallée d'Alouschta, reste à gauche, ainsi que le Démirdji; et c'est ou le long de la grêve, ou par d'étroits vallons, qu'on arrive à Kourou-ouzen, à Kutchuk-ouzen et à Touak ou Touvak, qui est à environ 15 verstes d'Alouschta, dans un beau site. Jusqu'au second de ces villages, le chemin est à peine praticable pour les chevaux; on suit, selon l'expression de M. Démidof[1], les hasards d'un rivage inégal. Mais ensuite il devient meilleur. De Touak, il y a 12 verstes jusqu'à Ouskut, riche village bâti en amphithéâtre sur trois pentes de montagnes, et dont le cimetière, avec ses pierres sépulcrales surmontées d'un turban et ses mausolées en marbre, méritent l'attention. Ouskut est mis en rapport avec Kara-sou-bazar par une route qui permet de faire le trajet en voiture, et où une vue remarquable s'étale devant le voyageur. «Des hauteurs voisines d'Ouskut, dit Pallas[2], on découvre à l'ouest l'Aïou-Dagh, avec le promontoire de Nikita-bouroun, les montagnes d'Alouschta, et, plus près, la haute Karabi-Iaïla, derrière laquelle s'élève le Tchatyr-Dagh. On domine, par conséquent, de là, sur une étendue d'environ 60 verstes de la côte méridionale.»

D'Ouskut à Kapsokhor, beau village tatar, dont le vallon, riche en jardins et vignobles, est à la distance d'à peu près une verste et demie de la mer, il y a environ 7 verstes; et à la moitié du chemin, on voit, sur l'extrémité de la croupe la plus voisine de la mer et la plus escarpée, un vieux château grec, auquel les Tatars ont donné le nom de Tcho-

1. P. 570. — Voir Pallas, t. II, p. 213.
2. T. II, p. 218.

bân-Kalé (Fort des bergers)[1]. Puis vient, aussi du côté de la montagne, et à une assez grande distance du chemin, le village d'Arpath, qui donne son nom à une montagne déjà nommée et qui domine le Postrofil, devant lequel elle est placée. Le village de Voronn, qui donne son nom au mont Voronn-Kaïa, est un peu au delà. Kapsokhor, dit M. Démidof[2], «est disposé avec art, sur un grand amphithéâtre, où les maisons sont rangées par gradins superposés, de telle sorte que toutes ces terrasses se commandent. Une mosquée toute neuve occupe l'un des flancs de la montagne.» A 10 verstes plus loin est Koutlak, village situé dans un vallon en partie planté de vignes, et éloigné de la grève de quelques verstes. De là, il y a encore 10 verstes jusqu'à Soudak[3], ancien établissement génois comme Kaffa et comme Balaklava, aujourd'hui simple village habité par des Grecs et par des colons allemands, disséminé sur un assez vaste

1. Pallas, t. II, p. 224. — Nous lisons ailleurs que Tchoban-Kalé est à 10 verstes d'Ouskut. — Sur le vallon de Kapsokhor, voir Pallas, t. II, p. 226.

2. P. 568.

3. Quelques voyageurs, à l'exemple de Pallas, d'une autorité généralement si grande, écrivent Sou-dagh, et expliquent expressément ce nom par Eau et montagne. «C'est en deux mots, dit M. Démidof (p. 566), tout le site qu'on a sous les yeux.» Cependant cette étymologie n'est rien moins que certaine. Sur l'emplacement de Soudak se trouvait autrefois la ville ou le bourg de Soldaïa, avec un fort génois, dont Pallas a donné une vue dans son Atlas, pl. 41, à l'appui de la description qu'il en a faite t. II, p. 242. Ce nom de *Soldaïa* paraît avoir été transformé en *Soudaïa* et *Soudak*. La ville est ancienne; elle a eu un évêque dès le VIIIme siècle (voir Kœppen, *Krymski Sbornik*, p. 129), et, gouvernée par ses princes particuliers, elle faisait partie, jusqu'en 1204, de l'empire romain d'Orient. Puis elle fut, pendant un temps, la capitale des Komans (Reuilly, p. 84). «Mais déjà en 1237, dit Dubois (t. V, p. 354), les Tatars mongols détruisirent l'empire des Komans, et Soudak redevint une ville chrétienne. Quand Rubruquis y passa, en 1253, *Soldaïa* était alors le principal port de la Crimée; la ville payait un tribut à Batu, khan des Tatars; mais elle avait ses chefs particuliers et son évêque, qui logea Rubruquis dans *l'église épiscopale*» (voir Collection Bergeron, p. 3). Voir *ibidem* encore la suite de l'histoire de Soudak. Nous y ajouterons le fait suivant emprunté de Marin, *Storia civile e politica di commerzio de' Veneziani*. Cet historien a connu un titre authentique, prouvant qu'en 1287 un consul fut envoyé de Venise à Soldaïa, pour toute la *Gazarie* (Khazarie), nom que portait alors la Crimée, ou dans lequel du moins elle était comprise.

espace, n'ayant une population un peu forte que vers l'époque des vendanges, mais important comme chef-lieu de l'exploitation vinicole en Russie. Le port peut encore abriter les navires.

Le total de la distance entre Alouschta et Soudak est de 54 verstes ou de 13 lieues et demie.

Soudak même n'occupe pas un terrain fertile, mais tout auprès est une vallée d'une grande fécondité. La vallée de Soudak est célèbre, non-seulement par sa beauté, mais aussi par la qualité de ses vins, qui sont les meilleurs de la Crimée, ce qui ne veut pas dire toutefois qu'ils puissent se comparer aux bons vins de France[1]. On assure qu'ils seraient plus vineux et moins sujets à tourner à l'acidité, si on arrosait moins fréquemment les ceps de vignes. Longue de plus de 3 verstes sur 2 de large, la vallée s'étend, dit Reuilly[2], «de la mer dans les montagnes presque du sud au nord, et se prolonge d'une manière plus étroite au nord et à l'ouest. Elle est couverte de vignobles et de jardins fruitiers. La partie basse, qui forme une plaine ovale s'inclinant visiblement au sud, est frappée de toute la chaleur du soleil, ce qui donne au vin une bonté remarquable, qui manque à celui des vallons supérieurs (près des sources du Belbek, de la Katcha et de l'Alma).» Plusieurs ruisseaux l'arrosent : le principal est le Sououk-sou (Eau froide), inscrit sur la carte de M. de Kœppen sous le nom de Taraktasch. «Il descend des montagnes, dit Pallas[3], et parcourt 13 verstes avant de tomber dans la mer. Il reçoit en chemin celui de Kara-gatch, beaucoup plus petit, qui vient du vallon voisin plus à l'ouest, tarit tous les étés, et reste

1. Voir Dubois, t. V, p. 331.
2. P. 17. — Reuilly, ici, et en d'autres endroits, ne fait que reproduire les termes de Pallas, sans avouer cet emprunt. Que d'auteurs coutumiers du même fait! Nous pourrions en citer des centaines, rien qu'en ce qui concerne la Russie.
3. T. II, p. 233.

quelquefois à sec toute l'année. Les eaux de ces deux ruisseaux, sagement distribuées par de nombreux canaux, servent à l'arrosement des vignobles et des jardins, et fécondent le sol, dont la qualité marneuse augmente la sécheresse.» Le vallon d'Aï-Sava (Saint-Sabas), non loin de la côte, ainsi nommé d'une vieille église grecque, et celui de Taraktasch, plus haut et plus près des montagnes, et qui a 3 verstes de long, tandis que l'autre en a 2, ne sont que des ramifications de la vallée de Soudagh[1]. Outre la vallée ce dernier nom ne désigne plus aujourd'hui qu'un village de Grecs et de colons allemands, occupés de viticulture, ainsi qu'un vaste amas de ruines, qui rappelle l'ancienne importance de Soudak, comme capitale d'un royaume, forteresse imposante, port de mer, évêché. «Le bourg n'est presque rien, dit Castelnau[2]; il se réduit à une vieille église, des bicoques et des fontaines.»

De Soudak à Koz[3], il y a environ 15 verstes. On passe à Toklouk, en s'éloignant de la côte et en laissant à sa droite une espèce de presqu'île secondaire, qui se termine au sud par le cap Méganom. Toklouk est un joli village tatar, situé au milieu des vergers, à 5 verstes du vallon de Soudak. Koz a moins d'importance; mais ses fruits sont renommés et d'immenses vignobles l'entourent. Dans le voisinage, on rencontre un vaste amas de tombeaux, qui semble attester, dans le passé, l'existence d'une population nombreuse, probablement grecque. Derrière le hameau de Koz, com-

1. Voir sur la vallée de Taraktasch, Dubois, t. V, p. 366 et 372; et Atlas de Pallas, pl. 40. *Tarak-tasch* signifie Pierre de peigne, ou Pierre de crête.

2. T. III, p. 286. Toute cette localité est figurée sur une des planches de l'Atlas de Dubois, IIme série, pl. 45 et 64. Dans Pallas, t. II, p. 119, voir la 20e vignette, et p. 237. — Voir aussi sur Soudak, le *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, etc.* 2me éd., t. I, p. 325; et Possart, *Das Kaiserthum Russland*, t. II, p. 772.

3. C'est ainsi qu'écrivent MM. de Kœppen et Démidof; Pallas écrit Kooz.

mence le vallon de ce nom[1], tout couvert de vignes, comme celui de Soudak, et qui produit, dit-on, le vin le plus généreux de la Crimée. Son abord, pour celui surtout qui vient du côté opposé à notre route, est très-pittoresque, et le paysage, circonscrit de toutes parts par des rochers nus, a un aspect sauvage. Sous une voûte, au pied du rocher Délikli-Kaïa, jaillit la belle source de Ietlighen-sou, qui arrose le vallon, large en quelques endroits d'une verste et plus, entretient sa verdure, et explique la fraîcheur de ses vergers. Le vallon, dit Pallas, «s'étend entre les montagnes de Toklouk-Syrt et de Porsouk-Kaïa, jusqu'au rivage, sur une longueur de quatre verstes et demie. La température y est extrêmement douce..... Il se divise en deux branches, immédiatement à la sortie du village..... Les hautes montagnes qui bordent ce vallon à quelque distance, servent à le garantir des vents froids du nord-ouest, du nord et du nord-est, sans le priver de la douce influence du soleil.»

De Koz à Karadagh, il y a 19 verstes. Le chemin reste à distance de la mer, dont il est séparé par l'Etchki-Dagh, uni au Sandyk-Kaïa par un sol élevé et des plus sauvages, et dont les rochers à pic s'avancent jusque sur le rivage. Bientôt on arrive à Otouz, village également situé près d'un vallon riant et pittoresque. D'après M. Démidof[2], *otouz,* dans la langue tatare, signifie trente. «Autant de villages, dit-on, s'élevaient jadis dans la vallée; il en reste aujourd'hui un seul, moitié tatar, moitié russe, disséminé sur un vaste espace, et aussi grand à lui seul, sans nul doute, que les trente hameaux d'autrefois.» Le Mécène-voyageur continue ainsi sa description: «De riches vignobles couvrent tous les coteaux d'Otouz; au-dessus même de ces pentes fertiles, se

1. Voir Pallas, t. II, p. 253; Dubois, t. V, p. 317; et l'Atlas de Dubois où une planche représente toute cette localité; Démidof, p. 564.
2. P. 563.

dressent les nobles crêtes des montagnes. Tous ces environs sont célèbres par les curiosités naturelles qu'ils offrent à l'observateur : des grottes, des cascades, des rochers de formes bizarres.....» Quelques lignes empruntées à Dubois de Montpéreux[1] compléteront le tableau : «Au haut de la vallée, dit-il, sur un sol moins resserré (que celui de la route depuis Karadagh), se présente le village d'Otouz, divisé en deux groupes, le haut et le bas; les maisons blanches ressortent sur la verdure foncée. Les montagnes ne sont couvertes que de clairières. L'usage de la tuile pour les toits indique un climat plus humide que la côte occidentale, qui n'a que des toits plats en terre. Les peupliers pyramidaux se dessinent fort bien dans le paysage, où le vert de la vigne est plus clair, plus tendre que celui du feuillage des arbres, tandis que ce qui est prairie est d'un vert pâle, brûlé. La mosquée du village, avec son grossier minaret, est ce qu'on peut voir de moins élégant.» Enfin, Pallas nous avait déjà appris que le vallon d'Otouz, par sa position entre de hautes montagnes et sa direction diagonale vers l'est et le sud, n'était point aussi favorablement situé pour la culture de la vigne que ceux de Koz et de Soudak; mais que son sol, arrosé par le petit ruisseau d'Otouz, était rempli de vergers et excellent pour la culture du blé.

Après Otouz vient Karadagh, près de la montagne de ce nom. Le chemin n'est praticable qu'à cheval; néanmoins les Tatars y font passer leurs arabas, parce que les bœufs qui les tirent sont accoutumés aux descentes rapides. On tourne la montagne au nord, ayant à sa gauche celle d'Otloukaïa; cependant à la rigueur, et pour qui ne craindrait pas

1. T. V, p. 315. — Voir aussi Pallas, t. II, p. 256 et suiv. Au bord de la mer, sur une colline près d'Otouz, s'élèvent les ruines d'anciennes fortifications, dont on trouve le plan dans le *Krymski Sbornik* de M. de Kœppen, p. 102.

la fatigue des fortes pentes et des chemins escarpés, il serait possible aussi de suivre la côte en longeant le pied de la chaîne Taurique, baigné par la mer. On arrive successivement dans la grande vallée de Koktébel, village près de la mer, célèbre par les onyx qu'on y trouve, et dans celle des Allemands, ainsi nommée des colons qui s'y sont établis. De Karadagh à Théodosie, il y a 16 verstes.

La distance de Soudak à Théodosie est donc d'environ 50 verstes, ou de 12 à 13 lieues. Le total de la distance depuis Alouschta est de plus de 100 verstes, ou 25 lieues.

Théodosie, en russe *Fœodocia*, est l'ancienne Kaffa, la célèbre colonie génoise, où tous les ans six ou huit cents bâtiments venaient mouiller, et que l'affluence des voyageurs avait fait nommer *Djarem Stamboul*, le Petit Constantinople ou Mi-Constantinople; mais qui, aujourd'hui déchue, réduite à une population de moins de 5,000 habitants, se souvient à peine de son ancienne splendeur. Le port est spacieux, profond et sûr, qualité que lui contestait toutefois Peyssonnel[1]. Il est encore visité par environ quatre-vingts vaisseaux par an[2]. Le voisinage de Kertch[3], dit-on, nuit à la prospérité de son commerce jadis si florissant. La tristesse des environs de Kaffa paraît frappante : des montagnes pelées, incultes, dépouillées d'arbres, offrent un aspect lugubre, qui a suggéré à Castelnau cette réflexion, que la nature semble avoir pris le deuil des revers que la ville a essuyés.[4]

Le lecteur connaît maintenant le périmètre du tronçon

1. *Traité sur le commerce de la mer Noire*, t. Ier, p. 14.

2. Voir sur Théodosie, Pallas, t. II, p. 284; Clarke, t. II, p. 305 et suiv. et 460; Dubois, t. V, p. 280 et suiv.; Besse, p. 264; Démidof, p. 518-558 et 562. — Dans l'Atlas de Pallas, pl. 39, on peut voir les ruines de la ville ancienne et une partie de la ville actuelle.

3. Sur Kertch et son port, voir Pallas, t. II, p. 296 et suiv.; Clarke, t. II, p. 269 et suiv.; Dubois, t. V, p. 106 et suiv.; Hagemeister, *Mémoire sur le commerce des ports de la Nouvelle-Russie*, etc., p. 55 et suiv.; Démidof, p. 528-540.

4. T. III, p. 262.

oriental, comme il connaît celui du tronçon occidental : ce dernier, il se le rappelle, est de 176 verstes ou de 44 lieues; le premier est d'environ 236 verstes ou 59 lieues.

Pallas et M. de Kœppen nous serviront encore de guides pour pénétrer dans l'intérieur des montagnes; mais disons d'abord qu'ainsi que le tronçon occidental est partagé en deux par la route menant de Ialta à Bakïchi-Saraï et à Symphéropol, le tronçon oriental l'est par la route de Soudak à Kara-sou-bazar, à laquelle on pourrait ajouter encore celle de Soudak à Eski-Krym. C'est une route de poste, et Dubois assure[1] qu'elle suit le tracé de celle que fréquentaient, dans le moyen âge, les caravanes de l'Orient, quand Soudak était leur entrepôt de commerce. Lors du voyage de l'impératrice Catherine II, en 1787, cette route avait été mise en bon état, mais depuis, elle ne paraît pas avoir été maintenue à l'état d'entretien. De Soudak, elle remonte la vallée se dirigeant sur Taraktasch[2], environ 6 verstes; à 10 verstes au delà, elle gravit pendant 2 ¼ verstes, en suivant le cours du Sououk-sou que M. de Kœppen appelle aussi Alypkhor, un col, d'où elle descend par une pente douce à Ielbouzli, qui est à 15 verstes de Taraktasch. Là elle se bifurque : la branche de droite, qui prend la direction de Chakh-Mourza et de son couvent arménien, passe à Bakatasch, puis à Eski-Krym, qui est à 11 verstes de là, pour rejoindre la grande route de Kara-sou-bazar à Théodosie; la branche à gauche s'avance par Borkaïa sur l'Indal, vers Bouroundouk, dont dépend un relai de poste de la grande route de Théodosie à Kara-sou-bazar, et qui est encore à 28 verstes de cette dernière ville. Toute la distance de Soudak à Kara-sou-bazar est de près de 60 verstes ou 15 lieues; celle de

1. T. V, p. 366. — Voir aussi Pallas, t, II, p. 227-244; Castelnau, t. III, p. 285.
2. Voir plus haut, p. 47.

Soudak à Eski-Krym, de 32 à 36 verstes. Un chemin à voitures, venant de Koutlak, qui est plus à l'ouest sur le littoral, se rallie à la route dont on vient de parler, vers Taraktasch.

Au reste, selon le jugement de Dubois de Montpéreux[1], ce trajet n'a d'intéressant que la roche d'Ak-Kaïa, dont il a déjà été parlé à propos du cours du Kara-sou, roche que les Russes appellent *Chirinskaïa-Gora,* du nom de la famille tatare de Chirine, qui, après les Ghiraï, était la plus puissante de la Crimée.[2]

Voici maintenant quels chemins on rencontre entre Théodosie et cette même route de Kara-sou-bazar dont il vient d'être question.

1.° Le *Tarlyk* ou *Dar-iol* (Chemin étroit), qui prend par le village de Barak-Gueul pour conduire d'Otouz à Théodosie, en passant encore par Nassipkoï.

2.° Le *Tasch-Khapou* (Porte de pierre), qui mène d'Otouz à Eski-Krym, et qui est un peu à l'ouest de Barak-Gueul.

3.° Le *Tasch-Khabakh* (Enceinte murée de pierre), qui fait arriver d'Otouz au couvent arménien de l'Église de la Sainte-Croix situé près de Chakh-Mourza.

4.° *D'Otouz à Sououk-sou,* de l'est à l'ouest, en coupant, en deçà de ce village, la route de poste qui mène à Kara-sou-bazar.

5.° *D'Otouz à Koz* ou *à Taraktasch*, le long du ruisseau de Laghym-Ouzen, qui descend du Sandyk-kaïa, et en passant près du rocher de Kycil-Tasch.[3]

6.° *De Koz à Taraktasch,* par une vallée transversale et le Tasch-Khabakh (un autre, éloigné vers le sud-ouest de celui dont il a déjà été question). Ce chemin est parcouru par les arabas des Tatars.

1. T. V, p. 368.
2. Voir sur elle, Pallas, t. II, p. 271 et 387, et Peyssonnel, t. II, p. 269.
3. Pallas, t. II, p. 257.

A l'ouest de la grande route menant de Soudak à Kara-sou-bazar, on rencontre les chemins ou passages suivants :

7.° *Khaplaryne* ou *Khapoularyne Boghaz,* chemin de Soudak à Sououk-sou, praticable aux arabas. Il mène d'abord dans la forêt de Karagatch, qui est au bout et au nord-ouest du vallon d'Aï-Sabas ; puis par le Iamân-iol (Mauvais chemin) à Sououk-sou. — A l'ouest de la forêt de Karagatch est le village d'Aï-Sérès (Saint-Serge), où l'on arrive depuis Koutlak, qui, comme on l'a vu, est à 10 verstes à l'ouest de Soudak, en franchissant une montagne par le *Kemtchik-Sokhakh.* Depuis la côte, un chemin mène à Aï-Sérès par la vallée du Voronn et celle d'un affluent de ce ruisseau qui donne, plus haut, son nom à un village, ainsi qu'à la iaïla dite Voronn-Kaïa. Parallèlement au Voronn, coule le Chélen-Ouzen, du village de Chélen jusqu'à la mer.

8.° Le *Saréiénisch-Boghaz.* Il mène de Voronn et de Chélen, par-dessus la Karabi-Iaïla (ce nom pris dans l'acception la plus étendue), à Koktasch et à Ortalân, soit directement, soit en passant à Tchermanlik. De Voronn à Koktasch ou à Ortolân, par le chemin le plus droit, il y a environ 10 verstes ; de Chélen à Tchermanlyk, à peu près autant. De ce dernier village, un chemin praticable aux arabas va droit au nord jusqu'à Kara-sou-bazar.

9.° Le *Kok-Hassan-Boghaz,* que traverse un chemin de voiture allant d'Ouskut à Kara-sou-bazar. D'Ouskut jusqu'à ce passage de la iaïla, il faut près de deux heures de marche, et jusqu'à Kara-sou-bazar environ cinq. Du temps de Pallas, ce chemin, «qui traverse obliquement les montagnes», était, et il est probablement encore aujourd'hui, très incommode pour les arabas ; «il peut avoir au delà de 30 verstes en droite ligne, dit l'illustre voyageur[1], et va directement au nord, en

1. T. II, p. 218. — Pourquoi obliquement ? Le chemin, comme Pallas le dit ensuite, va droit au nord sur Iéniçala, puis sur Sartana, Altchyne, Soultân-Saraï et Kara-sou-bazar.

remontant le vallon d'où sort le ruisseau..... qui coule des montagnes et se perd entre les cailloux dans la mer.» C'est ce vallon qui sépare, comme nous l'avons dit p. 39, la montagne d'Arpath et celle de Skala. Le ruisseau est celui d'Ouskut, appelé aussi Aïskhar, dont la source est à l'extrémité occidentale du Postrofil.— Un chemin d'Arpath par le *Kok-tasch-Boghaz,* chemin dont M. de Kœppen donne la description exacte[1], et que l'on fait à cheval, rejoint cette route à Iéniçala. Deux chemins mènent d'Ouskut à Arpath, et la distance est de deux heures de marche.

10.° L'*Allakaty-Boghaz.* Il mène d'Ouskut au Tounas, ruisseau du versant opposé qui, comme nous l'avons dit p. 42, est un affluent du Grand Kara-sou, et sur lequel est situé Iéniçala, ainsi que Kara-sou-bazar même.

11.° *Kutchuk-Boghaz* (Petite gorge), chemin de piétons menant de Kutchuk-Ouzen sur la iaïla, vers les villages de Kourtluk, Kasanly, etc. — D'autres chemins, le *Tasch-Khabakh*, le *Suat-Boghaz*, le *Mémet Mourza Boghaz*, etc., mènent à la Karabi-Iaïla, de Kutchuk-Ouzen ou d'Oulou-Ouzen, village plus rapproché du plateau et connu par sa cascade. «Au-dessus du village, dit Dubois[2], le ruisseau devient torrent et bondit sur d'énormes blocs roulés de poudingue et de calcaire entassés sur le schiste. Puis tout à coup, à 2 verstes d'Oulou-Ouzen, à la frontière des poudingues aux couches redressées comme un mur, on le voit se précipiter d'une hauteur de quarante pieds en cascade. Ce paysage sauvage mérite d'être visité.» Dubois nous apprend en même temps qu'il existe un chemin, ou plutôt un sentier, menant d'Oulou-Ouzen à Kara-sou-bazar, à travers la Karabi-Iaïla, et qu'il l'a suivi.

1. *Taurica*, p. 8. n° 14.
2. T. V, p. 436. Voir aussi l'Atlas, Vme série, pl. 24, fig. 3. Dubois nomme aussi cette cascade d'Oulou-Ouzen : cascade de Djourdjour.

12.° *Bazaryne-Chyry-Boghaz*, c'est-à-dire la gorge du chemin du marché de la ville (de Symphéropol). Ce passage s'appelle ainsi parce qu'il mène, par Démirdji et la iaïla de ce nom, à l'Angar-Boghaz, d'où l'on rejoint la route de poste allant d'Alouschta à Symphéropol.

Cette route forme, comme on sait, la limite du tronçon oriental du côté de l'ouest.

CONCLUSION.

Tels sont les divers points sur lesquels la muraille de ce remarquable littoral, que nous avons parcouru dans toute sa longueur de cinquante lieues, est abordable, et par où, venant du côté opposé, de Balaklava, Symphéropol, Kara-sou-bazar ou Eski-Krym, on peut arriver à la mer méridionale. Ainsi notre tâche proprement dite serait remplie, si le désir de dispenser le lecteur moins familiarisé avec les études de géographie spéciale, de recourir à tant d'autres ouvrages décrivant la presqu'île dans son entier, ne nous décidait à en compléter le tableau dans des notes additionnelles. Ces notes formeront la seconde partie de notre travail. Mais, au fait, notre seul objet, le titre de cette monographie l'atteste, était de décrire le pays de montagnes, sous le point de vue des lignes de communication qui y existent ou qu'on peut y établir.

Pour faire remarquer, en terminant, à quel point la partie méridionale de la presqu'île contraste avec le reste du pays, nous reproduirons ici le passage suivant des Mémoires du comte de Ségur[1] qui a pour but de le mettre en saillie.

«La partie plate de la presqu'île, malgré la fertilité de son terrain, dit le noble écrivain, était, lorsque je la vis (1787), presque aussi déserte que la steppe des Nogaïs. Le nord était coupé de lacs salés, riche branche de commerce. De nombreux

1. *Souvenirs et anecdotes*, t. II, p. 162.

troupeaux paissaient dans ces vastes pâturages, le long de la route; de loin en loin on apercevait quelques hameaux et quelques champs qui commençaient à être cultivés. La partie montagneuse et méridionale, où l'on entre après avoir passé la rivière nommée Salghir, offre un coup d'œil tout différent : l'air y est sain, le ciel pur, la nature féconde; la majesté de ces monts, dont quelques-uns s'élèvent à dix-huit cents pieds de hauteur[1], est imposante. Les nombreuses vallées qui les séparent sont riches de fleurs, de fruits, de bois, de ruisseaux, de cascades et de culture. Des arbres touffus de toute espèce, de riants bocages, des lauriers, des vignes qui se marient aux troncs des arbustes, des maisons de plaisance entourées de jolis jardins, présentent aux voyageurs mille aspects variés et délicieux. Au revers des montagnes, on éprouve la chaleur du climat de Naples et de Venise, tandis qu'au nord, dans la plaine, aucune hauteur n'arrêtant la course des vents depuis la mer Baltique jusqu'au Pont-Euxin, c'est-à-dire pendant l'espace de huit cents lieues, on y ressent la rigueur du froid des zones glacées.[2]»

Mais le contraste que nous signalons ne se borne pas à l'aspect du pays, il se montre aussi dans les faits. Quoique

1. On sait maintenant que c'est plus de 4500 pieds qu'il faudrait dire.

2. Les beautés pittoresques de la Crimée méridionale sont incontestables; mais pour en faire une autre Suisse, il faudrait d'abord donner à la presqu'île ce qu'elle n'a pas, les glaciers et les lacs au milieu des montagnes, sans parler des vastes forêts, des beaux fleuves, des innombrables cascades. C'est donc par un effet de cette exagération, habituelle aux Russes quand ils parlent de ce qui les concerne, que Vsévolojski, auteur du *Dictionnaire géographique et historique de l'empire de Russie* (t. Ier, p. 149), et dont nous avons déjà signalé ailleurs la boursouflure, a écrit les lignes suivantes : «On peut pendant presque toute l'année (l'hiver ne dure que trois mois en Crimée) parcourir avec délices les charmants paysages de la Tauride. Si l'habile artiste Ivanof, que le prince Potemkine y avait envoyé, fait graver les deux cents vues qu'il y a dessinées, l'amateur impartial n'hésitera pas à leur donner la préférence sur les glaciers et les sites fameux de la Suisse, qui doivent une partie de leur célébrité au burin des Mecheln, des Alberti, des Haller et des Luc(!!).» Convenons toutefois que la mer, qui manque à la Suisse, peut tenir lieu d'une partie de ces beautés.

la Chersonèse Taurique en général fût regardée par les Grecs comme un de leurs principaux greniers[1], c'est à la partie méridionale de la presqu'île que se rapporte, presque exclusivement, toute son histoire; le pays de steppes n'a marqué que comme le séjour de ces nomades dont les hordes nombreuses composaient les armées qui, pendant trois siècles, ne cessèrent de porter la dévastation dans les provinces voisines du nord et jusqu'à Moscou.

«Toutes les côtes, continue Ségur, offrent aux navigateurs de bons ports, des rades sûres; et, en considérant l'étendue de la Tauride, la variété de ses productions, et tous les moyens de défense que la nature lui a prodigués, on trouve très-simple que tant de peuples (Taures, Cimmériens, Scythes, Grecs d'Asie, Grecs d'Europe, peuples de Mithridate, roi de Pont, Alains, Goths, Khazars, Komans, Mongols et Tatars, Vénitiens, Génois, Turcs et Russes) s'en soient disputé pendant tant de siècles la possession.»

C'est dans la partie méridionale seulement que des traces de la présence de ces peuples subsistent. A l'exception de Taphros (Tranchée, Fossé), qui doit avoir occupé l'emplacement de Pérékop sur l'isthme, et d'un petit nombre d'endroits dont on ne nous a donné que les noms[2], toutes les villes mentionnées par les auteurs appartiennent, soit directement au littoral du sud, soit aux deux petites presqu'îles secondaires qui en forment comme l'encadrement ou la bordure, à l'est, la presqu'île de Kertch, à l'ouest, la Chersonèse héracléotique entre la baie de *Cténus* (Sévastopol)

1. Strabon, VII, p. 402.

2. Nous ne parlons pas ici d'Eupatorium, parce que la ville de ce nom n'était pas, comme le gouvernement russe du temps de Catherine II l'a cru, à l'endroit où est aujourd'hui Kozlof, mais beaucoup plus au sud et dans la région des montagnes (voir Clarke, t. III, p. 6). Une erreur semblable a été commise par le gouvernement russe à l'égard de la ville de Kherson dans la Nouvelle-Russie, qu'il ne faut pas confondre avec Kherson ou Cherson, autrefois existant en Crimée.

et celle du *Symbolôn Portus* (Balaklava)[1]. Là se trouvaient *Cherson* ou *Chersonesus* (ou aussi *Cherronesus*)[2], qui passait pour une colonie d'Héraclée, ville grecque du Pont; *Ctenus* et *Symbolôn Portus,* dont il vient d'être parlé; *Eupatoria* ou *Eupatorium,* la ville de Diophante, située à ce qu'il paraît sur la baie de la Quarantaine, non loin de Sévastopol[3]; *Athenæum* (Soudak), le port du peuple appelé tauro-scythe; le port plus important de *Theodosia;* puis *Nymphæum Cimmericum* ou *Kimerikon,* et *Panticapæum* ou *Bosporos* (Kertch), qui fut, pendant quelque temps, la capitale de la Chersonèse Taurique et du royaume de Bosphore illustré par le grand Mithridate[4]. Dans le moyen âge, plusieurs de ces villes anciennes donnèrent à la Crimée une nouvelle célébrité: Cherson, ou Korsoun, devint le siége d'un évêché grec, et Vladimir-le-Grand y reçut le baptême, en 988; au temps des Mongols, les Vénitiens formèrent sur le littoral des établissements de commerce, que les Génois leur enlevèrent ensuite; ceux-ci firent fleurir leurs trois ports de Kaffa (Théodosie), Soudak et Balaklava, dont le premier surtout devint un de leurs entrepôts les plus considérables. Plus tard, imposant leur protection aux khans de la Petite-

1. On trouve, dans Clarke, t. II, p. 364, une carte de la presqu'île, dite *Héracléotique*, ainsi qu'une description de ce sol devenu classique par le fameux temple de Diane ou du moins par l'un des temples où était adorée cette déesse.

2. Sur Cherson, voir Pallas, t. II, p. 71; Ségur, *Mémoires*, t. III, p. 186; Clarke, t. II, p. 210; Dubois, t. VI, p. 130 et la 8e note additionnelle.

3. Clarke, t. II, p. 382.

4. Voir Clarke, t. II, p. 266; et en outre, Pallas, t. II, p. 303 et Atlas, pl. 42; Dubois, t. V, p. 106 et 118 et suiv. — Les érudits se rappellent sans doute la vive polémique à laquelle les monuments de cette contrée donnèrent lieu après la publication de l'ouvrage de feu Raoul-Rochette, intitulé *Antiquités grecques du Bosphore cimmérien*, Paris, 1822. Le savant Kœhler, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, reprocha à l'académicien français de nombreuses erreurs d'histoire, de numismatique et d'archéologie. Un autre débat s'éleva entre le même érudit de St. Pétersbourg et M. de Kœppen, auteur de l'opuscule *Alterthümer am Nordgestade des Pontus*, Vienne, 1822. — Les faits relatifs à l'histoire des rois du Bosphore sont aussi discutés dans le *Voyage en Crimée* de M. Mouravief-Apostol.

Tatarie, les Turcs se rendirent maîtres de cette même partie méridionale. Les Russes, dans leur lutte réitérée contre les Tatars, l'atteignirent à peine; mais lorsqu'elle fut en leur possession, ils en firent leur villeggiature du midi, comme le chemin de Péterhof, près de Saint-Pétersbourg, est leur villeggiature du nord, et recommencèrent à y cultiver la vigne et l'olivier; enfin, c'est là que se vide dans ce moment le long débat au sujet du point le plus essentiel de la question d'Orient, sur laquelle repose l'équilibre et, par conséquent, la sécurité du monde européen.

Ce ne sera donc pas, nous l'espérons, sans utilité, indépendamment des circonstances spéciales qui nous ont fait entreprendre ce travail, que nous avons arrêté l'attention des lecteurs sur des lieux, temporairement retombés dans l'obscurité peut-être, mais appartenant à un sol éminemment classique, et dont les noms auront encore une fois dans l'histoire un grand retentissement.

LA CRIMÉE DANS SON ENSEMBLE.

NOTES ADDITIONNELLES.

I.

DIVISIONS ET POPULATION.

La presqu'île de Crimée, qui formait autrefois la portion la plus importante de la Petite-Tatarie[1], mais qui fut réunie à l'empire Russe en 1783, dépend, après avoir fait d'abord partie de la Nouvelle-Russie, du gouvernement de Tauride organisé en 1802, en comprenant alors toutefois, avec tout son territoire actuel, la presqu'île de Tamân et le vaste pays des Kosaks de la mer Noire (Tchernomorskii), qui en furent détachés en 1816. Ce gouvernement, encore très-étendu, se divise en huit districts administratifs, dont trois, celui de *Dniéprofsk*, chef-lieu Aleschki, celui de *Mélitopol*, chef-lieu Orékhof ou plutôt Mélitopol[2], et celui de *Berdiansk*, avec la ville du même nom, sont en dehors de la Crimée, dans la steppe des Nogaïs. Les districts qui appartiennent à la presqu'île même sont ceux de *Symphéropol*, *Fœodocia* (Théodosia des Grecs), *Ialta*, composé en 1837

1. Voir sur elle la 14me des notes additionnelles.

2. Il parait que le siége de l'administration du district est maintenant transféré à Mélitopol, nom qui a été donné tout récemment au village à église (*Sélo*) de Nova-Alexandrovka, sur la Molotchna. Des changements ont aussi été introduits dans les divisions administratives elles-mêmes telles qu'elles sont indiquées non-seulement dans notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 734, mais aussi dans l'ouvrage postérieur à celui-ci de Possart, *Das Kaiserthum Russland*, t. II, p. 766.

de quelques démembrements des districts de Symphéropol et de Fœodocia, *Ievpatoria* (Eupatoria des Grecs), et Pérékop.[1]

Dans son ensemble, le gouvernement de Tauride a, d'après M. de Kœppen, statisticien éprouvé dont nous aimons à invoquer l'autorité[2], une superficie de 56,290 verstes carrées, dans laquelle celle du Sivasch[3] ou mer Putride (*Gniloïé Moré*), qui est de 2,265 verstes carrées, n'est pas comprise, sinon par rapport à quelques îles qui s'y trouvent. Sur cette superficie totale, comparable, pour l'étendue, à un dixième de la France, 33,278 verstes carrées reviennent à la partie continentale, y compris les îles, et 23,011 à la presqu'île Taurique, à l'exclusion du Sivasch.

Sa forme est celle d'un carré irrégulier et dont les côtés sont formés par des lignes courbes. Elle tient au continent par l'isthme de Pérékop dont il sera parlé plus loin. Sa côte du nord-est, remarquable d'ailleurs par de nombreux lacs salés, est, de même que la côte opposée de la steppe des Nogaïs, échancrée et déchirée de la manière la plus bizarre le long de la mer Putride. Celle-ci, comme on le verra dans la note IV, est un golfe de la mer d'Asof, à eaux salées, basses et croupissantes. Elle en est séparée par la langue de terre appelée *langue* ou *flèche d'Arabath*, rempart de sable très-étroit (sa largeur varie de 400 mètres à 2 et à 3 verstes) et long de 113 verstes. Cette langue de terre s'étend du sud au nord vers la steppe des Nogaïs, dont elle reste séparée toutefois par le détroit de Ghénitchi[4], qui n'est qu'une étroite passe d'environ 100 mètres de largeur, la seule

1. Cette division, différente de celle qu'on trouve dans la plupart des livres imprimés, est la dernière établie. Nous avons sous les yeux un travail quasi-officiel sur les résultats du recensement de la population faite en 1851 (neuvième révision), où tous les districts actuels sont énumérés.

2. Voir le mémoire *Ueber die Dichtigkeit der Bevœlkerung in den Provinzen des europœischen Russlands*, p. 9 et 27.

3. On disait autrefois, en français, mer de Zabache.

4. D'autres écrivent Iénitchi.

qui permette de pénétrer de la mer d'Asof dans la mer Putride. Elle s'appelle Ghénitchi ou aussi Tonka, du nom d'un petit endroit situé sur la côte opposée, dans la steppe des Nogaïs, entre Pérékop et Berdiansk.[1]

Toute la presqu'île n'a pas beaucoup moins de 1000 kilomètres ou 250 lieues de côtes.

Sa plus grande longueur, du cap Tarkhân ou de celui de Karamroun, où se termine le golfe de Pérékop, jusque sur le détroit de Kertch ou Iéni-Kalé, par conséquent de l'ouest à l'est, est d'environ 300 kilom. (75 lieues). Sa plus grande largeur, du sud au nord, ou du cap Aï-Todor au fossé de Pérékop, est de près de 200 kilom., ou de 40 à 50 lieues. La presqu'île secondaire de Kertch, qui commence à la baie de Théodosie, d'un côté, et à celle d'Arabath de l'autre, a elle-même une longueur d'environ 70 kilom., ou 17 ½ lieues.

Quant à la population, encore en majeure partie tatare, ou plutôt turque[2], on sait que, beaucoup plus forte au temps où la Crimée était régie par ses propres khans, elle a été successivement réduite par l'émigration des musulmans, après la conquête de la presqu'île par les Russes. A l'époque la plus florissante de la domination de ces khans, il y avait dans la presqu'île 9 villes, 48 siéges de justice et environ 1400 villages. La population de tout le gouvernement de Tauride a été trouvée en 1851, époque du plus récent recensement, être de 608,832 individus. Auparavant, on l'estimait à 570,000 individus (dont 265,349 du sexe masculin); et dans ce nombre il y avait environ 150,000 Tatars mâles de religion musulmane[3]. Sur ces 570,000 âmes,

1. Voir Pallas, t. II, p. 289. — Pallas nous apprend que la flèche d'Arabath est très-fréquentée par les rouliers de la Petite-Russie, qui transportent en Tauride des vivres, des marchandises et le poisson de la mer d'Asof.

2. Nous expliquons à la fin de la préface comment on en est venu à confondre ces deux noms, très-différents pourtant et désignant des peuples de deux groupes bien distincts.

3. Au 1er janvier 1837, 125,329 individus mâles.

près des trois cinquièmes appartenaient à la Crimée. D'après Montandon, cette presqu'île n'aurait que 240,000 habitants des deux sexes, dont 187,000 dans les campagnes et 53,000 dans les villes; mais M. de Kœppen, pour 1846, lui donne 307,400 habitants, ce qui peut être le résultat d'un accroissement de population[1]. Cette estimation se trouve confirmée par le recensement de 1851. En divisant ce nombre par le chiffre de la superficie, 23,000, on trouve la densité de population ou la population relative, qui serait ainsi de 13 habitants par verste carrée ou kilomètre carré. C'est bien peu, car en Suisse, pays bien plus montagneux que la Crimée, on compte 55 âmes par kilomètre carré. En prenant le gouvernement de Tauride dans son ensemble, on ne trouve que 10 individus par verste carrée.

Voici, d'après le recensement de 1851, comment la population des deux sexes était répartie sur les cinq districts de la presqu'île :

Symphéropol . .	92,097	individus.
Ialta . . .	30,455	»
Théodosie . . .	74,122	»
Eupatoria . . .	53,305	»
Pérékop . . .	56,618	»
	306,597	»

Pour 1848, les états d'impositions avaient donné 142,685 *âmes*, c'est-à-dire individus mâles[2]. En doublant ce nombre[3] on n'avait encore que 285,000 individus.

Les matériaux nous manquent pour distinguer en classes

1. D'après M. Koch (*Die Krim und Odessa*, p. 161), toute la population tatare de la Crimée ne serait plus aujourd'hui que de 60,000 individus, appartenant tous à la horde de Djemboïouk (voir plus loin, p. 150). Cette assertion nous paraît un peu hasardée.

2. Kœppen, *Russlands Gesammtbevölkerung*, p. 135, et les appendices (*Belege und Erläuterungen*), p. 13.

4. Peut-être la population féminine est-elle de 5 p. 0/0 plus faible que la population mâle.

cette population de la Crimée prise séparément, nous ne les possédons que relativement au gouvernement de Tauride dans son ensemble, et seulement par rapport à l'année 1838; encore ces données ne sont-elles pas complètes. Nous allons les reproduire ici, telles que nous les trouvons dans divers mémoires de M. de Kœppen. Il s'agit uniquement du sexe mâle.

Nations.	Marchands.	Bourgeois.	Paysans.	Ecclésiastiques.	Totaux.
Tatars	251	16,769	125,236	7,866	150,122.
Russes	601	5,288	?	?	73,329.
Grecs	115	1,047	»	?	1,162.
Arméniens	218	1,607	»	»	1,825.
Allemands	?	73	12,137	?	12,237.
Juifs	553	3,106	»	?	3,659.
			Total		252,334.

Classe des marchands. Elle comptait en tout 1744 individus, dont 37 de la première guilde, et 76 de la seconde; tous les autres, de la troisième.

Classe des bourgeois. En tout 28,631, auxquels on peut ajouter 11,078 *odnodvortses*, c'est-à-dire cultivateurs libres qui ne comptent pas avec les paysans ordinaires.

Classe des paysans. Il y avait 17,425 serfs possédés par 722 propriétaires, et la proportion à la population totale était de 1/15 ou de 6,57 p. %, proportion très-favorable comparativement aux autres gouvernements. Le reste des paysans, tatars, allemands et boulgares, étaient tous des cultivateurs libres. Les colonies allemandes étaient au nombre de 80, dont 11 dans la presqu'île, et leur population totale (des deux sexes) était de 23,460 individus, dont 3660 appartenaient aussi spécialement à la presqu'île. En réunissant les paysans de toutes dénominations, tels que les énumère

1. Il n'est pas possible, à l'égard des Juifs, de concilier les diverses données qui se trouvent dans le volume de M. de Kœppen, *Russland's Gesammtbevölkerung*, p. 133 et suiv.

M. de Kœppen (*Russlands Gesammt-Bevölkerung*, p. 133), on trouve un total de 208,210. Dans ce nombre, les Tatars, les Allemands, les odnodvortses russes et les paysans dits *Kosaks* sont compris.

Parmi les Juifs, il y avait, selon la même autorité, 1600 Israélites ordinaires, et 2064 Karaïtes (*Karaïm*), secte particulière dont le principal siége est Djoufout-Kalé, près de Baktchi-Saraï, et ensuite Eupatoria.[1]

Les Tatars ne sont pas sans nuances entre eux, et ne parlent pas absolument la même langue : ici elle se rapproche plus du turc, là elle est plus mélangée de mongol. Le *tatt* est un dialecte tatar particulier. C'est un peuple bon, pacifique et docile, mais n'aimant pas l'application au travail et incapable de mettre le pays en valeur. Les Tatars du littoral, qui paraissent s'être mêlés avec l'ancienne population grecque, sont de beaucoup supérieurs aux Tatars de la steppe. On comptait de plus, en 1838 : 16,531 Nogaïs et 8868 Tatars Kirghises, la plupart établis en dehors de la presqu'île. Les Nogaïs, longtemps nomades, mais depuis cinquante ans établis à demeure fixe, se regardent comme des Tatars ou plutôt des Turcs de pur sang, qualité qu'ils contestent aux autres tribus de la même race. Ils sont bien faits, de taille moyenne, d'un beau port, vigoureux et pleins de dignité; ils ont le nez droit, les yeux moyens et bruns, les cheveux foncés, peu de barbe, et, ce qui trahit un mélange avec le sang mongol, les pommettes assez saillantes. Le Tatar de Crimée, dit Daniel Schlatter[2], diffère du Nogaï en ce qu'il a plus de culture et plus d'amour du travail; sa langue se rapproche davantage de la turque, il parle plus distinctement et on a moins de peine à le comprendre. Tous ces Tatars restent

1. Il en sera question plus loin, dans la note VII.

2. *Bruchstücke aus einigen Reisen nach dem südlichen Russland in den Jahren 1822—1828.*

fidèles à l'islamisme; ceux dits de Crimée possèdent presque toutes les terres, mais parmi leurs nobles ou *mourzás* on ne trouve guère de grands propriétaires. Après eux, les Grands-Russes et les Petits-Russes sont les plus nombreux. A Kertch, léni-Kalé, Fœodocie vivent beaucoup de Grecs et d'Arméniens; aux environs de Kara-sou-bazar on trouve, en outre d'un grand nombre d'Arméniens, des Boulgares, excellents cultivateurs. Les colonies allemandes, établies en majeure partie dans le district de Mélitopol, se composent de mennonites venus des environs de Dantzig, de sujets d'Anhalt et de cultivateurs originaires de divers autres points de la Confédération germanique. On a vu que les Juifs sont également assez nombreux. Le reste se compose de Bohémiens, de Persans ou Tadjiks, et de la petite colonie militaire d'Arnautes ou Albanais qui se fait encore remarquer dans le voisinage de Balaklava, se compose de 2648 individus et entretient un bataillon d'infanterie (gardes-côtes).

En 1838, on comptait dans le gouvernement de Tauride 17 villes, dont 4 seulement étaient en dehors de la presqu'île; les 10 principales de celles qui y appartenaient avaient ensemble une population de 109,000 individus des deux sexes, et renfermaient 6904 maisons en pierre et 4094 en bois. La ville qui en contenait le plus, Sévastopol, avait 2055 maisons en pierre et seulement 2 en bois.[1]

La grande majorité des habitants est adonnée à l'islamisme, et Symphéropol est le siége de l'un des deux mouftis qui sont chargés de la direction des affaires de ce culte dans tout l'empire. Parmi les Russes, chrétiens de l'église orientale, il y a beaucoup de sectaires, doukhobortses (lutteurs d'âme), malakhans (mangeurs de lait), etc., tous hostiles au culte

1. Nous tirons ces détails de la publication officielle intitulée *Statistitcheskiya Tablitsy o sostoïanii gorodof Rossiiskoï Imperii*, St. Petersb., 1842, p. 34. Voir aussi le mémoire de M. de Kœppen, *Ueber Russlands Stædte*, p. 7.

des images et compris par cette raison sous la dénomination d'*ikonoborises*.

II.

LE COURS DU SALGHIR.

La Crimée n'a pas de cours d'eau qu'on puisse appeler un fleuve ; cependant comme le Salghir a son embouchure dans la mer, on ne peut pas non plus lui donner le nom de rivière : il est donc le principal *ruisseau* de la presqu'île, le seul qui, la parcourant du sud au nord et dans la direction du nord-est, fournisse un cours quelque peu considérable. On peut en évaluer la longueur à 150 verstes.

La source du Salghir, voisine de la vallée d'Alouschta et, par conséquent, du littoral méridional, entre le pied du Tchatyr-Dagh et les massifs calcaires qui montent vers les sommités du Samar-Kaïa[1], un peu au sud du village de Salghir, qui, appelé aussi Mamout-Soultân, se trouve entre Kiçilkoba et Kutchuk-Iankoï, dans le voisinage de Tchavké et de Iéniçala. A 4 verstes de Tchavké s'étend sur des rochers calcaires le village d'Aïân (Saint-Jean, Aï-Iân), habité par des Tatars. Là s'ouvre comme une fente profonde dans une montagne de marbre rouge. A une demi-verste d'Aïân, cette fente, en se fermant, montre une espèce d'impasse dont le fond pénètre jusqu'au sein de la montagne. « Sous un roc énorme, dit Dubois, encore dans un langage qu'on peut trouver singulier, sans rien ôter du reste du mérite éminent de ce voyageur, — sous un roc énorme, couronné d'autres rocs brisés, s'ouvre une large bouche qui vomit le Salghir tout entier au milieu des blocs mousseux. L'onde, à peine

1. Voir plus haut, p. 37, et Dubois t. V, p. 413 et suiv. Voir aussi l'Atlas, 2me série, pl. 48 ; Pallas, t. II, p. 198 ; Reuilly, p. 42.

échappée, écume sur un premier banc de marbre, qu'elle franchit en cascade. Le bruit de l'onde qui tombe se mêle au froissement de celle qui se presse dans les gouffres, ou, pour dire le mot, dans les entrailles de la montagne. Et c'est à la lettre : car, grimpant au haut du roc qui se cintre sur la source, je pénétrai dans une grotte, où je vis à mes pieds, dans un gouffre qu'on dit avoir plus de cent pieds de profondeur, le ténébreux Salghir bouillonner et tournoyer arrivant des profondeurs de la terre pour paraître à la lumière du jour. Ces gouffres souterrains, comme les cavernes de Kicilkoba, pénètrent jusque dans le vif de la montagne, où ils communiquent avec les gouffres et les abîmes qui conservent de la neige pendant toute l'année, sur la cîme du Tchatyr-Dagh. L'eau du Salghir, en sortant, marque 8° R.»[1]

Reuilly rapporte à peu près la même chose dans un style plus simple : «Près du village d'Aïân, dit-il, au fond d'un énorme ravin, entouré de montagnes de roches calcaires, on voit une grotte spacieuse, sous laquelle commencent à s'échapper les sources du Salghir. Le jour pénètre dans cette grotte à travers les rochers, et laisse apercevoir un gouffre, dont les bords presque à angle droit ne permettent pas, sans danger, d'en sonder la profondeur. Je vis en frémissant le Tatar qui me servait de guide, se promener tranquillement autour de cet abîme : c'en était fait de ce malheureux si le pied lui eût manqué ; il n'y aurait eu nuls moyens de lui porter secours.»

Presque aussitôt le Salghir est grossi par l'Angar qui, venant du sud, s'y réunit du côté droit. Alors le Salghir coule vers le nord-ouest pour atteindre Symphéropol,

1. Voir aussi Kœppen, *Taurica*, 2me section, p. 10. Voici la traduction du titre de cette section : *Sur la température de 130 sources de la presqu'île Taurique.*

recevant sur sa rive gauche divers autres petits affluents. Au-dessus de Symphéropol, il touche au petit fort en ruines de Kermentchik[1], et il en rencontre un autre, celui de Razvaliny, un peu au-dessous de la ville. A Symphéropol même, ou plutôt à Ak-metchet, ancien nom de la cité tatare, le vaste palais, résidence du kalga-sultân ou khan vicaire, la première personne de l'État après le khan[2], était sur la rive gauche du Salghir. Un peu plus loin, ce ruisseau reçoit, par la rive droite, le Petit Salghir, qui, venu du village de Djafer-Berdi, au nord de Kicilkoba, a baigné Mamak et Tchokoura[3]. Arrivé aux derniers coteaux sur la limite de la steppe, le Salghir tourne au nord-est et décrit cette limite jusqu'à Tchilé et au point où il reçoit le Tchuïuntchu et ensuite la Zouïa, l'un et l'autre affluents de droite. Le dernier vient de réunir ses trois branches : il a été grossi d'abord par l'Asma et ensuite par le Beschterek qui, tous les deux, comme la Zouïa elle-même, viennent du sud en se dirigeant du pays de montagnes vers la steppe. Entré dans celle-ci, le Salghir baigne Chibân, et se dirige de plus en plus vers le nord-est. Il n'y a plus de villes le long de son cours, ni même de villages, mais seulement des hameaux disséminés composés de quelques maisons. Dans toute l'étendue de Pérékop à Symphéropol, on ne rencontre guère de localité plus considérable. Sur sa rive droite, il reçoit encore la Bouroultcha et surtout le Karasou, dont nous avons décrit le cours plus haut[4]. Enfin, à la distance

1. Voici ce que Dubois dit de ce petit fort (t. V, p. 389; Atlas, 5me série, pl. 9 et 19) : «Sur un lambeau de la falaise de calcaire à nummulites, qui regarde au sud-est la vallée du Salghir et au nord-est le portail par où cette rivière s'échappe vers la steppe, s'étendent les ruines du Symphéropol primitif, une forteresse, ancienne résidence sans nom de Skilouros, roi des Scythes, l'ennemi de Mithridate. Les Tatars appellent cet amas de ruines *Kermentchik* (le petit château).

2. Voir Peyssonnel, *Traité sur le commerce de la mer Noire*, t. II, p. 252; Pallas, t. II, p. 19; Koch, *Die Krim und Odessa*, Leipzig, 1854, p. 34.

3. Dubois, t. V, p. 406.

4. Voir p. 41.

d'une vingtaine de verstes de ce dernier confluent, au-dessous de Djarak, le Salghir se jette dans la mer Putride par deux bras principaux.

La route de Pérékop à Symphéropol remonte le Salghir, depuis la lisière de la steppe.

Voici maintenant la description que nous donne Pallas de ce grand ruisseau.[1]

«Le Salghir, guéable en plusieurs endroits, roule des eaux limpides sur un lit large et caillouteux. Lorsque la neige des montagnes vient à fondre, ou qu'il tombe de fortes pluies dans les contrées supérieures, cette petite rivière augmente, en vingt-quatre, trente-six heures, ou plusieurs jours, au point de couler à plein bord, et de former un torrent impétueux qui entraîne les hommes et les bestiaux, et qu'il serait dangereux de traverser à cette époque. Ses eaux sont alors troubles, et ne deviennent potables qu'après avoir déposé la vase argileuse qu'elles charrient..... Le Salghir est peu poissonneux..... Les montagnes calcaires qui sont dans le voisinage du Salghir, comme toutes celles qui se prolongent jusqu'à la petite rivière d'Alma d'une part, et au ruisseau de Souja (Zouïa), à l'est, de l'autre, ne présentent qu'une roche calcaire alternativement blanche ou jaunâtre, mélangée d'argile dure et poreuse, qui tantôt se délite en couches minces, tantôt forme des lits épais, et dans laquelle on aperçoit plus ou moins de pétrifications.... Ce qu'il y a de plus remarquable dans le vallon du Salghir, de même que dans plusieurs autres formés par la couche calcaire d'alluvion qui traverse la plaine de Tauride, c'est le coup d'œil que présentent les terrasses et les pans de rochers qui les bordent. Toutes ces vallées, évasées jusqu'à une certaine hauteur, paraissent avoir été lavées et rongées par les vagues de la mer; mais je n'oserais pas décider si l'on

1. T. II, p. 19 et suiv.

doit attribuer ces dégradations aux flots de l'ancienne mer Noire, ou bien à l'intempérie des saisons. Je crois qu'il serait intéressant de déterminer, par le niveau, la position de ces vallées au-dessus de la mer actuelle, et la hauteur à laquelle on remarque la décomposition des roches.»

Il serait inutile, après le Salghir, de parler ici de nouveau des autres ruisseaux de la Crimée, le Boulganak, l'Alma, la Katcha, le Belbek, la Tchernaïa, l'Indal, le Tchuruk-sou, etc., tout ce qu'il est utile de savoir à leur sujet ayant été dit dans la première partie de ce volume.[1]

III.

LA STEPPE ET LES LACS SALÉS.

La région montagneuse occupe moins du tiers de la presqu'île; les deux autres tiers, jusqu'à la limite décrite à la page 3, sont occupés par la steppe et, au sud de cette limite, par une zone intermédiaire, accidentée, sillonnée de ravins et remarquable par sa grande fertilité. La vallée de l'Alma et une partie de celle du Salghir appartiennent à cette zone.

Disons d'abord un mot de la vallée de l'Alma. «Il est difficile, au jugement de Reuilly[2], de voir un plus joli paysage. C'est là où se trouvent ces nombreux pâturages que les khans de Crimée avaient l'habitude de réserver pour leurs haras. De riches plateaux de verdure, ombragés par des tilleuls et des peupliers, couverts de chaumières et de villages habités par les Tatars; de nombreux troupeaux qui paissent sur les coteaux voisins, des sources qui jaillissent du milieu des rochers et viennent se jeter dans l'Alma, tels sont les bords

1. P. 10-16, et p. 43.
2. P. 41.

de cette rivière, ou plutôt de ce ruisseau ; telle devait être l'Arcadie. Les cimetières tatars dispersés dans les vallons et sur les montagnes réalisent le sublime tableau du Poussin. Je croyais lire sur chaque pierre sépulcrale : *Et ego in Arcadia*, de ce poète des peintres.»

Mais pour arriver sur les bords de l'Alma, depuis l'isthme de Pérékop, il y a une distance d'environ 150 verstes ou 37 lieues à parcourir, et nous devons nous arrêter maintenant quelques instants à la plaine qui l'occupe, pour en étudier la nature particulière.

La steppe de Crimée, continuation de celle qui s'étend au delà de l'isthme, est une plaine immense, à perte de vue, sans forêts, même sans arbres, en partie saline et généralement sèche par suite du règne des vents du nord-est, brûlante pendant l'été, glacée en hiver, mais non pas stérile pourtant, car elle est couverte d'herbes très-élevées offrant une abondante pâture aux troupeaux, et de plus, même riche en blé dans le voisinage des ruisseaux.[1] Cette plaine va en s'élevant, sauf deux exceptions, où le sol s'abaisse de tous les côtés. Vers sa limite au sud surtout, elle est entrecoupée de ravins appelés *balka*, qui ôtent au pays un peu de sa fatigante monotonie. Elle a été longtemps le domaine des nomades, depuis les temps des Scythes, jusqu'à l'arrivée des Tatars, compagnons des Mongols et successeurs des Khazars et des Komans ou Poloftses.

Ainsi, un horizon ras et uni, c'est là le spectacle qu'on a sous les yeux quand on entre dans la Crimée par le nord, tandis qu'en arrivant par mer, du côté du sud, on a devant soi le tableau pittoresque et majestueux d'une nature alpestre, sans roches primitives toutefois, le calcaire en

1. Voir *Description physique de la Tauride relativement aux trois règnes de la nature*, p. 139.

tenant généralement la place. Comme cette formation résiste moins à l'action du temps, on s'explique ainsi les nombreux éboulements de montagnes dont les habitants ont gardé le souvenir.

Le sol de la steppe n'est pas partout le même. En général il est sablonneux ou mêlé d'argile; sa fertilité dépend du mélange plus ou moins fort de la terre marneuse avec le sable. Il est très-gras, par exemple dans l'angle qui se termine entre Pérékop et Kozlof (Eupatoria). Les Tatars appellent cet espace *Tarkhon-Dip*, et les Russes *Tarkhanskoï-Kout*. Cette steppe qui renferme des cantons comme ceux compris entre Pérékop et les lacs salés, de nature argileuse, saline, aride, semblable à celle des steppes caspiennes et à la vase de la mer, s'abaisse imperceptiblement dans la direction de ces mêmes lacs. Pallas[1] nous apprend qu'il eut beaucoup de peine à traverser ce terrain gras et pâteux, après la pluie qui était tombée la veille. D'autres parties, privées d'eau et où le sable domine, sont très-sèches; et dans les vallées, le sol, amendé de chaux et de craie, est composé d'argile ou de petites pierres, sous une épaisse couche de terreau. Les torrents des montagnes y entretiennent l'humidité.

Quoique la plaine soit assez élevée au-dessus du niveau de la mer, les lacs salés, les salines et les corps marins pétrifiés qu'on y trouve, ont donné à penser qu'elle a dû être autrefois couverte par la mer.[2]

Sauf les étendues imprégnées de sel, la steppe est très-susceptible de culture, et le temps viendra peut-être où la Crimée sera un véritable grenier d'approvisionnement. En

1. T. II, p. 11. — Voir sur la steppe en général l'ouvrage de Hommaire de Hell et l'Atlas qui l'accompagne.

2. Selon Pallas (t. II, p. 2) la Crimée aurait du moins été séparée du continent par la mer, et, au lieu d'une presqu'île, aurait par conséquent formé une île (voir Pline, *H. N.*, liv. IV, chap. 26, et liv. III, chap. 12). Castelnau discute cette opinion sans l'adopter lui-même (t. II, p. 137).

attendant, son produit le plus ordinaire est la graminée très utile qu'on appelle *bourián* dans la langue du pays. Les grandes herbes acquièrent une hauteur démesurée; habituellement elles montent jusqu'à trois pieds. «J'en ai vu, dit Castelnau[1], sur des fonds bas s'élever jusqu'à sept. On ne peut attribuer cet effort de végétation qu'à la profondeur d'une terre vierge, grasse, surchargée de sucs nourriciers. Les herbes sont tellement touffues qu'elles garantissent la terre des ardeurs du soleil, et les rosées si abondantes, qu'elles ont pénétré le sol avant que le soleil les pompe de nouveau. A mesure que les herbes sèchent, elles occupent un moindre espace; les premières pluies en font pousser de nouvelles dans les interstices, et, de cette manière, les bestiaux sont toujours fournis d'une pâture fraîche....

«L'automne est pour ces contrées la plus belle de toutes les saisons. Le printemps dure peu, on passe rapidement du froid au chaud; mais un bel automne est une compensation presque certaine[2]. La steppe conserve sa verdure jusqu'en décembre. Quand l'automne est par trop pluvieux, les terres présentent de grandes résistances à la charrue; on l'attèle communément de six ou huit bœufs....

«L'air de la steppe est peut-être le plus pur de l'Europe; le froid y est vif sans doute en hiver, mais le vent moins impétueux que sur les bords de la mer; il n'est pas rare de voir s'écouler quelques années sans neige, tandis que les pays environnants, au nord et à l'ouest (il s'agit ici de la partie continentale du gouvernement de Tauride), en sont couverts.»

Mais la steppe a aussi ses fléaux, et le plus redoutable de tous peut-être, ce sont les sauterelles. «J'avais toujours

1. T. II, p. 293.

2. Sur le climat de la Crimée, voir Pallas, t. II, p. 12, 420; *Description physique*, etc., p. 86 et suiv.; Reuilly, p. 50 et suiv.; Castelnau, t. II, p. 285 et suiv.

regardé comme supposé et fort exagéré, dit Clarke, tout ce que les voyageurs rapportent sur la multitude prodigieuse de ces insectes dans certains pays; mais ils fatiguèrent tellement nos regards de leurs nombreux essaims, que la nature nous parut comme entièrement cachée sous un voile vivant.... Les steppes étaient toutes couvertes de leurs corps, et, comme elles se précipitent ordinairement en troupes innombrables, on aurait cru voir des flocons de neige obliquement transportés par le vent. Elles étendaient quelquefois un épais nuage sur le soleil. Des myriades de ces insectes tombaient sur la voiture, sur les chevaux et sur les conducteurs.» On mange les sauterelles en Crimée, après les avoir fait frire; mais c'est là une pauvre compensation aux ravages que causent ces insectes.

Une particularité de la steppe, c'est encore le grand nombre de tertres sépulcraux ou *tumuli* dont elle est parsemée. Ces monticules, quelquefois surmontés de statues en pierre, se rencontrent dans la Russie méridionale, de distance en distance, depuis le voisinage d'Oboïan, dans le gouvernement de Koursk, jusque sur les bords de la Katcha, en Tauride[2]. Les Russes les désignent sous le nom de *kourganes*, qu'on dérive du tatar (*kur*, tertre, et *khane*, maison), et ils les distinguent des *tombeaux de Scythes* des environs du Bosphore Cimmérien. «Une carte spéciale, dit M. Anatole Démidof, dans son beau livre d'une lecture si attrayante, où figureraient à leur place, et dans leur ordonnance capricieuse, ces innombrables éminences qu'on trouve si pressées depuis les plateaux du Don jusque dans ces parages voisins de la Tauride, et qui vont de là rayonner plus espacées, et comme des sentinelles perdues, jusque

1. T. II, p. 293.

2. Voir Kœppen, *Ueber Tumuli in Russland*, Saint-Pétersbourg, 1836, in-8.° — Une dénomination plus générale en russe pour les tombes d'origine inconnue est celle de *moghila*. Voir aussi Poissart, p. 749.

sur les bords du Danube, les confins de la Pologne et le nord de la Russie, serait, à coup sûr, un digne sujet de curiosité et d'étude. Que ces *tumuli* soient uniquement des tombeaux, ou bien qu'ils aient servi, dans l'antiquité fabuleuse qui nous les a légués, à quelque usage inconnu, il n'en est pas moins vrai que leur utilité est encore appréciée aujourd'hui sur la steppe de la Crimée. Les gardiens de troupeaux qui veulent rassembler les chevaux ou les dromadaires épars, se postent sur leur sommet pour dominer la plaine; et, récemment encore, une ligne télégraphique, qui traverse la presqu'île, a tiré un excellent parti de ces antiques observatoires». [1]

En différents endroits de la côte, là où elle est basse et dépourvue de ces falaises menaçantes qui commencent à l'embouchure de l'Alma et règnent partout dans la partie plus méridionale de la Crimée; aux environs de Pérékop, par exemple, le long du Sivasch, près d'Eupatoria, etc., s'étendent des lacs salés considérables, de même que le Sivasch lui-même forme en plusieurs endroits des marais salants. C'est là aussi une des richesses de la presqu'île; car ces réservoirs fournissent le sel nécessaire non-seulement à ses habitants, mais à ceux des gouvernements voisins, surtout de la Nouvelle- et de la Petite-Russie. Les principaux de ces lacs sont : au nord, à environ 22 verstes de Pérékop, par Armianskoï-Bazar, le *Staroïé-Ozero* ou Vieux lac, appelé aussi lac de Touzla, le *Krassnoïé* ou Lac rouge, le lac de Tarkan, celui de Kirléoutsk et celui de Kirk; à l'ouest, vers Eupatoria, le grand lac Sassyk, surnommé *Gniloïé*, c'est-à-dire putride ou croupissant, et qui est séparé de la mer par un isthme de 2 à 300 mètres de largeur; le lac Donkouzlof et celui de Saak ou Touzla; à l'est, dans la presqu'île secondaire de Kertch, l'Alouil, le Choun-

1. P. 467. — Voir aussi Clarke, t. I, p. 307; t. II, p. 14, 130, 159, 221, etc. Castelnau, t. II, p. 67, etc. — De plus, voir Koeppen et Kohl.

galek, le Tchorak, et, à l'extrémité nord de la flèche d'Arabath, le lac Ghénitchi, etc.[1]

Ces lacs, tous séparés des côtes de la mer par une barre de terre étroite et basse, composée de coquilles brisées et de sable, doivent avoir été jadis des anses ouvertes, mais que la mer a fermées en amoncelant à leur entrée du limon, des pierres et du gravier.

Les plus grands de ces lacs ont une circonférence d'une vingtaine de verstes; celui de Kirk a jusqu'à 32 verstes de circuit. Leur plus grande profondeur ne dépasse pas de beaucoup un mètre. L'évaporation cristallise le sel des eaux, pendant les mois les plus chauds de l'été; plus la saison est sèche, plus il se forme de sel, parce que l'eau des lacs s'évaporant alors davantage, accélère la condensation de la matière saline. Mais les pluies produisent un effet contraire. Le minéral n'est pas toujours d'une bonne qualité et a besoin d'être purifié avant de servir. Le plus pur est le sel des environs de Pérékop, et ensuite celui du côté de Kozlof ou Eupatoria. On attribue au lac de Saak la vertu de guérir les douleurs rhumatismales et les maladies chroniques. «Il est si facile d'extraire le sel, dit Clarke, que les conducteurs des chars n'ont qu'à enfoncer leur voiture d'un tour de roue dans les basses eaux sur le côté oriental de l'isthme (pour les lacs de Pérékop) : ils y prennent aussitôt tout le sel qu'il leur plaît d'avoir; il s'y présente en amas comme du sable. La vue de cette multitude de chariots, roulant dans l'eau par cinquantaines à la fois, est très-remarquable; on croirait voir des flottes de petits bateaux se mouvant sur la surface des ondes. Le conducteur de chaque chariot paie à la couronne un droit de dix roubles.»

1. On trouve l'analyse de l'eau de ces lacs, ainsi que celle de l'eau du Sivasch, dans Possart, *Das Kaiserthum Russland*, t. II, p. 744. — Voir du reste Pallas, t. II, p. 8 et suiv., 530 et suiv.; Clarke, t. III, p. 22; Castelnau, t. III, p. 143; Reuilly, p. 44; *Description physique*, etc., p. 6.

En attendant qu'ils ramassent le sel en tas, les bœufs d'attelage vont paître dans la steppe. De tout ce mouvement résulte un spectacle fort intéressant.[1]

En terminant cette note, nous mentionnerons un phénomène qui a été observé aux environs de Iéni-Kalé, de même qu'à ceux de Tamân, sur la presqu'île opposée à celle de Kertch. C'est celui des volcans à éruption boueuse ou vaseuse, décrit par Pallas[2]. Le plus remarquable est celui de Djo-Tubé.

IV.

LE SIVASCH ET L'ISTHME DE PÉRÉKOP.

Séparée de la mer Noire par le détroit que les anciens appelaient Bosphore Cimmérien et qui porte aujourd'hui le nom de détroit de Kertch et de Iéni-Kalé[3], quelquefois détroit de Tamân, la mer d'Asof, qui est de toutes parts entourée du territoire russe, a, sans compter la baie de Taganrog, une longueur de 200 verstes et une largeur de 160. Elle n'est pas accessible à tous les navires : ceux qui tirent plus de dix à douze pieds d'eau ne peuvent jamais s'y risquer. Tous sont conduits par le chenal sous le canon de Iéni-Kalé.

Le passage du Bosphore Cimmérien a fait jeter des cris d'admiration à Dubois de Montpéreux. «L'horizon de cette côte d'Europe, dit-il, surprend encore plus que celle de Tamân par la crénelure à perte de vue des collines : là, les pics à polypiers avec les tumulus se confondent de telle sorte que l'œil ne peut en faire la distinction..... En laissant

1. Voir Atlas de Pallas, pl. 26, et une gravure de Castelnau, t. III, p. 143.
2. T. II, p. 347 et suiv. Voir aussi p. 293.
3. Il s'appelle détroit de Iéni-Kalé là où il débouche dans la mer d'Asof et où il n'a guère que 5 kilomètres de largeur. Du côté opposé, l'entrée est large, et la distance entre Kertch et Tamân est de 23 verstes. Elle est de $17\frac{1}{2}$ entre Tamân et Iéni-Kalé. Toute la longueur du détroit est d'environ 35 verstes.

derrière soi Tamân, chaque coup de rame vous rapproche d'un panorama immense qui devient de plus en plus lucide et distinct. Le Bosphore s'ouvre dans toute son étendue, et l'œil en suit à perte de vue les longs et sinueux contours : rien ne ressemble à ce qu'on a vu.[1] »

En rompant en quelque sorte et en détachant du continent l'espèce de digue appelée *flèche d'Arabath*[2], la mer d'Asof a formé le Sivasch ou mer Putride (*Gniloïé-Moré*), dont il a déjà été dit un mot.

On donne au Sivasch 140 verstes de long depuis le fort d'Arabath, au sud, jusqu'à l'extrémité opposée, au nord-est de Pérékop. Sa largeur, très-variable, est à peine de 3 verstes à l'embouchure du Salghir, tandis qu'ailleurs elle est de 15 et même de 20 verstes. La superficie de ce golfe, de 2,265 verstes carrées, répond à peu près à la moitié de celle d'un département moyen de la France. Couvert de roseaux où vont nicher les oiseaux de marais, le Sivasch renferme au nord quelques îles dont la plus grande a près de 45 verstes carrées : on y trouve un village nommé Pétrotskaïa. L'île de Tchourouk-tup, qui vient après celle-là, a encore 43 verstes carrées. Les échancrures que le Sivasch découpe dans la côte du continent et dans celle de la Crimée, ont produit un grand nombre des petites presqu'îles, dont la plus saillante est celle de Tup-Tarkhân.

Par le vent d'est, le golfe est plein d'eau; car alors les flots de la mer d'Asof sont poussés vers le petit détroit de Ghénitchi; mais quand le vent opposé règne, l'eau se retire par la même passe, et une largeur de côte de près de 10 verstes reste à sec sur divers points de la presqu'île Taurique. Alors surtout des exhalaisons fétides s'élèvent de toutes parts et empestent l'air autour de Pérékop et sur tous les

1. T. V, 103 et suiv.
2. Voir plus haut, p. 64.

autres points le long de la côte. Partout est répandue une odeur de pourriture qui a fait donner à ce grand lac d'eau salée et croupissante le nom de *mer Putride*, sous lequel il est le plus connu.

Resserrée au nord, là où elle se rattache au continent, entre le Sivasch et la mer Morte (*Mertvoïé Moré*), qui est au fond du golfe de Pérékop ou de Cercinite, la presqu'île forme un isthme dont la largeur, à Pérékop, est, selon Pallas, de 8 verstes et demie; selon Manstein et plusieurs voyageurs récents, de 7 verstes; mais qui, plus au nord, se rétrécit encore davantage, et qui a près de 30 verstes de longueur. A son extrémité méridionale se trouvent quelques-uns des lacs salés dont nous avons parlé dans la note précédente.

«L'espace le plus étroit entre le Sivasch et la mer Noire, dit Castelnau[1], est près du lac où l'on prend le sel (?); ce terrain est plus bas que le Sivasch même, puisque, durant certains vents, ou après de grandes pluies, les eaux de cette mer ou marais forment des torrents qui vont aboutir au Pont-Euxin, vers Térékli-Youschum.» Nous reproduisons cette citation sans nous en porter garant.

C'est dans Pallas[2] qu'il faut lire la description de l'isthme de Pérékop et des ouvrages destinés à en défendre l'entrée, que l'on nomme *lignes* de Pérékop. Dans l'antiquité, dit ce voyageur, on avait déjà fortifié cet isthme, pour préserver la presqu'île des irruptions des Tauro-Scythes. Ces fortifications consistèrent alors en une muraille flanquée de tours, ce qui avait fait donner à ce lieu le nom grec de *Neon Teichos* (Mur neuf). Celles qu'on voit encore aujourd'hui sont l'ouvrage des Turcs, et consistent en un rempart qu'ils ont élevé depuis la mer Noire jusqu'au Sivasch, avec un fossé profond en assez

1. T. III, p. 138.

2. T. II, p. 3 et suiv. — La description qu'a donnée Vsévolojski, dans son *Dictionnaire géographique-historique de la Russie*, t. II, p. 97; n'est qu'une reprodution textuelle de ces pages de Pallas, sans indication de la source.

bon état, revêtu de pierres de taille.... Le fossé peut avoir 12 toises (24 mètres) de large, sur 25 pieds (8^m, 33) de profondeur[1]; mais le rempart a perdu quelque chose de son élévation par le laps du temps. Du passage[2] jusqu'à la mer Noire, la ligne de défense de l'ouest embrasse une étendue de 5½ verstes, et présente de ce côté trois batteries, dont la plus considérable est établie sur le rivage. Celle de l'est a 3 verstes jusqu'au Sivasch, avec deux batteries, l'une située près du golfe même. Cette étendue de 8½ verstes s'accorde assez exactement avec celle que Strabon indique (de 40 stades, en comptant à peu près 5 stades par verste). »

Dans les Mémoires de Manstein, aide de camp du feld-maréchal Munnich, on trouve le plan des lignes de Pérékop. On y voit, du côté de la mer Putride, à un quart environ de toute la largeur de l'isthme, la petite forteresse de Pérékop, et sur toute la ligne six tours de pierre, en y comprenant celles des deux extrémités. Du côté de la mer Noire, il n'y a pas d'autres ouvrages de fortification, mais à l'extrémité opposée, il y a un double retranchement, élevé en 1738 par les Tatars pour empêcher les Russes d'arriver par le Sivasch.[3]

Des voyageurs très-compétents en matière de fortifications nous mettent en état de nous faire une idée exacte de la valeur de celles de l'isthme.

1. Dans le troisième Mémoire qui se trouve dans les *Voyages historiques et géographiques dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne* (Paris, 1798, in 4o), p. 17, on donne au fossé 7 toises (14^m) de profondeur. Le rempart, fort large, aurait 28 pieds de haut.

2. Ce passage est marqué par un pont et une porte voûtée qui se trouvent à côté de Pérékop, là où arrive la route du nord.

3. Sur un autre plan du même livre on a tracé, d'après les dessins des ingénieurs russes, les marches des troupes de l'impératrice Anne, en 1736, sous le maréchal Munnich, et en 1738 sous le maréchal Lascy. Les mémoires mêmes donnent, p. 168 (édition allemande de 1771) la description de la ligne de Pérékop. Voir aussi p. 336

«Le 30 juin (1787), dit le comte de Ségur[1], nous passâmes les fameuses lignes de Pérékop, qui, malgré la force de leur position et la profondeur de leurs fossés, n'ayant jamais pu arrêter la marche d'aucun ennemi, ne sont plus aujourd'hui qu'un simple objet de curiosité.»

Voici le jugement du maréchal Marmont, duc de Raguse[2] : «Une ancienne ligne traverse l'isthme dans toute sa largeur, et aboutit, à l'ouest, à la mer Noire, et, à l'est, à des lagunes que l'on nomme la mer Putride et qui communiquent avec la mer d'Asof. Cette ligne se compose d'un fossé profond, dont les terres, rejetées du côté de la péninsule, forment une espèce de rempart, mais qui semble n'avoir jamais été réglé. Au milieu, à égale distance des deux mers (?), se trouve une vieille forteresse construite par les Turcs : elle est entretenue et réparée, et n'a d'autre importance que celle qui se rattache à la police du pays.»

Quoiqu'on se figure, sous le nom de Pérékop, une place importante, puisqu'il en est souvent question dans l'histoire, ce n'est pourtant qu'une citadelle insignifiante, qui date du temps des Génois[3], et près de laquelle s'étend une espèce de bicoque, bâtie en terre glaise et composée d'une seule rue, très-large à la vérité, mais garnie de maisons qu'on appellerait plus justement des cabanes, car elles n'ont qu'un rez-de-chausée surmonté d'un toit de planches ou de joncs. Même avec Armianskoï-Bazar (Bazar des Arméniens), qui est une espèce de faubourg de Pérékop, placé à une distance de trois verstes de la forteresse, vers le sud, cette ville n'a que 4,045 habitants; savoir : 2,369 du sexe masculin, et

1. T. III, p. 169.

2. *Voyage*, etc., t. I, p. 362. — Voir aussi Manstein, p. 169.

3. En voici la description : «C'est un carré entouré d'un mur à créneaux, avec quatre tours aux angles et un petit retranchement dans un coin. Il n'y a dans l'intérieur que quelques misérables baraques qu'habitent le commandant russe et quelques soldats.» 3e Mémoire déjà cité des *Voyages historiques et géographiques*, p. 18.

1,676 du sexe féminin. On a dit par erreur que son nom tatar de *Or Khapou* signifie Porte royale[1] : le vrai sens de ces deux mots est Porte du Fossé. Le nom russe de *Pérékop* signifie ouverture, retranchement, fossé creusé entre deux mers ou rivières.

Outre sa position, toute l'importance de Pérékop lui vient de son commerce de sel et de la direction donnée à cette exploitation par le gouvernement, qui y entretient une administration et des surveillants. Au jugement de tous les voyageurs, c'est d'ailleurs le séjour le plus triste qu'il soit possible d'imaginer.

L'isthme de Pérékop, quoique le passage ordinaire des voyageurs qui vont dans la Crimée, n'est pourtant pas l'unique voie par laquelle les transports y arrivent. « Un grand nombre de chariots, dit Pallas[2], qui transportent à la file des vivres de la Petite-Russie dans la partie orientale de cette contrée, et qui prennent en retour du poisson ou d'autres marchandises, traversent sur des bacs, près des ruines de la forteresse d'Ienit-sche (Ghénitchi) ou Tonkoï en russe, l'étroite embouchure du Sivasch, et suivent la langue de terre sablonneuse d'Arabath. »

D'après Manstein, la passe de Ghénitchi n'a que trois pieds de profondeur et se dessèche en été : alors il est facile de tourner par ce chemin les lignes de Pérékop. C'est ce qui a été fait en 1738, deux ans après la campagne de Munnich, dans laquelle la ligne a été forcée pour la première fois. Deux fois le feldmaréchal Lascy, en jetant un pont sur la passe ou en profitant de son état de siccité, prit ce

1. Clarke, t. III, p. 14. Cet auteur, au moins dans la traduction française, donne à entendre que la syllabe *or* signifie or, métal, comme en français. D'après Pallas, t. II, p. 4, *Or-kapi* signifierait la porte de la ligne de fortification. Voir le vocabulaire au n° XV, p. 160.

2. T. II, p. 2. — Sur les chariots particuliers qui servent au transport du sel, et qui souvent sont attelés de deux dromadaires, voir Démidof, p. 465. Voir aussi l'Atlas de Pallas.

chemin un peu détourné de l'isthme d'Arabath, qui le conduisait au fort de ce nom et dans le voisinage de Théodosie[1]. Ce fut une grande hardiesse de sa part, et tout son corps d'armée lui reprocha cette marche comme une imprudence; mais le succès vint l'absoudre.

Les lignes de Pérékop furent forcées pour la seconde fois, en 1771, par le prince Dolgorouki, et en même temps un de ses généraux, le prince Chtcherbatof, passa encore le détroit de Ghénitchi et prit d'assaut Arabath. Théodosie, Kertch, l'île de Tamân[2], Balaklava, Kozlof tombèrent successivement aux mains des Russes. Enfin, en 1783, ceux-ci, sous le commandement de Souvorof, entrèrent de nouveau en Crimée, mais cette fois comme alliés du khan Sahib-Ghiraï; et bientôt après, Potemkine, sous les auspices duquel cette campagne avait eu lieu, mit fin à l'indépendance de la Petite-Tatarie, si solennellement proclamée par le traité de Koutchouk-Kaïnardji, en 1774.

Le district de Pérékop, dont on a vu plus haut la population, occupe tout le nord-est de la presqu'île, jusqu'au Salghir.

De Pérékop à Symphéropol, il y a 135 verstes, ainsi qu'on le verra dans la note suivante; à Sévastopol, par Eupatoria, il y en a à peu près autant; à Odessa, environ 380 verstes ou 95 lieues. La distance jusqu'à Moscou est de 1227 verstes ou 307 lieues; celle jusqu'à St. Pétersbourg, de 1912 verstes ou 478 lieues.

1. Castelnau, t. II, p. 70 et suiv.

2. Cette expression est consacrée, mais au fond c'est une presqu'île. Voir une carte de l'île de Tamân dans l'Atlas de Pallas, pl. 44. — Dans le voisinage de la ville de Tamân sont les ruines de Phanagoria, capitale des Bosporitains d'Asie, comme Panticapée (Kertch) était celle des Bosporitains d'Europe (voir Pallas, t. II, p. 311; Clarke, t. II, p. 234 et suiv.; Dubois, t. V. p. 63 et suiv.). Pallas croit que Tamân occupe l'emplacement de l'ancienne ville russe de Tmoutarakân, chef-lieu d'une principauté au XIe siècle, mais qui devint bientôt après la proie des Poloftses.

V.

ROUTES DE POSTE OU DE GOUVERNEMENT.

Symphéropol, chef-lieu de gouvernement, et surtout Sévastopol, le grand arsenal maritime de la mer Noire où stationne la seconde flotte de l'empire, sont reliés aux deux capitales et aux chefs-lieux de tous les autres gouvernements, par une double route de poste dont la bifurcation remonte jusqu'à la ville de Kharkof, chef-lieu du gouvernement du même nom. De Kharkof, une branche de la route se dirige à droite vers Kherson, l'autre à gauche vers Iékatérinoslaf et la Tauride.

La première de ces routes est aussi celle de Moscou à Odessa; en se prolongeant de ce port vers l'est, elle arrive à Bérislaf, sur le Dnièpr, fleuve qui, depuis un point voisin de Nikopol jusqu'à la mer, sépare du gouvernement de Tauride celui de Kherson, auquel la petite ville de Bérislaf appartient encore. A Nikopol même, le Dnièpr forme déjà la limite du premier de ces deux gouvernements du côté de celui d'Iékatérinoslaf, laquelle en s'avançant, dans la direction du sud-est, jusqu'à la mer d'Asof, achève le demi-cercle qui entoure la partie continentale du gouvernement de Tauride, ou les trois districts de Dniéprofsk, Mélitopol et Berdiansk. Ce dernier, pour le dire en passant, a son nom d'une petite ville de construction récente, avec un port sur la mer d'Asof, et qui, en 1840, comptait déjà 3435 habitants, 2190 du sexe masculin et 1245 du sexe féminin.

De Bérislaf à Kherson, il y a 69 verstes; de Kherson à Odessa, par Nikolaïef, ville sur le Boug, connue par ses chantiers de construction, il y en a 176.

De Bérislaf à Pérékop, il y a 78 verstes; de Pérékop à Symphéropol, 132.

Ainsi, toute la distance d'Odessa à Symphéropol est de 455 verstes ou 114 lieues.

La route directe de Moscou à Symphéropol est la seconde branche, celle qui traverse le gouvernement d'Iékatérinoslaf. Elle atteint celui de Tauride à Orékhof, c'est-à-dire à son extrémité du nord-est, et touche à huit villages où sont établis des relais, avant d'arriver à Kakhofka qui est à cinq verstes de Bérislaf. Ces huit villages, les uns à église (*Sélo*), les autres sans église, sont : Iaptchokrak, Maïatchka, Balka, Dnièprofka, Bolchaïa Znamenka, Rogatchik, Lépétikha et Kaïry. Kakhofka vient après. D'Orékhof à Kakhofka on compte 224 verstes; d'Orékhof à Symphéropol, il y en a 434.[1]

Voici maintenant l'énumération des stations intermédiaires entre Kakhofka et Symphéropol[2] :

Kakhofka, village	5	verstes.
Tchernaïa Dolina (Vallée noire), village	25	
Tchaplynka, id.	23	
Pérékop, ville de district	25	
Ouchoun, village	24	
Durmen, id.	21	
Aïbary, id.	24	
Trekh Ablamy, id.	22	
Sarabouz, sur le Salghir, id.	24	
Symphéropol, ville de gouvernement	17	
	210	verstes.

On arrive sur le Salghir entre Trekh Ablamy et Sarabouz, aux environs d'Ispath, qui reste à gauche de la route.

Nous avons déjà vu que, de Symphéropol à Sévastopol par Baktchi-Saraï, il y a 62 verstes; de Symphéropol à Théodosie,

1. D'après le Calendrier académique de St. Pétersbourg de 1850, seulement 403.

2. D'après le Manuel itinéraire de poste *(Karmannii potchtovyi Poutévoditel)* de Pozniakof.

par Kara-sou-bazar, 107 verstes; de Symphéropol à Alouschta, en contournant le Tchatyr-Dagh, 45.

Mais outre la grande *route de poste*, il y a en Crimée, comme dans les autres parties de l'empire, des *routes de gouvernement*, et l'une d'elles est la route directe de Pérékop à Sévastopol, par Eupatoria ou Kozlof. La distance, par cette route, n'est pas moindre que celle par la grande route de poste: Eupatoria la coupe en deux parties à peu près égales, chacune étant d'environ 70 verstes. La route de gouvernement se sépare de la route de poste allant à Symphéropol, au sud d'Ouchoun, sur le ruisseau de Tchéterlik, et reste plus à l'ouest. Voici quels sont les principaux villages auxquels on touche : Naïmatchik, Kodjambak, Ketch, Botasch, Djoltchak et Chibân. D'Eupatoria, la route longe la côte du golfe de Kalamita, laissant à gauche le grand lac salé Sassyk, et les lacs plus petits de Touzla et de Kamyschly. Bientôt elle atteint le Vieux Fort (*Staroïe Oukreplénié*), où les troupes anglo-françaises ont débarqué le 14 septembre 1854 et qui est à 24 verstes d'Eupatoria. Puis, de là à Sévastopol, il y a encore 46 verstes. La route reste à une distance de 5 ou 6 verstes de la mer, dont la rive est encore plate en cet endroit; et elle franchit successivement le Boulganak, la Katcha, l'Alma, le Belbek, où elle passe devant un autre Vieux Fort (*Staroïé Oukreplénié*), en se rapprochant de la mer, pour déboucher enfin à la baie de Sévastopol, entre le Fort du Nord et la pointe dite *Sévernaïa Koça.*

La route d'Eupatoria à Symphéropol, qui est de 62 verstes, quitte le bord de la mer entre le lac Sassyk et celui de Touzla, se dirige sur Sak, qui est à 19 verstes d'Eupatoria, puis, à travers un ravin vers Toulath, 16 verstes, d'où il y en a encore 27 jusqu'à Symphéropol.

Outre la route de Pérékop à Symphéropol, puis de là à Baktchià-Saraï et Sévastopol, route qui est en tout de 194

verstes, de la route de Symphéropol à Alouschta (45 verstes), enfin de celle de Symphéropol à Soudak par Bouroundouk (103 verstes), toutes déjà décrites ou mentionnées, il faut encore noter les routes de poste suivantes.

De Symphéropol à Kertch et à Iéni-Kalé sur le détroit de Kertch, par Kara-sou-bazar. Voici l'énumération des relais de cette route, en allant de l'ouest à l'est :

Zouïa, village sur le ruisseau de ce nom . .	20 verstes
Kara-sou-bazar, ville.	21
Bouroundouk, village sur le Boulganak. . . .	21
Krinitchki, village	22
Théodosie, ville maritime.	24
Porkatchi, village.	22
Arghini, id.	27
Soultanofka, id.	22
Kertch, ville	23
Total . . .	202 verstes

De Kertch à Iéni-kalé, il y a 10 verstes, et l'on compte encore 17 ½ verstes jusqu'à Tamân, ville de district au delà du détroit, sur le territoire des Kosaks de la mer Noire ou Tchernomorskii.

Une route de poste transversale mène de Théodosie à Soudak, par Krinitchki, station de la route de Symphéropol, et qui est à 38 verstes de l'ancien principal entrepôt des Génois. De Krinitchki à Soudak, autre ancien entrepôt génois, il y a 24 verstes, et cette route touche à Eski-Krym.

Enfin, de Symphéropol, la route de poste mène, par Pérékop, à Aleschki, 234 verstes, et à Orékhof, 429 verstes.

De plus, trois ou quatre routes de gouvernement se dirigent de Pérékop sur le Salghir ; l'une aboutit droit à Kara-sou-bazar, et la distance doit être à peu près la même que de Pérékop à Symphéropol, environ 130 verstes ; il s'en détache une seconde, à droite (côté de l'ouest), pour aller rejoindre la grande route de poste sur le Salghir, à Ispath, au nord de la station de

Sarabouz ; une troisième est une quatrième sont plus à l'est, et aboutissent soit à Eski-Krym soit à Théodosie.

Tel est l'ensemble de la viabilité dans la presqu'île qui nous occupe.

VI.

SYMPHÉROPOL.

Il faut dire au moins quelques mots du chef-lieu de tout le gouvernement de Tauride.

Du temps des Tatars elle s'appelait, et elle s'appelle encore aujourd'hui dans la langue du pays, *Ak-metchet* (Mosquée blanche), nom qui maintenant désigne spécialement le faubourg où l'ancienne population est concentrée et où les rues sont étroites et tortueuses, tandis que dans la ville neuve elles sont droites et larges. «A celle-ci, dit M. Démidof[1], les belles casernes, le vaste et sévère hôpital, les jolies églises de briques, ambitieuses copies des monuments de Rome; à celle-là, les rues sales et raboteuses, les bazars et les artisans tatars. Une rue entière est abandonnée aux juifs, large rue que leurs boutiques pressées garnissent sans intervalles d'un bout à l'autre.» Symphéropol est bâti sur le penchant des montagnes, et la plupart des maisons, au nombre d'environ 2300[2], sont entourées de riants jardins. En face de la promenade, qui aboutit au Salghir, s'élève la maison la plus considérable, l'hôtel du gouverneur civil.

La ville s'accroît rapidement; mais, au fait, elle ne renferme rien qui puisse exciter la curiosité du voyageur. On vient de voir un jugement sur ses églises, deux russes, une grecque et une arménienne, auxquelles vient encore s'ajouter la synagogue;

1. P. 488.

2. Dans les *Statistitcheskiya Tablitsy*, de 1842, on n'indique (p. 35) que 1273 maisons, toutes en pierre; la colonne des maisons en bois est restée en blanc. Mais il n'est pas vraisemblable que, dans la vieille ville, il n'y ait pas un grand nombre de ces dernières.

mais la principale même ne fixe pas beaucoup l'attention[1]. «La nouvelle église grecque, dit Dubois, fort belle, quoique bâtie dans le style monotone des édifices à trois portiques à colonnes, avec un dôme, que j'ai vue s'élever en 1832, hors de la ville pour ainsi dire, au milieu de la plaine vide, était déjà entourée de maisons et même de rues en 1834.» Les rues sont pavées, mais seulement au milieu de la chaussée. Dans le voisinage de la ville, un monument a été érigé au prince Dolgorouki Krymskoï (le Criméen).

Voici quelle est la situation de Symphéropol ou Simféropol: lat. N. 44°57′, long. or. 31°50′. Son altitude ou hauteur au-dessus du niveau de la mer est d'environ 260 mètres. La température moyenne de l'année y est de 9,7, comme à Genève, et à peu près comme à Strasbourg (9,8′); celle du mois le plus froid est de 0,3; celle du mois le plus chaud de 20,8.[2] La distance de Symphéropol à Saint-Pétersbourg est, comme nous l'avons déjà dit, de 2045 verstes ou 511 lieues.

Nous avons aussi noté déjà l'état de la population[3]. Au total, elle est de 12,891 âmes, dont 6,410 du sexe masculin et 6,481 du sexe féminin. Il y a trente ans, sur 11,300 habitants, on comptait 7,900 Tatars, 1,180 Bohémiens, 1,109 juifs karaïtes, 888 Grecs, 106 Russes, 103 Arméniens, etc. Aujourd'hui, le nombre des Russes doit être beaucoup plus considérable.

Autrefois, Ak-metchet était la seconde ville de Crimée et la résidence du kalga-sultan, espèce de vicaire général du khan, comme lui héréditaire et appartenant à la famille des Ghiraï. Son autorité, dit Dubois[4], s'étendait de Ak-metchet à Kaffa

1. T. V, p. 391. — Sur le site de Symphéropol, voir Pallas, t. II, p. 16.

2. Ces données, exprimées en degrés du thermomètre centigrade, sont celles de M. G. Mahlmann, dans les tableaux qui accompagnent l'*Asie centrale*, t. III, de M. Alexandre de Humboldt. M. Démidof (p. 560) en fournit d'autres relatives à une moyenne de dix ans, et calculées en degrés du thermomètre Réaumur. On remarque une légère différence entre les deux ordres d'observations.

3. Voir p. 42, note 1re.

4. T. V, p. 390.

seulement; mais à la mort du khan, il saisissait les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur désigné par la Porte. Il prenait le commandement des armées quand le khan ne pouvait s'y rendre. La cour du kalga était exactement composée comme celle du khan, savoir d'un visir, d'un defterdar (trésorier), d'un divan-effendi ou secrétaire d'état, et d'un cadi ou grand-juge.

VII.

BAKTCHI-SARAÏ.

La capitale historique des Tatars de Crimée est celle qu'ils appellent Palais des Jardins et dont Pouschkine a chanté la *Fontaine des pleurs.*

Baignée par le Tchuruk-sou, dont les eaux bourbeuses se réunissent à celles de la Katcha, elle fait partie du district de Symphéropol, et est éloignée du chef-lieu de 30 verstes vers le sud. On y arrive, de cette ville, sans l'avoir vue, car elle est cachée au fond d'une gorge, et l'on y descend par un chemin escarpé, où une espèce d'arc de triomphe rappelle encore le voyage de Catherine II, en 1787.

«Elle occupe l'évasement d'un étroit vallon qui, bordé par de hautes terrasses constituées de couches calcaires et crétacées, suit la direction du S. S. E. au N. N. O.; on y trouve, surtout au nord, des pans de rocs cariés d'un singulier aspect, qui forment d'énormes blocs arrondis et renferment plusieurs grottes. Le petit ruisseau de Tchuruk-sou (Eau fétide) l'arrose, avant de se réunir à la rivière de Katcha, traverse la ville bâtie sur ses bords, et mérite, en effet, le nom qu'il porte, parce qu'il entraîne avec lui les immondices des rues ou de plusieurs cloaques souterrains, ce qui contribue beaucoup à la fertilité des jardins potagers établis au-dessous du faubourg. Ces jardins sont entrecoupés de canaux ingénieusement distribués le long de la montagne..... Les rues, bâties des deux

côtés du [illegible]
des autres [illegible]
saines, [illegible]
d'Italie. La [illegible]
demie de [illegible]

Une rue [illegible]
situé à l'extrémité [illegible]
que tout entière [illegible]
et est garnie [illegible]
[illegible]nce et presque [illegible]
[illegible]ndustrie tatare [illegible]
[illegible]tive, fabriquant [illegible]
[illegible] deux siècles [illegible]
[illegible] la plus [illegible]
[illegible]aroquin, bai[illegible]
[illegible] marchandises [illegible]
[illegible], dans les [illegible]
[illegible]lleurs. Dans [illegible]
[illegible] les bœufs [illegible]
[illegible] les pâtissiers [illegible]
[illegible] importants [illegible]
[illegible]ntent quelquefois [illegible]
[illegible] tout particulier [illegible]
[illegible]sent [illegible]tiemment [illegible]
[illegible] tuyaux de [illegible]

[illegible] I. p. 26. [illegible]
[illegible] longueur qu'[illegible]
[illegible] seulement que [illegible]
[illegible] que nous [illegible]
[illegible] une largeur de [illegible]
[illegible] de maisons [illegible]
[illegible] d'une verste [illegible]
[illegible] la même observat[illegible]
[illegible] II. [illegible] 155, etc.
[illegible] mineurs-étalagistes, *kébad*[illegible]

peuple travaille avec calme; il vend ou il achète avec dignité... Nous ne saurions omettre non plus les amas énormes de pastèques (melons d'eau) qui garnissent cette longue rue.[1]» Elle est d'ailleurs mal pavée, quoique très-fréquentée; mais les arabas qui ne cessent de la traverser et remplissent la ville du bruit désagréable de leurs essieux criards, se passent de chaussées en règle, et les habitants se tiennent en garde contre ce luxe, comme contre toutes les innovations en général.

Pour compléter ce croquis, il faut ajouter un autre luxe, tout oriental, celui des fontaines. La ville n'en renferme pas moins de 119, dont 50 sont publiques; 56 appartiennent à des particuliers et 13 au palais; ajoutez-y six jets d'eau, au palais et dans les cafés. «Mon admiration, dit Dubois, a toujours été excitée, à Baktchi-Saraï, par la multitude des fontaines qui murmurent à chaque pas. A l'heure de la prière, l'on voit en foule les vrais croyants y venir faire leurs ablutions avant de se présenter devant Dieu, se laver les pieds, les mains et la barbe. Des tasses en cuivre étamé sont attachées à des chaînes en cuivre à côté des gouleaux, pour la commodité de ceux qui veulent se désaltérer.»[2]

Mais malgré ce luxe d'eau, la ville n'est pas beaucoup plus propre aujourd'hui que du temps de Pallas.[3]»

Néanmoins elle mérite à un haut degré de fixer l'attention du voyageur. «Dans tout le trajet de Iéni-kalé à Sévastopol (par Kara-sou-bazar et Symphéropol), dit Clarke[4], la ville de Baktchi-Saraï interrompt seule l'aspect monotone de la partie de la péninsule au nord du Tchatyr-Dagh et des autres montagnes qui font face à la mer Noire sur le bord méridional

1. P. 356. — Voir anssi Dubois, t. VI, p. 323.
2. T. VI, p. 324. — Voir encore sur les fontaines, Clarke, t. II, p. 336.
3. Pour en être convaincu, il suffit de lire un article de M. de Kœppen intitulé *Baktchi-Saraï pendant le choléra de 1830*, en allemand; voir Oldekop, *Der Russische Merkur*, t I, p 191 et suiv.
4. T. II, p. 335 et suiv.

On peut regarder Baktchi-Saraï comme une des villes les plus remarquables de l'Europe, d'abord par la nouveauté de ses mœurs et de ses costumes, qui sont absolument orientaux et qui n'offrent aucune trace de goût européen[1], ensuite par le site de la ville elle-même. Elle occupe les bords escarpés d'un immense fossé naturel ouvert entre deux hautes montagnes... Cet aspect frappe tout à coup le voyageur par le spectacle des fontaines jaillissantes, des eaux vives, des jardins, des terrasses, des vignes suspendues et des bosquets de peupliers noirs, qui paraissent s'agiter et croître pour adoucir l'horreur des rocs et des précipices, et les rendre même attrayants.» Clarke n'est pas seul à s'extasier à la vue de cette ville tatare; voici en quels termes le marquis de Castelnau nous la dépeint[2] : «Cet amphithéâtre de pierres, de mosquées, de verdure, de cheminées éclatantes; cette réunion des tours de trente minarets au feuillage vacillant des plus hauts peupliers, que le ruisseau arrose; cette masse de bâtiments que le palais renferme, présentent un coup d'œil qui n'existe nulle autre part.» Cependant il ajoute la remarque qui a si souvent été faite à propos de Constantinople : «On gagne autant à voir de loin la réunion de tous ces objets, qu'on perd à les considérer de près et en détail. Ces Tatars auraient-ils bâti Baktchi-Saraï pour l'agrément de la perspective et non pour l'utilité de ses habitants?»

On compte dans la cité tatare trente et une mosquées, la plupart construites en pierres et flanquées de minarets en partie fort élégants. De plus, il y a une église gréco-russe, une église arménienne et deux synagogues. Parmi les autres

1. La Crimée, de même que l'isthme du Caucase, est, en effet, le lien qui unit l'Europe à l'Asie. La transition y frappe tous les yeux. — Voir sur les Tatars de Baktchi-Saraï, Ségur, *Mémoires*, t. III, p. 174; et sur la ville en général le tableau très-animé qu'en trace M. Kohl, le touriste allemand par excellence, t. Ier, p. 217-236. — Koch, p. 45.

2. T. III, p. 155.

édifices, on remarque les nombreux khans, qui servent à loger les marchands et à déballer leurs marchandises, les bains à la turque surmontés de coupoles rondes, et les *médressés* ou écoles attachées aux mosquées. Les cafés à la turque sont aussi très-nombreux. Les tombeaux des cimetières présentent un spectacle curieux d'un autre genre.

Mais un seul monument de Baktchi-Saraï mérite d'arrêter longuement l'attention des voyageurs : c'est l'ancien palais des khans, aujourd'hui complétement restauré selon son style primitif, et dont la construction remonte à l'année 1519.

On s'en approche sans que rien n'annonce l'abord d'un palais, et les bâtiments, qui se réduisent à un simple rez-de-chaussée, n'ont en général rien d'imposant. Écoutons à ce sujet l'exact Dubois[1] : «Au sortir, dit-il, de la longue suite de boutiques, de cuisines, d'ateliers de barbiers, et de tas de pots de terre qui encombrent la rue, l'on se trouve sans transition en face d'un quai en pierre qui contient l'eau noire du Tchuruk-sou, qu'on passe sur un petit pont. L'on arrive ainsi au palais par une porte d'entrée qui partage en deux un long corps de bâtiment à un étage, à fenêtres grillées, peintes d'arabesques grossières rouges ou bleues, ayant pour tout ornement d'architecture une file de hautes cheminées (en forme de tourelles), décorées et rangées régulièrement au bord du toit... Les portes des appartements (dans ce premier corps de logis) donnent toutes sur une longue galerie, si agréable dans les pays chauds... La galerie fait face à une grande cour, plus longue que large. A droite, avec toute l'irrégularité pittoresque de l'Orient, se suivent plusieurs corps de logis qui

1. T. VI, p. 325; et Atlas, IIe série, pl. 63. — Voir aussi Pallas, t. II, p. 29 et 30; Castelnau, t. III, p. 158-177; Possart, t. II, p. 785; Kohl, t. I, p. 225, où l'on trouve aussi quelques détails sur le tombeau de Marie Potoçka, l'infortunée Polonaise, connue par le poëme de Pouschkine (*Baktchisaraïski Fontân*) et qu'on suppose, mais gratuitement, avoir été la prisonnière du khan Mengli-Ghiraï et la victime de la jalousie de l'une de ses femmes; Koch, p. 47, et suiv., etc.

font plusieurs rentrées et plusieurs saillies... Le sentier qui est marqué sur le gazon, se dirige sur l'angle d'une tribune en treillis, même à l'entrée principale percée à travers le bâtiment jusqu'à une seconde cour, où l'on trouve à gauche la porte du palais, surnommée la *porte de fer*, entourée de décors et de dorures à l'orientale. Un escalier, placé de côté, mène dans ungrandvestibule, orné de deuxfontaines, dont l'une, surnommée *Selsibil* ou la *Fontaine des pleurs*[1], semble ruisseler par larmes au milieu des ciselures et des dorures... De ce vestibule, on passe dans la *salle du divan*, dont la façade est masquée par la tribune en treillis, et dans le *pavillon des jets d'eau*, qui a si belle apparence au milieu d'un jardin en terrasse. L'intérieur du pavillon est éclairé par des vitraux de couleur; son plafond est doré; son parquet est de marbre; dans le milieu est un bassin carré également en marbre, au milieu duquel jaillit un jet d'eau à quinze branches.... Du pavillon, on passe sur la *terrasse du jardin*, planté de rosiers, orné de belles eaux qui tombent en cascades de bassin en bassin. Le vestibule, par un escalier, sert aussi de communication principale pour arriver aux grands appartements du khan, qui sont dans la partie du bâtiment auquel la tribune est adossée; là sont la Salle d'audience, le Salon, et une série de pièces qui s'étendent jusqu'au Tchuruk-sou, d'où le khan pouvait voir ce qui se passait dans la ville.»

Tout au fond des cours, caché derrière le pavillon des jets d'eau et derrière les arbres, était le harem, ou logement des quatre femmes du khan, nombre permis selon le Koran. Il donnait sur des jardins, mais il communiquait cependant avec les grandes pièces du palais. Au sommet de ces petits appartements du sérail s'élève le *kiosque*, tour en bois, environnée

1. Il y a dans le texte *Fontaine de Marie* : c'est Marie Potoçka qu'on aurait voulu désigner (voir la note de la page précédente), mais le manuscrit pourrait bien avoir porté *Fontaine de larmes*, mots qu'on aurait mal lus.

d'un treillis, d'où les sultanes et odalisques pouvaient assister, sans être vues, aux jeux ou exercices qui avaient lieu dans la cour, et où le khan nourrissait des faucons. On jouit, selon Pallas[1], de ce petit pavillon, d'une vue ravissante qui plonge sur la mosquée et sur les groupes de roches grotesques que l'on aperçoit au nord du vallon, vers l'extrémité supérieure de la ville. «La grande metchet, ajoute le voyageur, un des plus grands édifices de Baktchi-Saraï, fait face au palais. Elle est intérieurement décorée d'une tribune garnie de fenêtres, où l'on monte en dehors par un escalier particulier. C'est dans cette tribune, autrefois destinée à la famille du khan, que l'on place, pour ne point troubler la dévotion des Tatars, tous les étrangers, et surtout les femmes, qui veulent assister, les jours de fêtes et les vendredis, aux prières publiques du soir, ou bien aux danses ridicules des derviches. Derrière cette mosquée se trouve un vaste cimetière entouré de jardins et de maisons, où toutes les personnes de la famille des khans, les nobles (mourzas) et les prêtres (imans, mollahs) sont enterrés.»

L'étrange, l'inattendu paraît dominer dans l'intérieur du palais.

»Ce sont, dit M. Démidof[2], des salles, des cabinets, rarement de plein pied, qui se suivent et qui se correspondent par un plan bizarre et désordonné. Faiblement éclairés par les vitraux de couleur, ces élégants réduits sont tout brillants de vernis, tout chatoyants de nacre, de cristaux, d'étoffes d'or et d'argent, ornés de meubles rares, parfumés de vapeurs embaumées. Tel est ce palais de prodiges, où se trouvent réalisés tous les rêves de la fantaisie la plus féconde.»

En 1787, quelques pièces de ce palais ont été meublées à l'européenne pour la réception de l'impératrice Catherine II, qui y séjourna pendant trois jours. On sait que le comte de

1. T. II, p. 30. — Sur les tombeaux des khans, voir *ibid.*, p. 579.
2. P. 358.

Ségur l'accompagna dans ce voyage si prestigieux, et l'on sera curieux d'apprendre par lui quelles étaient les impressions que faisait éprouver à la souveraine du Nord la vue de toute cette splendeur passée, de ces dépouilles opimes, pour ainsi dire, d'un peuple vaincu. «La satisfaction de cette princesse brillait sur tous ses traits, dit le spirituel narrateur[1]; elle jouissait, avec l'orgueil d'une souveraine, d'une femme et d'une chrétienne, de se voir assise sur le trône des Tartares, jadis conquérants de la Russie et qui, peu d'années avant leur défaite, venaient encore ravager ses provinces, troubler son commerce, dévaster ses nouvelles conquêtes et en rendre la possession incertaine.»

L'autocratrice eut une autre satisfaction encore. «Dans les premiers moments qui suivirent la conquête, continue le même écrivain, l'émigration des Tartares fut considérable; mais la douce tolérance du gouvernement de Catherine désarma bientôt la haine de ces musulmans si fiers, et excita leur confiance. Non-seulement 50,000 d'entre eux s'étaient décidés à rentrer dans leur patrie, mais on en voyait même plusieurs, déjà partis, solliciter la permission de revenir, permission qu'on leur accordait difficilement, parce que l'expérience du passé faisait croire qu'ils ne deviendraient jamais de bons cultivateurs.»

Ainsi qu'il a été dit plus haut dans une note, la population de Baktchi-Saraï est de 12,391 individus, 6562 du sexe masculin, et 5542 du sexe féminin. Les Tatars sont en grande majorité; mais à côté d'eux il y a des Grecs et des Bohémiens, très-peu de Russes, car le gouvernement, voulant éviter de froisser le sentiment national des Tatars, éloigne d'eux la vue de leurs vainqueurs. On comptait, en 1842, 2536 maisons, dont 751 en pierre.

De cette ville, une grande route mène le long d'un fau-

1. *Mémoires*, t. III, p. 179.

bourg ou village de Bohémiens, à Djoufout-kalé (Forteresse des Juifs), située sur une haute montagne. La distance est de 3 verstes depuis la partie supérieure de la résidence tatare; mais, à cheval, on peut y arriver par un chemin plus court, en passant devant un couvent grec. Cette ville, comme autrefois celle de Mangoup, la forteresse génoise[1], est assise sur un rocher perpendiculaire, et sous les maisons s'ouvre un précipice. On a dit qu'elle est à peu près la seule aujourd'hui dans le monde où les enfants d'Israël soient les maîtres. On y compte 212 maisons, bordant surtout une rue principale, étroite, mais propre, et qui s'étend entre deux portes; cette rue a le rocher pour pavé. Les habitants, dont l'extérieur diffère peu de celui des Tatars, sont des juifs karaïtes (*Karaïm*), c'est-à-dire anti-talmudistes[2]. Ce sont des marchands ayant leurs boutiques à Baktchi-Saraï, mais qui, le soir, se retirent dans leur forteresse et en ferment soigneusement les portes. Ils ont deux synagogues, dont la principale, bien bâtie et convenablement entretenue, est entourée d'un jardin, le seul de la ville. Dans le centre de cette dernière, on va visiter le tombeau (*turbé*) de la fille de Toktamysch-khan. Le cimetière des Karaïtes s'appelle, comme à Jérusalem, *vallée de Josaphat.*

Au haut du rocher sur lequel la ville des Juifs repose, on voit le château où les anciens khans de Crimée avaient leur résidence avant d'habiter Baktchi-Saraï. Ce château, Vsévolojski l'appelle *Kirkiel,* Dubois *Kirkor.*[3]

A 4 verstes de Baktchi-Saraï est le rocher de Tapé-Kermân, conique, couvert de bois sur ses flancs, mais tout à fait nu à son sommet. Le roc vif contient trois rangs de cavernes, et

1. Voir plus haut, p. 26.

2. Voir là-dessus Koch, p. 56. Karaïtes vient, dit-on, de *Kara*, Écriture. — Sur Djoufout-Kalé, voir aussi Démidof, p. 367, avec une vue de la vallée de Josaphat.

3. T. VI, p. 335, 344.

l'on assure que ces trois étages servaient de prison au temps du gouvernement génois.

VIII.

LA CHERSONÈSE HÉRACLÉOTIQUE.

Ce nom vient d'Héraclée, jadis ville commerçante considérable du royaume de Pont, primitivement peuplée par une colonie mégarienne[1]. De cette ville partirent les colons qui fondèrent, dans une antiquité reculée, la ville de *Cherson* ou *Chersonesus* ou aussi *Cherronesus*[2], qui, construite dans le pays des Taures, sur une baie de la mer Noire, forma longtemps un petit État renfermé dans la presqu'île secondaire qui se détache ici de la grande presqu'île Taurique, et qui en était séparée, à l'est, du côté de la Tchernaïa, par un mur ajouté au ravin et à la ceinture de roches calcaires, sa fortification naturelle.

Voici ce qu'on lit dans le VIIe livre de Strabon, auteur capital pour l'étude de la géographie ancienne de cette contrée, jadis si célèbre:[3]

«Celui qui (en partant du golfe Cercinite[4]) navigue à gauche (et vers le midi), trouve d'abord une petite ville, puis le *Kalos-Limen*, appartenant aux Chersonésiens. Alors le navigateur voit en face de lui, au midi, s'avancer un grand promontoire qui fait partie de toute la Chersonèse sur laquelle les habitants d'Héraclée, du Pont, ont bâti la ville de ce nom....

«Cette ville a un *Parthénon*, temple d'une certaine divinité qui a aussi donné son nom au cap Parthénique, situé à

1. Sickler, *Alte Geographie*, p. 553.

2. On lui donne aussi le nom de *Megarice*, parce que Héraclée, comme on vient de le dire, avait été fondée par des Mégariens.

3. Éd. Casaubon, p. 308. En donnant de ce passage la traduction de Dubois, nous devons avertir qu'elle est un peu libre.

4. Ou Carcinite, voir Strabon, VII, p. 307. Dubois dit Carpinite : c'est peut-être une faute d'impression. — Hérodote (IV, 99) connaît aussi le nom de *Karkinitis*, et Ptolémée (*Géogr.*, III, 5) mentionne une ville de *Karkina*.

100 stades de là, et sur lequel se trouve de même une chapelle et une statue de la Déesse-Vierge.

«Entre la ville et ce cap il y a trois baies, au delà desquelles s'étendent les ruines de la Vieille Cherson[1]; plus loin, il n'y a plus d'autre baie que celle, à l'entrée étroite, connue sous le nom de *Limen des Symboles.*

«Son extrémité intérieure n'est distante que de 40 stades de celle du port de *Kténos*, formant ainsi un isthme qui sépare la petite Chersonèse de la grande ou Taurique.»

Tout cela répond assez exactement à la réalité.

En tirant une ligne plus ou moins droite du port de Balaklava, qui est le *Limen des Symboles*, à l'embouchure de la Tchernaïa dans la baie de Sévastopol (*Kalos Limen*), on isole de la grande presqu'île Taurique une petite presqu'île qui, en se terminant presque en pointe au cap Chersonèse, forme un triangle irrégulier : c'est là précisément la presqu'île Héracléotique, en grande partie composée du plateau où est campée, dans ce moment, l'armée des alliés.

Maintenant écoutons Pallas qui nous donnera la description de cette presqu'île secondaire :[2]

«La couche calcaire constitue tout le plateau incliné et peu montueux de la Chersonèse héracléotique, plus ou moins recouvert d'argile jaune, rougeâtre, mêlée de gravier et de gazon sec, tandis que sur les hauteurs on ne voit souvent qu'une roche pelée. Ces couches secondaires ne deviennent montagneuses que dans la direction d'Inkermân, autour du port d'Akh-tiar (Sévastopol), depuis Balaklava jusqu'au monastère de Saint-George. Plus loin, et le long de la côte, elles

1. D'autres écrivent «du vieux Cherson.» A l'exemple de Dubois, nous prenons ce nom au féminin, comme Chersonèse, pour n'avoir pas, de la même localité, deux noms de genres différents.

2. T. II, p. 57. — A la page 71, la vignette 16e présente le plan de l'emplacement de l'ancienne Cherson, qu'on verra mieux toutefois dans l'Atlas de Dubois, 1re série, pl. 20.

offrent, il est vrai, des bords escarpés de nature pierreuse, dont la plus grande élévation est comprise dans l'angle de Ghéorghiefskoï[1] et la pointe la plus avancée de Fanary[2]; mais elles s'abaissent vers le rivage septentrional de la mer (de la baie de Sévastopol), et ne forment que des plateaux d'une hauteur médiocre, entrecoupés de vallons. Cette bande n'a que 18 verstes de largeur, depuis le port de Balaklava jusqu'à la pointe de Fanary, et 10 entre le port d'Akh-tiar et la côte méridionale (encore le port de Balaklava). Toutes ces différentes chaînes de plateaux se réunissent autour des baies de la côte septentrionale, ainsi que du grand et du petit port d'Akh-tiar.

«Depuis Akh-tiar (Sévastopol) jusqu'au cap Fanary (Chersonèse), on compte quatre baies qui pourraient former autant de ports. La plus petite ou la plus voisine de celui d'Akh-tiar, sur la rive orientale de laquelle est située la ville de Cherson, Korsoun ou Chersonèse, est encore appelée de nos jours par les Tartares *Tschortschun* (Tchortchoun), et *Karantinnaïa-Buchta* (Boukhta) par les Russes (baie de la Quarantaine), à cause de la Quarantaine établie dans ce lieu. Quoiqu'elle n'ait qu'une verste de profondeur et que son entrée soit très-étroite et tortueuse, elle offre cependant un abri sûr aux vaisseaux qui viennent y relâcher. Les bâtiments destinés à la Quarantaine (le lazareth, etc.) ne sont construits que depuis quelques années; avant cette époque, les officiers étaient obligés de camper, et les soldats de rester dans les vaisseaux, ou de se retirer dans les grottes de la roche calcaire, près du rivage. —

1. A sous-entendre *Monastyr*, couvent de St. George. Voir plus loin, p. 129.

2. Dubois appelle *baie de Fanary* ou aussi *Triple baie*, celle qui est au nord-est du cap Chersonèse, et qui se divise en effet en trois anses. Le nom de Fanary vient du phare ou fanal (*fanar*) qui est érigé là. Il n'a pas été question de ces noms, sous cette forme, dans les bulletins de l'armée alliée. Les Russes ont appelé la plus grande de ces baies, celle qui s'éloigne le plus du cap Chersonèse, *baie Kamychévaïa* (dont nous avons fait, par corruption, *baie de Kamiesch*), ce qui signifie baie des Roseaux; et celle qui est la seconde du cap, *baie Kasatchaïa* ou des Kosaks.

La seconde de ces baies s'enfonce à plus de deux verstes dans l'intérieur des terres, et porte le nom de *Stréletzkaïa* (des Tireurs ou Archers)[1]. Sa profondeur, qui diminue de 6 à 2 brasses vers la pointe, est de 10 à 12 à l'entrée. Le nom de *Krouglaïa-Boukhta* (baie Ronde) convient parfaitement à la troisième, qui n'a pas une verste d'étendue en tout sens, ni plus de 6 brasses de profondeur; elle renferme une petite île et deux lacs salés..... Cette baie n'est guère éloignée que d'une verste de la Stréletzkaïa-Boukhta, tandis qu'elle l'est un peu plus de la Kazatchia-Boukhta (baie des Kosaks), et les langues de terre qui les séparent s'élèvent en pente douce[2]. — La *Kazatchia-Boukhta* forme une baie commune, du côté de la mer, avec la quatrième que l'on appelle *Fanary*[3], dont elle n'est séparée que par une langue de terre large au plus de 350 toises. Sa profondeur va toujours en diminuant vers l'intérieur des terres, où cette baie se divise en deux pointes, dont la plus orientale se termine par un angle droit. — Enfin, la dernière, *Fanary*, forme encore deux grandes anses profondes et d'inégale longueur, dont la plus occidentale ou la plus courte, sur un fond crayeux et blanc de neige, se termine au sud-ouest par une langue de terre étroite et basse, qui la sépare d'un lac salé.»[4]

Du cap Chersonèse, la côte, hérissée de falaises, se dirige, en ondulations diverses, vers le sud-est jusqu'au cap Monastyr

1. Il y en a d'abord une autre, plus petite, regardant encore le nord; une simple anse, il est vrai, entre la baie Stréletzkaïa et celle de la Quarantaine. Dubois l'appelle les *Sôses*, «le port extérieur des Sôses.» Nous ne nous rendons pas bien compte de ce nom là, qui joue un assez grand rôle dans l'histoire de la Vieille Cherson, telle que Dubois la raconte, t. VI, p. 131-163. Cette place de débarquement, dit-il, était hors de l'enceinte des murailles de Cherson; les traces du môle, ou embarcadère, en grands quartiers de roc, sont encore visibles sous le niveau des flots. — *Boukhta* est le mot allemand *Bucht*, baie.

2. La baie Ronde est appelée sur quelques cartes baie Sablonneuse, *Pestchannaïa Boukhta* (de *pess*, *peçok*, sable).

3. Ainsi la baie des Kosaks viendrait avant la baie de Kamiesch ou des Roseaux.

4. Voir ensuite la description de cette langue de terre, p. 61.

ou du Couvent, ainsi appelé à cause de Saint-George; cap auquel, sur certaines cartes, on donne le nom de *Fiolente.* Là les montagnes arrivent jusque sur la mer, et c'est par une rupture de leur chaîne que s'est formé le charmant petit port de Balaklava.

Passons au port du côté opposé de la presqu'île, celui de Sévastopol, à l'extérieur duquel nous nous sommes arrêtés près de la baie de la Quarantaine.

Ici l'on remarque dans la côte méridionale de la grande baie ou rade de Sévastopol, après la baie de la Quarantaine, d'abord un enfoncement peu considérable, la *baie de l'Artillerie,* qui est au pied de la ville actuelle de Sévastopol; puis deux coupures profondes, la *baie de l'Arsenal,* qui constitue le *port militaire,* et la *baie du Carénage,* qui se rapproche du fond de la rade, entourée ici de collines abruptes et d'un aspect sauvage, sur lesquels s'élèvent les deux phares d'Inkermân, celui de l'est et celui de l'ouest. Entre les deux est l'embouchure de la Tchernaïa, dont nous avons déjà décrit le cours.[1]

Avec la baie de la Quarantaine et celle de l'Arsenal, un ravin profond qui s'étend de l'une à l'autre, isole le mamelon sur lequel Sévastopol s'étale en amphithéâtre; et de même un ravin qui, du fond de la baie de l'Arsenal, se dirige vers la baie du Carénage et l'embouchure de la Tchernaïa, isole cet autre mamelon, vers le bas duquel sont les principaux établissements militaires et maritimes, qui forment, de l'autre côté du port militaire, le faubourg ou la partie de la ville dite *Karabelnaïa,* et où se trouvent aussi les bassins de radoub. Au-dessus du premier mamelon, coupé du second par un ravin, et sillonné par d'autres ravins dans toute sa surface, s'élève le plateau inculte et pelé où les armées alliées ont, vers la fin de 1854, ouvert leurs tranchées et construit leur circonvallation longue d'environ dix verstes. Ce plateau, dont

1. Voir p. 11.

la circonférence est de 14 à 15 verstes, a une longueur d'environ 6 verstes, sur quatre de large. Un mur de calcaire en forme comme un appui du côté du lit de la Tchernaïa. Ce plateau s'abaisse vers la baie de Kamiesch et le port de Balaklava.

Telle est la configuration de la presqu'île Héracléotique, dans ce moment le théâtre d'une guerre dans laquelle la science, avec une énergie épouvantable, multiplie tous les moyens de destruction.

Nous réservons pour une note spéciale la description de Sévastopol et de Balaklava; mais nous voulons consacrer ici au moins quelques lignes, non pas à toutes les ruines qui s'offrent partout aux regards du voyageur dans cette presqu'île secondaire, et que Pallas a décrites[1], mais à celles du moins de la plus célèbre ville héracléenne, Cherson ou Chersonesus.

Ce qui embarrasse, c'est qu'il y a, ou qu'il y avait du moins (car beaucoup de ces décombres existant du temps de Pallas ont depuis servi de matériaux pour les constructions nouvelles), qu'il y avait, disons-nous, deux emplacements couverts de vieilles murailles qui portaient également le nom de cette ville, l'un à 2 verstes de Sévastopol, l'autre à 6.

Le premier emplacement, ou même double emplacement, est entre le cap Monastyr et la Triple baie, que Pallas appelle Fanary. «En suivant la côte méridionale escarpée, écrit ce voyageur[2], qui s'abaisse insensiblement, et la route qui conduit, par la ferme de l'ancien contre-amiral Alexiano, éloignée de 10 verstes (à l'ouest) du monastère de Saint-George, aux fonds salés de la baie de Fanary, on laisse sur la droite, dans l'intérieur des terres, des districts entiers parsemés de débris d'enceintes de murailles qui paraissent avoir été construites en pierres sèches et sans aucun mortier, comme c'est encore

1. T. II, p. 63 et suiv.
2. T. II, p. 70. — Pour les distances, voir *ibidem*, p. 75.

aujourd'hui l'usage en Tauride. On passe sur beaucoup de ruines de ce genre, quand on descend des hauteurs vers la baie. Mais le district le plus remarquable de la Chersonèse, sous le rapport des antiquités qu'il renferme, est compris entre la pointe de cette baie, la ferme Alexiano et l'extrémité de la langue de terre de Fanary (cap Chersonèse), basse et longue de deux verstes et demie. Les deux anses de cette baie coupent si obliquement le sol vers la côte élevée du sud, qu'elles forment en se rapprochant une petite presqu'île dont l'isthme n'a pas une largeur de plus de 300 toises, mais qui s'agrandit en forme d'éventail et de manière qu'elle a plus d'une verste et demie de largeur à son extrémité. Cette péninsule est, suivant toutes les apparences, l'emplacement de l'ancienne ville de Chersonèse dont parle Strabon.»

Mais Strabon lui-même en mentionne deux : la Vieille Chersonèse, «maintenant détruite,» dit-il, entre le promontoire Parthenium et le port des Symboles, Balaklava; et la Nouvelle Chersonèse, entre laquelle et le promontoire il y a trois ports. Or, cette désignation de trois ports s'applique sans doute à la baie Ronde, à celle dite Stréletzkaïa, et à celle des Sôses.

Dans ce cas, les ruines de la Nouvelle Chersonèse ayant pris la place de l'ancienne, détruite par les Scythes; de celle qui reçut, selon Pline[1], des Romains la liberté ou la franchise, seraient celles qu'on voit à 2 verstes au sud-ouest de Sévastopol, sur la côte occidentale de la baie de la Quarantaine.

Nous arrivons à ce second emplacement, qui, s'il n'est pas le lieu où la Diane taurique avait un de ses temples, l'emplacement de la Chersonèse ou Cherson mythologique, est, en effet, celui de la Chersonèse de l'histoire, que les Russes plus tard ont nommée *Korsoun.*

1. *H. N.*, IV, 26. Ce passage est capital, ainsi que ceux d'Hérodote, IV, 99. 100 et 103, celui du livre VII de Strabon, et celui de Ptolémée, III, 6.

Laissons encore parler Pallas, le plus exact des topographes.[1]

«On voit à 2 petites verstes d'Akh-tiar (Sévastopol) et à l'ouest de la baie où l'on fait quarantaine, les ruines éparses de la nouvelle ville de Chersonèse, qui florissait du temps de Strabon. La plus grande partie des murs, construits en belles pierres carrées, subsistait encore à l'époque de l'occupation de la Tauride, avec la belle porte de la ville, et deux grosses tours, dont l'une, qui touchait à la baie, me parut en assez bon état en 1794; mais la construction d'Akh-tiar a achevé la ruine de cette ancienne capitale.» Il donne ensuite la description des débris considérables qui en restaient.

Le comte de Ségur les avait vus également. «A une lieue environ au sud-ouest de Sévastopol, dit-il[2], nous aperçûmes les ruines de l'antique Kherson, vaste débris d'édifices autrefois magnifiques. Cette ville, bâtie 600 ans avant Jésus-Christ, et l'une des principales cités des rois du Bosphore, fut sans doute depuis, sous le règne du fameux et infortuné Mithridate, témoin de ses triomphes sanglants et des cruautés qui ternirent sa gloire.

«Constantin-le-Grand l'affranchit de tout tribut en 322. Son indépendance accrut à tel point sa richesse qu'elle dominait sur toutes les villes méridionales de la presqu'île.

«Plus loin, à l'extrémité d'un promontoire qui s'élève à pic sur les flots d'une mer féconde en tempêtes, l'imagination cherche à retrouver l'antique temple consacré à Diane de Tauride.....

«Les Grecs (modernes) appelaient encore ce lieu *Parthénion*, et disaient que là avait été un temple consacré à la *déesse-vierge.*»

Les deux positions sont indiquées de la même manière sur

1. T. II, p. 76. — Les planches 42 et 43 de son Atlas, offrent le dessin de différents restes de l'antiquité trouvés en Crimée, inscriptions, bas-reliefs, etc Voir aussi vignette 17e.

2. T. III, p. 165.

les deux cartes qui accompagnent le t. II du voyage de Clarke. Cet auteur précise en outre l'emplacement de l'ancien *Eupatorium*[1], bâti par Diophante, «ville parfaitement distincte de celle de *Chersonesus*,» quoique aussi située à l'ouest de la baie de la Quarantaine. Dubois, qui décrit la ville héracléenne dans le détail le plus minutieux, places, rues, monuments, murs d'enceinte, portes, aqueducs, etc., revient ensuite sur les traditions relatives au temple de la *déesse-vierge* taurique, qui est appelée tantôt Diane, et tantôt Iphigénie; il répète que cette déesse redoutable aux étrangers avait plus d'un sanctuaire, et que le principal n'était pas celui des environs de Cherson, mais celui de l'Aïou-dagh ou Kriou Metôpon[2]. «Les noms de la déesse taure, dit-il, de Diane, d'Iphigénie, d'Oreste, s'étaient confondus avec le culte des Chersonésiens, dont ils étaient les patrons avec Hercule; et quand le christianisme succéda au paganisme, ce fut sous le nom du fameux Saint-George qu'on consacra leur souvenir.» Dubois fait encore une observation que nous croyons devoir lui emprunter, en nous bornant pour le reste de renvoyer à sa savante relation de voyage le lecteur curieux de recherches sur l'antiquité.

«La Nouvelle Cherson, dit-il, bâtie entre la baie de la Quarantaine à l'est et les Sôses à l'ouest, fut une partie distincte de sa banlieue, qui embrassa le plateau entier de la Chersonèse (héracléotique). La banlieue, couverte de villages, de campagnes, de vergers et de vignobles, eut, comme la

1. Voir plus haut, p. 57. — Clarke approfondit la question au sujet de l'emplacement de Cherson, voir t. II, p. 378-392; Dubois le fait encore davantage, t. VI, p. 130-173, et 183-196. Le travail de Dubois est une véritable restauration (voir aussi son Atlas, IVe série). Deux mois, dit-il, passés en recherches au milieu des ruines de la Chersonèse héracléotique, m'ont appris à m'en rendre raison. — Voir en outre Reuilly, p 107 et suiv.; Kohl, t. Ier, p. 256 et suiv.; et Koch, p. 81. De plus, Mannert, *Geographie der Griechen und Römer*, t. IV, p. 299; Karamzine, *Histoire de Russie*, t. Ier, chap. 9, et la note 425 de la traduction allemande.

2. Voir plus haut, p. 23.

ville, sa muraille, pour la défendre contre les Taures[1] : elle ferma précisément l'isthme qu'indique Strabon[2], le seul endroit où la Chersonèse soit abordable par terre. Cette *grande muraille*, à laquelle Strabon donne une longueur de 60 stades, n'existe plus depuis longtemps. Elle a dû être abandonnée de bonne heure comme inutile, lorsque la Gothie se trouva alliée et dépendante en quelque sorte de Cherson et des empereurs de Constantinople. L'allure seule du terrain, légèrement exhaussé, sur lequel la charrue a passé tant de fois, peut indiquer sa direction; je n'ai pas été plus heureux que Pallas pour en retrouver des fragments reconnaissables.»

Ce serait sortir des limites de notre plan, que de pousser plus loin ces détails sur une ville anciennement célèbre, mais dont aujourd'hui il ne subsiste que des ruines informes. Cependant nous n'abandonnerons pas ce sujet avant d'avoir tracé encore au moins quelques contours de l'histoire de Cherson.

En reproduisant le passage de Ségur qui la concerne, nous n'avons nullement entendu nous rendre garant de la date, 600 ans avant Jésus-Christ, que cet auteur assigne à la fondation de la ville héracléotique, sans nous apprendre si c'est de la Vieille ou de la Nouvelle Chersonèse qu'il entendait parler. Le fait est que la vraie date est inconnue, et que c'est seulement sur une conjecture que repose celle qu'avance notre voyageur-diplomate. Cherson formait un État libre et indépendant jusqu'au temps de Mithridate. De la protection ou domination des rois du Bosphore, il passa sous celle de la république Romaine, et lorsque, en 322, Constantin-le-Grand lui accorda l'immunité par rapport au paiement d'un tribut, il étendait

1. Dubois, dans son zèle archéologique, prête aux Taures une importance un peu imaginaire.

2. De Balaklava à Sévastopol. Strabon compte 40 stades (en droite ligne) du fond du petit port de la première de ces villes jusqu'à l'extrémité intérieure de la grande baie qu'il appelle *Kalos Limen*. — Le stade olympique était de 183 mètres; 22 stades équivalent à 4 kilomètres.

son territoire jusqu'au voisinage de Kaffa. Les habitants de Cherson adoptèrent de bonne heure le christianisme, et la ville devint le siége d'un évêché. Sa prospérité n'avait guère reçu d'atteinte, malgré le voisinage des Khazars[1] et des Petchéneghes, et elle jouissait de la liberté sous les auspices des empereurs d'Orient, lorsque, en 988, on ne sait au juste par quel motif, le grand-prince de Russie, Vladimir-le-Grand, en fit l'objet d'une agression inattendue. Il arriva avec une flotille de canots, débarqua, et cerna la ville de toutes parts. Les habitants lui opposèrent une résistance déterminée, et le siége durait depuis quelque temps, sans faire de progrès, lorsque le chef des Russes reçut inopinément un avertissement secourable. Un certain Athanase, dit Nestor[2], projeta de la ville sur le camp ennemi une flèche portant cet avis : «Tu peux arrêter ou «détourner le courant des sources qui sont derrière toi, vers «l'est; c'est de là que nous viennent les eaux de la ville.» A cette nouvelle, Vladimir éleva les yeux au ciel et s'écria : «Si c'est vrai, je promets de recevoir le baptême.» Et de suite il donna l'ordre de boucher les conduits et de détourner l'eau. Bientôt les assiégés, exténués et mourant de soif, se rendirent; et Vladimir, avec les siens, fit son entrée dans la ville.»[3]

Le grand-prince demanda alors aux «tsars» Basile et Constantin, qui régnaient conjointement, leur sœur Anne en mariage : elle lui fut accordée, à condition qu'il se ferait baptiser[4]. Elle fut reçue au port par les Korsouniens, qui la

1. Sur la chute des Khazars, voir Karamzine, t. II, chap. 2.

2. Chronique, trad. fr. de M. Louis Paris, p. 130.

3. On sait qu'un des premiers actes des alliés arrivant, en 1854, devant Sévastopol, fut aussi de couper les aqueducs d'Inkermân qui fournissaient l'eau aux habitants. — Remarquons ici que ce qui, dans une note de Dubois, t. VI, p. 143, suit entre guillemets n'est plus le texte du vieux annaliste russe, et que c'est par mégarde que l'auteur du Voyage dit plus loin «Jusqu'ici Nestor.» Celui-ci entre dans beaucoup plus de détails.

4. Voir notre Histoire de Russie intitulée *La Russie ancienne et moderne*, édition in-8°, p. 30.

menèrent au palais. «Le baptême de Vladimir, continue Nestor, eut lieu dans l'église de la sainte Mère de Dieu à Kherson (Korsoun), située au milieu de la ville, sur la place du marché. C'est là, près de l'église, du côté de l'autel, qu'on voit encore aujourd'hui (vers l'an 1100) le palais de Vladimir et celui de la princesse. Incontinent après le baptême, l'évêque amena la princesse pour l'autre cérémonie, celle des épousailles.»..... «Il (Vladimir) fit édifier une église dans Kherson, sur la montagne, avec la terre[1] que les habitants avaient amoncelée au sein de la ville durant le siége qu'il en fit, laquelle église on peut encore voir de nos jours. Il prit avec lui deux idoles d'airain et quatre chevaux de métal, qui sont aujourd'hui derrière l'église de la sainte Mère de Dieu (à Kief), et que les ignorants croient faits de marbre. Et pour dot de la «tsarine,» et en son honneur, il reçut des Grecs la ville de Kherson[2]. Après quoi, il revint à Kief, où, étant arrivé, il fit renverser les images des faux dieux.»

La ville héracléotique paraît, malgré l'affirmation contraire de Nestor, avoir conservé encore son indépendance; mais après la fondation de l'empire Latin à Constantinople, elle fut éclipsée par les deux places génoises, Kaffa et Soldaïa (Soudak). Selon Karamzine, en 1333, elle était encore «le siége de l'archevêque de l'église occidentale» (?); mais, en 1363, une horrible dévastation l'atteignit. Olgherd, grand-prince de Lithuanie, en poursuivant jusqu'en Crimée des hordes de

1. Dubois met ici de sa propre autorité (mais entre guillemets) *faite avec la terre*, ce qui change le sens. Karamzine avait adopté la même interprétation. — L'historien russe, à l'exemple de Codinus, donne à l'évêque de Kherson le titre de métropolitain.

2. Karamzine dit le contraire : «Et après avoir bâti une église, il remit cette ville aux empereurs grecs comme un témoignage de sa gratitude pour la main de leur sœur.» La même version est adoptée par le savant Strahl, *Russische Kirchengeschichte*, t. Ier, p. 68. Ici Karamzine paraît avoir raison; mais il se trompe quand il fait célébrer le baptême dans «l'église de St. Basile», au lieu qu'il s'accomplit dans l'église de la Mère de Dieu (*Bojémater*).

Mongols, ravagea la ville, tua le plus grand nombre de ses habitants et pilla les trésors des églises[1]. En 1578 enfin, il ne restait de la ville que les débris des murs.

Le nom de Cherson, en russe Korsoun, est resté attaché à une période de l'histoire de l'art en Russie qui commence au règne de Vladimir-le-Grand (980 — 1015), ou, plus spécialement, à l'époque de son baptême (988). La période *korsounique* est, en d'autres termes, la période byzantine. On a déjà vu que le néophyte couronné emmena de la ville grecque, des chevaux de bronze et d'autres productions de la statuaire[2], auxquelles il faut aujouter aussi les vases d'église, etc. Depuis ce moment, la Russie devint tributaire des arts de la Grèce: peintres, sculpteurs, fondeurs, architectes, orfévres, chantres, écrivains, doreurs et brodeurs, tout leur vint de là, tout ce qui se faisait par eux était fait selon le goût grec. La première civilisation russe fut, comme nous le dirons ailleurs[3], une civilisation tout à fait byzantine. Ce qui était dans le goût des objets d'art emportés de Cherson, s'appelait korsounique, comme, par exemple, les célèbres portes de bronze de la vénérable cathédrale de Sainte-Sophie à Novgorod, dont un diplomate impérial, le baron de Herberstein, nous a d'abord révélé l'existence et dont nous devons la description à un homme dont la mémoire ne s'effacera pas dans les annales de l'érudition, Fréderic d'Adelung[4]. Beaucoup d'autres produits korsouniques sont mentionnés par les chroniqueurs ou historiens russes, ainsi qu'on peut le voir dans le même ouvrage et dans

1. Karamzine, t. V, chap. 1er.

2. Entre autres deux «idoles.» Il y a, en slavon, *médiany*, temples; mais on ne sait pas bien ce que ce mot signifie; peut-être *châsses*.

3. Nous avons déjà annoncé, comme publication ultérieure, une *Histoire de la civilisation russe*.

4. *Die Korssunschen Thüren in der Kathedralkirche zur heil. Sophia in Nowgorod;* Berlin, 1823, in-4.o, avec planches. Voir surtout l'explication du nom, p. 97 et suiv.

un opuscule fort curieux de M. de Kœppen, écrit également en langue allemande.[1]

La période korsounique dura tout au moins de 988 à 1224; on peut même dire qu'elle se continua pendant la domination mongole, dont le terme est l'année 1462, bien rapprochée de celle de la prise de Constantinople par les Turcs.

IX.

SÉVASTOPOL ET BALAKLAVA.

Sans être chef-lieu ni de gouvernement ni de district, Sévastopol (district de Symphéropol) est la ville la plus importante de la Crimée, et, avec Odessa, de la Russie méridionale tout entière. C'est le Toulon de la mer Noire, et, par la multiplicité de ses ouvrages de fortifications d'un abord extrêmement difficile, on a pu le nommer avec vérité le *Gibraltar de l'Orient.* La place est-elle pour cela imprenable? le premier Napoléon a déclaré qu'*impossible* n'était pas un mot français.

La lutte ardente dont Sévastopol est dans ce moment le théâtre, ne peut point être regardée comme un fait imprévu. Voici ce que nous lisons dans le journal d'un voyage fait en 1784[2], à l'occasion de la rade de cette ville : «Cette rade est peut-être, en politique, l'objet de toute la Russie le plus propre à fixer l'attention de l'Europe. On connaît les projets d'agrandissement de cette puissance, elle ne les a que trop manifestés; et l'idée du rétablissement de l'empire d'Orient paraît occuper beaucoup l'impératrice (Catherine II). Elle est, dit-on, de Pierre Ier, et Busching nous a conservé, dans les lettres du

1. *Ueber Alterthum und Kunst in Russland;* Vienne, 1822, in-8.o, p. 10 et suiv.

2. *Voyages historiques et géographiques dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, IIIe partie, p. 27.

maréchal Munnich, un passage qui tend à le prouver : «Je joins mes vœux, écrivait-il à l'impératrice, aux prières publiques, pour voir le grand-duc, selon les vues glorieuses de Pierre-le-Grand, son incomparable aïeul, à Constantinople au service divin dans l'église de Sainte-Sophie, et établir dans cette ancienne capitale les drapeaux russes. Je suis en état de prouver que depuis 1695, que Pierre-le-Grand fit le premier siége d'Azow, jusqu'à sa mort, son grand dessein a toujours été de chasser les infidèles Turcs et Tartares d'Europe, et de rétablir la monarchie grecque....» C'est d'Actiar que doivent partir les coups qui menacent Constantinople : un bon vent y porte les Russes en deux fois vingt-quatre heures; ils peuvent, en peu de temps, avoir sur la mer Noire une marine redoutable pour les Turcs, quelque mauvais que soient leurs matelots relativement à ceux des autres puissances maritimes de l'Europe.» Ces lignes écrites il y a soixante-dix ans ne sont-elles pas en quelque sorte une préface aux événements dont nous sommes actuellement les témoins ?

Sévastopol s'élève en amphithéâtre sur le versant nord-ouest du principal mamelon qui est au sud de sa grande rade, entre la baie de la Quarantaine et celle de l'Arsenal. La distance qui sépare cette ville de Saint-Pétersbourg est de 2107 verstes; celle qui la sépare de Moscou, de 1422. Sa position est la suivante : lat. N., 44° 36'; long. or. de Paris, 31° 12'. La ville n'est élevée que de 60 à 70 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans sa partie haute, et seulement de 10 mètres dans sa partie basse. La température moyenne de l'année y est de 11,5; celle de l'été, de 21,7; celle de l'hiver, de 1,8. Le nombre des maisons est de 2057, dont deux seulement sont en bois, et 6 églises. La population était, en 1842, de 41,155 individus, dont 37,624 du sexe masculin et 3,531 seulement du sexe feminin, inégalité qui atteste que cette population est en grande partie flottante et qu'on a pu, sans tomber dans une

grande erreur, fixer pour la population sédentaire un chiffre très-peu élevé.

Le nom grec de Sévastopol ou Sébastopol (selon la prononciation du *bêta*), qui signifie Ville d'Auguste ou de l'Empereur, est tout à fait moderne, comme la création imposante elle-même à laquelle il a été attaché. Cependant, déjà sous les empereurs romains, il avait été donné au port de *Dioscurias*, situé sur la côte orientale de la mer Noire, en Colchide[1]. Encore en 1784, il n'y avait à l'endroit dont le maréchal duc de Raguse a dit que c'était «une des localités maritimes les plus belles du monde»[2], qu'un village de pêcheurs tatars, au nord de la baie, à 3 verstes d'Inkermân, portant le nom d'*Ak-tiar* ou Rocher blanc. Les Orientaux, ainsi qu'on le voit dans Aboulféda[3], le connaissaient sous le nom de *Sarou-Kermân*, Marché jaune. Dix ans plus tard, lors du voyage de Pallas, il y avait là déjà une place importante. «La ville maritime de Sévastopol, dit l'illustre voyageur[4]..., a été fondée immédiatement après l'occupation de la Tauride, à cause de la bonté de son port, et s'est rapidement accrue. Elle s'élève en amphithéâtre, au sud du port, sur la pente d'une langue de terre qui sépare la petite baie appelé Iuschnaïa (Ioujenaïa) ou baie du Sud, de celle encore plus petite de l'Artillerie. Ce plateau de couches calcaires s'exhausse, à partir de la terre ferme, où il n'a guère plus de 30 pieds, jusqu'à 190 au-dessus du niveau de la mer, près de la partie supérieure de la ville. Cette élévation

1. Sickler, *Alte Geographie*, p. 636.

2. *Voyage*, t. Ier, p. 276.

3. Voir chap. VII, t. II, 1re partie, p. 282, de l'excellente traduction de notre savant ami, M. Reinaud, de l'Institut, qui a beaucoup fait, dans cet ouvrage, pour éclaircir la géographie du moyen âge, surtout en ce qui concerne l'Orient, y compris celui de l'Europe.

4. T. II, p. 45, et Atlas pl. 29. Voir aussi Dubois, t. VI, p. 202 et suiv., et Atlas, IIe série, pl. 62. Il est curieux de comparer entre elles la vue donnée par Pallas, et celle de Dubois pour 1830 ou environ. Reuilly en a donné une de son côté, p. 199; Clarke une autre, t. II, p. 364. Aujourd'hui les vues abondent.

garantit, avec le bord escarpé de la côte qui lui fait face et également constitué de roche calcaire, la baie du Sud, que l'on appelle aussi le Petit Port[1]; de manière que, de la hauteur, la vue plonge comme dans une gorge, et qu'à quelque distance du rivage on ne peut plus apercevoir la mâture des vaisseaux. Les quartiers de la ville, bâtie sur des rues parallèles qui vont en montant, sont divisés par d'autres rues transversales, etc.»

Le versant ouest du mamelon est occupé par la ville proprement dite, le versant est par une quantité innombrable d'établissements militaires, et à son sommet par d'immenses et magnifiques casernes construites sur des rochers. Une route part du fond de la baie de l'Arsenal, se dirigeant en zigzag jusqu'au sommet, et aboutit à une esplanade où l'on vient jouir de la vue.

Voilà pour l'ensemble; mais entrons aussi dans le détail.

Les dernières descriptions que nous ayons de la ville sont de MM. Démidof, Koch et Oliphant. C'est surtout grâce au premier que nous avons pu nous former une idée nette de son aspect général. «Le voyageur débarqué au bureau de la douane et qui découvre, dit-il[2], cette ville groupée sur ses roches blanches et brûlantes, est tenté de reculer devant tant d'obstacles; déjà même il cherche avec anxiété quelque voie plus facile et moins brûlée. Une seule rue, un peu plus supportable que les autres, s'étend parallèlement au grand port[3] sur un plan déjà élevé, et elle réunit sur ses deux côtés tous les édifices remarquables dont puisse s'enorgueillir la Sévastopol moderne. La cathédrale, pieux édifice de la plus élégante

1. C'est la baie de l'Arsenal ou Port militaire.

2. P. 381. — Nous n'avons sous les yeux le livre de l'Anglais Oliphant que dans la traduction allemande publiée par l'éditeur Lorck dans sa *Hausbibliothek*, 1854.

3. Au port militaire. Dubois dit . «La rue qui longe de plus près la baie du Sud (baie de l'Arsenal) est la principale.» C'est celle, sans doute, que M. Koch appelle rue Catherine.

architecture, attire aussi les plus humbles respects des peuples. Plus loin s'élève la tour de l'Amirauté, un peu trop fière de ses colonnes, qui sont sans proportion avec le reste de l'édifice. Quelques hôtels assez élégants, qu'abrite l'ombre des stores, quelques petits jardins où la poussière dévore la verdure, voilà ce qu'on rencontre dans ce beau quartier de Sévastopol. Si vous portez vos pas au sommet de la ville, vous retrouvez encore ces jardins qui masquent discrètement de petites maisons assez propres; mais cette partie de la cité est la proie des vents, qui balayent périodiquement, dans cette saison, le sol découvert des rues exposées à ces orages de sables amoncelés.» La poussière blanche que les vents soulèvent, et qui provient du calcaire dont le sol se compose, est un véritable fléau pour les habitants.

En résumé, la ville n'est belle que par son site, d'ailleurs d'un genre extrêmement sévère, car les collines qui entourent la rade de toutes parts, ont, dit M. Démidof[1], «l'aspect d'une éternelle désolation.» Néanmoins, au jugement de M. Koch, elle a quelque chose d'attrayant[2]. Elle était encore au berceau lorsqu'elle a attiré sur elle les foudres de la guerre; rien n'y était achevé; elle est irrégulière et renferme de vastes espaces vides. Les casernes y occupent une place immense.

On arrive à la grande rue dont il est question dans le passage de M. Démidof, depuis le superbe escalier de pierre qui sert d'embarcadère et qui est encadré, à droite par des batteries, à gauche par l'Amirauté; on y arrive, disons-nous, en passant à proximité de l'Amirauté même, surmontée d'une tour pour porte d'entrée, de l'arsenal et de l'église russe ou cathédrale mentionnée dans le même passage. Plusieurs autres églises, de différents cultes, dominent de leur coupole, de leurs flèches

1. P. 380.

2. *Die .... ziemlich unregelmässige und weitläufige, aber im Allgemeinen doch freundliche Stadt*, p. 69.

ou clochetons les maisons bourgeoises généralement d'une apparence modeste; et vers le haut, l'église grecque montre au loin son dôme et ses deux tours. Une tour isolée, qu'on prendrait pour un observatoire, renferme la bibliothèque de la ville. Plus haut encore, à 240 pieds de hauteur absolue, dit Dubois, est le télégraphe, qui domine naturellement toute la ville. Quatorze stations le font communiquer en deux heures avec Nikolaïef, le chef-lieu de la préfecture maritime de la mer Noire.

A l'extrémité de la pointe de terre qui s'avance dans la baie, près du grand escalier, est la maison bâtie à la hâte, en 1787, pour servir de logement à l'impératrice Catherine II: malgré son apparence insignifiante, elle a conservé le nom de *Dvoretz*, pâlais.

Ce qu'il y a de plus curieux dans la ville même, ce sont l'Amirauté, l'arsenal, le quai seulement commencé et en partie revêtu en granit, le théâtre, le palais Menchikof. Les deux derniers édifices, du nombre des plus considérables, sont près du Jardin public, qui est la promenade la plus fréquentée. Les docks, les bassins de radoub, les hôpitaux, les principales casernes et le bagne se trouvent dans le faubourg dit *Karabelnaïa*, ou des Vaisseaux, qui est de l'autre côté du port militaire. Ces bâtiments, qui gravissent le mamelon à l'est de celui où est la ville proprement dite, ont quelque chose de colossal. Des aqueducs et des canaux longs de 18 verstes amènent depuis Tchorgouna l'eau de la Tchernaïa-Retchka dans les bassins; et toutes ces constructions font infiniment d'honneur à l'ingénieur anglais, M. John Upton[1], sur les plans duquel elles ont été élevées.

Le lazaret de la Quarantaine est du côté opposé, celui de l'ouest, en dehors de la rade et dans la baie de la Quarantaine.

1. Voir les détails dans Vsévolojski, t. II, p. 199, et suiv.; Dubois, t. VI, p. 209; Démidof, p. 383 et suiv.; Koch, p. 67 et suiv.

Mais ce qui donne à toute cette localité, presque unique dans son genre, une importance si grande, c'est le port d'abord, et ensuite les fortifications. Nous dirons quelques mots et de l'un et des autres.

Tout le monde a reconnu qu'un tel port méritait bien l'immense dépense que le gouvernement russe lui a consacrée depuis plus d'un demi-siècle, sans avoir achevé encore les travaux projetés. Ce port, Pallas déjà en disait que les officiers de la marine anglaise ne pouvaient le comparer qu'à celui de Malte ou de Mahon.

La rade ou grande baie de Sévastopol s'ouvre entre deux falaises blanches de 14 à 25 mètres de haut; on y entre par un goulet d'environ 800 mètres de large. Elle est très-profonde, ayant des fonds de 8 et 10 brasses[1] (13½ à 16 ou 17 mètres), et a 6 ou 7 verstes de longueur. Sa largeur, en moyenne, est de 1200 mètres, et elle arrive jusqu'à 1600 mètres. Au delà de la baie du Carénage, la largeur va en diminuant, jusqu'à ces montagnes abruptes qui sont au fond et qui forment pour ceux qui entrent dans la rade, un spectacle d'une grandeur morne et imposante.

En somme, cette magnifique rade est, comme l'a dit le duc de Raguse, assez étendue pour rendre facile la navigation et pour permettre aux bâtiments de louvoyer, mais aussi assez resserrée pour être à l'abri de la grande mer et facilement défendue. Partout se trouve un fond de vase excellent, et toujours, même près de terre, une profondeur égale, ou du moins plus que suffisante. La profondeur est partout telle que les plus grands vaisseaux peuvent s'y risquer. Nulle part un écueil, à l'exception d'un petit banc de sable qui se trouve en avant de la pointe dite *Sévernaïa Koça*. Le chenal étant sans sinuosités, l'entrée dans cette rade et la navigation sur toute sa longueur ne présentent pas de difficultés. Il suffit d'observer une

1. La brasse est de 5 pieds.

chose : des deux phares à feu fixe du fond, il faut que l'un, aux yeux des navigateurs entrants, couvre l'autre ou au moins paraisse avec lui sur la même ligne; on ne doit pas voir les deux feux à la fois[1]. Il y a place dans cette rade, non-seulement pour la flotte militaire russe, mais aussi pour la marine marchande la plus considérable que l'on veuille imaginer.

La station ordinaire de la flotte, surtout désarmée, est la baie de l'Arsenal ou port militaire[2], fermée par une chaîne, très-sure et qu'on peut regarder à elle seule comme un des plus beaux hâvres de l'Europe. Ce port s'ouvre à droite et à la distance d'environ un kilomètre et demi de l'entrée, s'enfonce dans le pays, du nord-ouest au sud jusqu'à environ deux kilomètres et demi, et a, près de l'entrée, 400 mètres de largeur. Il est réservé aux bâtiments de l'État. Les navires marchands vont stationner dans la baie de l'Artillerie, dont le fond est entouré de magasins où ils trouvent les approvisionnements qu'ils viennent chercher.

La baie du Carénage, qui est plus loin, aussi à main droite, sert pour les travaux de réparation des vaisseaux. On sait que ces masses flottantes si dispendieuses ont ici un ennemi redoutable, quoique imperceptible : c'est le taret ou *teredo navalis*, petit ver dont le travail incessant réduit à huit ans, dit-on, la durée moyenne d'un bâtiment de guerre non revêtu de cuivre, au lieu qu'ailleurs cette moyenne est tout au moins de quinze ans.

Telle est la nature du port de Sévastopol.

Quant aux fortifications, on s'est trop longtemps fait illusion à leur égard, à moins que l'on n'ait fermé les yeux à dessein pour ne pas voir. Voici le jugement qu'en porta, peu après 1830,

1. Koch, p. 67; Dubois, t. VI, p. 207.

2. En russe aussi, comme nous l'avons vu, *Ioujenaïa Boukhta*, baie du Sud, et en langue tatare, *Kartali-Kosch*, baie des Vautours.

le maréchal duc de Raguse, grand guerrier pourtant, familiarisé avec l'arme du génie[1]. «On y a construit une forteresse, mais on ne devine pas quelle pensée a présidé au choix de son emplacement. Placée au nord du port (on voit que le reste, le mur d'enceinte surtout, était alors encore peu avancé), sur une hauteur assez éloignée de la mer, elle ne couvre pas la ville, dont elle est séparée par le port, elle ne défend ni le port ni l'entrée, étant trop éloignée de la mer. Elle ne remplit donc aucun objet». Il semble qu'on se soit payé de cette affirmation, sans s'enquérir si les choses, depuis, en sont restées là. Elles n'y sont pas restées cependant : les travaux ont continué sans interruption, et quoi qu'ils ne fussent pas achevés encore au moment de la descente des alliés en Tauride, quoique le système de défense fût encore incomplet du côté de la terre, ils avaient déjà pour résultat le plus magnifique ensemble de fortifications, tout un amas de forteresses coordonnées entre elles, croisant leurs feux ou se défendant réciproquement. Des travaux additionnels et gigantesques qui n'ont pas discontinué sous le feu terrible des assiégeants, ont complété le système : aussi, pour le réduire, faut-il maintenant des opérations de siége d'une difficulté et d'une étendue inouïes. L'histoire n'a pas souvent offert le spectacle d'une lutte pareille à celle qui préoccupe dans ce moment toute l'Europe; lutte remarquable par son théâtre, mais plus remarquable encore par l'énergie extraordinaire des combattants, par la persévérance et la valeur dont tous, assiégeants et assiégés, font preuve, par la puissance d'extermination que de part et d'autre on exerce.

Nous ne sommes pas compétent pour faire connaître les ouvrages d'art qui entourent de toutes parts le mamelon de Sévastopol : aussi nous bornerons-nous à une simple esquisse très-abrégée.

Commençons par les ouvrages qui défendent immédiatement

1. *Voyage*, t. Ier, p. 279.

la ville, et d'abord du côté de terre, où ils sont environnés dans ce moment de vingt-deux batteries (en ne comptant que celles des Français), reliées entre elles par des tranchées qui n'ont pas moins de 16 kilomètres de développement; quelques rapports disent même 26 kilomètres.

Du fond de la baie de la Quarantaine, où est le cimetière, part un vaste mur d'enceinte continue, crénelé, flanqué de bastions, redans, etc., qui gravit le mamelon de la ville et monte jusqu'au haut de celui du faubourg. Le point le plus avancé de ce mur, sur le premier mamelon, est le bastion *du Mât,* ouvrage formidable; à l'extrémité de gauche (au point de vue des assiégeants) est le bastion *de la Tour*, près du ravin où se termine le versant ouest; à l'extrémité de droite est la *tour Malakof,* d'où l'on domine tout l'ensemble du système, qui embrasse même le port du Carénage et par conséquent les trois baies. Derrière cette enceinte continue, au haut de la ville, sont ensuite des casernes fortifiées, et, plus à l'ouest, le bastion dit *Pâté,* qui se relie par un mur aux forts détachés de la rade.

Voici maintenant quels sont ces forts; nous ne parlons d'abord que du côté sud de la rade ou côté de la ville.

Le premier que l'on rencontre après avoir dépassé la baie de la Quarantaine, c'est le *fort de la Quarantaine,* en terre, à triple rang de batteries, relié à la ville par deux fortes batteries en fer à cheval et d'autres ouvrages, et armé d'environ 100 bouches à feu. A l'est, il est relié au *fort Alexandre,* qui vient après, situé sur le cap du même nom et armé de 74 pièces. Il se compose d'une tour avancée, construite en pierre et à deux étages de batteries casematées, et d'un front dirigé pour battre la passe, construit sur le même plan. Sur la plate-forme règne une troisième batterie à barbette. Puis, à l'angle nord-ouest de la ville, vient la batterie *de l'Artillerie* ou *de Sévastopol,* encadrant avec le fort suivant la baie de l'Artillerie,

qui est petite et entourée par les différents établissements de cette arme. La partie basse de la ville s'appuie surtout sur le *fort Saint-Nicolas,* celui qui est de l'autre côté de la baie de l'Artillerie et à l'entrée du port militaire, dont, avec le fort Saint-Paul, il défend la passe. Indépendamment du cavalier placé en avant, le fort Saint-Nicolas se compose d'une batterie à droite et d'une batterie à gauche, l'une regardant la passe, l'autre destinée à battre tout le parcours des vaisseaux, depuis l'entrée jusqu'à l'arsenal, dont il est voisin. Il est armé de 192 pièces. L'entrée opposée du port militaire, ou l'extrémité de la pointe allongée du faubourg Karabelnaïa, est défendue par le *fort Saint-Paul,* armé de 80 pièces et à triple batterie.

Tous ces forts, avec casemates servant de casernes, sont construits en une maçonnerie faite avec des pierres en grès ou pierre dure, l'intervalle étant rempli avec une espèce de moëllon tendre. Rarement les casemates ont été appliquées sur une si vaste échelle, surtout si l'on considère encore les forts de la rive du nord, qui ne sont pas moins importants que ceux de la rive du sud.

De ce côté-là, l'entrée de la rade est défendue par le *fort Constantin,* situé au pied du récif ou cap de ce nom, qui a une hauteur d'environ 100 mètres, et vis-à-vis du fort Alexandre. Ce fort Constantin, à double rangée de casemates, avec une batterie à barbette superposée, est arrondi à son extrémité et s'évase en s'approchant du rivage, de manière à produire une courbe semi-circulaire allongée. Au-dessus du fort, qui est armé de 104 canons, et sur la hauteur qui le domine, se trouvent un télégraphe fortifié et armé d'un certain nombre de pièces, et une grande batterie en fer à cheval de 14 pièces battant l'entrée de la rade. Après ce premier fort vient le *fort Catherine,* appelé aussi quelquefois *Sévernaïa,* comme celui qui est plus haut, sur le plateau ; il est armé d'environ 80 pièces. Puis, après un intervalle occupé encore par des batteries et

des établissements militaires, le fort *Soukhaïa*, à la pointe de ce nom, vis-à-vis du fort Saint-Nicolas et de l'entrée du port militaire. Plus loin, la côte est occupée par le village de *Sévernaïa*, petit port de cabotage, et par des batteries; mais bientôt elle s'élève et devient abrupte. Là elle est surmontée du premier phare, placé sur le sommet d'une crête qui encaisse du côté du nord l'embouchure de la Tchernaïa et se prolonge dans l'intérieur de la grande presqu'île, en dehors de la presqu'île héracléotique.

Enfin, au-dessus de toute la ligne des forts de la rive gauche ou du nord, sur le plateau nu et inculte, est encore le *fort du Nord (Sévernaïa Kréposth)*, de forme étoilée, vaste corps de fortification, casematé, armé de plusieurs centaines de pièces, renfermant des casernes et autres établissements militaires et entouré encore d'ouvrages avancés. C'est une partie capitale de cette forteresse multiple.

En résumé, douze forts ou grandes batteries, disposées par paires des deux côtés de la rade et autour de la ville, et armées ordinairement d'environ 800 bouches à feu[1], mais dans ce moment de 1300 à 1400, y compris les batteries à bombes, font de Sévastopol une position unique dans le monde. La plupart de ces pièces sont dirigées vers la mer, et leurs feux convergent vers l'entrée du port.

Tout au fond de la baie ou rade de Sévastopol, au pied de ces roches à pic dont nous avons parlé et sur la rive droite de la Tchernaïa, est Inkermân, village à moitié ruiné et qui offre encore les débris d'une ville ancienne et de ses importantes fortifications. C'est peut-être le *Kténos* de Strabon. Du petit port de ce village, on arrive en fort peu de temps

1. La place de Strasbourg exige environ 320 pièces de canon, et celle de Metz un peu moins. Même ordinairement, Sévastopol en demande environ 800. Depuis le commencement du siége actuel, l'artillerie de la flotte russe, inactive dans le port, a été jointe à celle des fortifications. Cette artillerie était d'environ 2000 pièces, et dans le nombre il y avait des pièces de 50 et des pièces de 68.

à Sévastopol, où la route de terre, qui est de plusieurs verstes, ne conduit que par des détours. Son nom *Ink-iermân* signifie ville des cavernes, à cause des grottes creusées dans le calcaire, anciennes cellules de moines qui forment plusieurs étages les uns au-dessus des autres. On assure que, dans un temps de persécutions religieuses, ces grottes servirent d'asile à des moines appartenant à une secte opprimée, peut-être celle des ariens. A cette curiosité déjà ancienne, une autre, nouvelle, est venue s'ajouter. Ce sont les tunnels et les aqueducs servant à conduire l'eau de la Tchernaïa, de Tchorgouna à Sévastopol. Un de ces tunnels a plus de 250 mètres de long.[1]

A l'extrémité opposée de la presqu'île héracléotique, à 12 verstes de Sévastopol vers le sud, est Balaklava, l'ancien port des Symboles; mais, comparé au tableau imposant qu'offre le port principal, celui-ci n'est qu'une charmante miniature, où, malgré le château génois en ruines et les autres murailles qui couronnent les collines à droite, rien ne rappellerait les idées de guerre et de destruction, si, à de certaines époques, des forbans n'en avaient pas fait leur repaire. Le port de Balaklava est profond et bien abrité; la petite ville, commune libre de Grecs ou Arnautes qui, pour toute redevance à la couronne, entretiennent le bataillon de garde-côte dont nous avons parlé, est au fond d'une baie très-resserrée et entourée d'un cirque de rochers de 70 à 100 mètres de haut. La longueur de cette baie est environ d'une verste et demie; sa largeur de 400 mètres à peu près, et elle ne communique avec la mer que par un étroit chenal.[2]

A 6 kilomètres et demi de Balaklava, vers l'ouest, à 11 kilomètres de la baie de Kamiesch et à 16 et demi de Sévastopol,

1. Voir sur Inkermân, Pallas, t. II, p. 84 et suiv.; Dubois, t. VI, p. 250 et suiv.; Démidof, p 386 et suiv; Vsévolojski, t. Ier, p. 216.

2. Voir Vsévolojski, t. Ier, p. 38; Pallas, t. II, p. 135 et suiv.; Dubois, t. VI, p. 110 et suiv.; Démidof, p. 401 et suiv; Possart, t. II, p. 777. — Balaklava a été occupé par les flottes alliées le 28 septembre 1854.

se trouve, dans un site très-pittoresque, sur une falaise très-élevée de la côte et voisine du cap Monastyr ou Fiolente, le monastère gréco-russe de Saint-George.[1]

Dans un rapport de M. A. Launoy, daté du couvent même, le 27 janvier 1855, et inséré dans le *Moniteur*, on en a donné une description d'où nous tirons les lignes suivantes :

«Le monastère de Saint-George est situé au sommet d'une haute falaise, à environ 120 mètres au-dessus du niveau de la mer, qu'il domine, et au fond d'une petite baie circulaire complétement ouverte. Le roc a été taillé en étage sur une longueur d'environ 150 mètres, de manière à présenter une vaste plate-forme, sur laquelle s'élèvent les constructions principales, qui consistent en plusieurs corps de logis à un seul étage, dans le style claustral, servant de demeure aux religieux. A l'extrémité de la plate-forme, le long de laquelle s'étend une manifique terrasse donnant sur la mer, s'élève l'église principale d'architecture grecque, surmonté d'un clocheton vert et d'une croix très-riche à l'intérieur (?). Près d'elle, on voit une petite chapelle disposée dans un des corps de logis latéraux, et qui sert pour les offices de la semaine. Les ornements en sont riches et précieux.

«Au centre de la première terrasse est un bel escalier en pierre qui conduit à une terrasse inférieure, au milieu de laquelle se trouve une grande fontaine en marbre rouge et noir de Crimée, construite en 1846. De cette seconde terrasse part un autre escalier en pierre conduisant à des jardins plantés dans le roc sur différents plans, qui donnent accès à des sentiers descendant jusqu'au rivage.

«Le monastère est entièrement fermé du côté de la campagne. On y entre par une porte en pierre surmontée d'un bas-relief représentant Saint-George terrassant le dragon.

1. Voir Pallas, t. II, p. 92 et suiv.; Dubois, t. VI, p. 197 et suiv. — Voir aussi plus haut, p. 8.

«En dehors s'étendent de grands corps de logis en pierre de forme circulaire, non encore terminés. Ils sont destinés aux nombreux voyageurs qui, dans la belle saison, viennent visiter le monastère. Près de la porte d'entrée est le cimetière, entouré d'une belle grille en fer, et au centre duquel s'élève une petite chapelle en pierre avec un clocheton vert . . . .

«L'architecture du couvent est moderne et bien appropriée à sa destination; mais il est regrettable qu'on ait détruit de beaux fragments de ruines remontant au XIIe ou au XIIIe siècle. C'est surtout par sa situation, qui permet de jouir du spectacle continuel des plus majestueux aspects de la mer Noire, que ce monastère si célèbre mérite l'intérêt des voyageurs.»

C'était autrefois un couvent ordinaire, grec de langue comme de rite; mais vers 1830 sa destination a été changée. Aujourd'hui, il est affecté à la demeure d'une communauté de moines-prêtres (hiéromonaques) russes, chargés de fournir des chapelains à la flotte de Sévastopol. Cette communauté se compose d'environ cinquante membres, dont un grand nombre sont toujours absents, sur la flotte. A sa tête est un archimandrite placé sous l'obédience de l'archevêque d'Odessa.

Du couvent de Saint-George, une marche de deux ou trois heures vers le nord-ouest mène à la baie de Kamiesch, désormais historique, et dont pourtant nous avons à peine fait mention.[1]

Nous avons dit que son nom, en russe *Kamychévaïa Boukhta,* signifie baie des Roseaux. Elle est entourée d'un rivage plat d'où l'on s'élève graduellement sur le plateau de la Chersonèse. La distance en droite ligne de Sévastopol n'est que de 6 kilomètres. Une route empierrée, construite par nos soldats, mène jusqu'au télégraphe, qui est sur la hauteur et communique aussi avec Balaklava, dans une longueur de 11 kilomètres. Malheureusement il n'y a pas d'eau potable sur

1. Voir plus haut, p. 105, 106 et 108.

le rivage. La baie est petite, mais commode et sûre. Le sondage donne à l'entrée plus de 10 mètres, qui se réduisent ensuite à 8.

Nous n'avons pas tout dit sur la Chersonèse héracléotique, car les curiosités et les souvenirs historiques abondent sur cette petite presqu'île; mais il faut se borner, et nous en avons dit assez, sinon pour satisfaire complétement la curiosité, au moins pour l'éveiller et lui donner ses directions.

X.

LE DISTRICT D'EUPATORIA.

C'est le plus occidental de la Crimée. Il forme une espèce de triangle dont la base coïncide presque avec la route de poste de Pérékop à Symphéropol, et dont le sommet est le cap Tarkhân. Au nord, il approche de l'isthme de Pérékop; au sud, il dépasse le lac Sassyk et celui de Touzla, et de là sa limite s'avance jusque vers le Salghir. En conséquence, ce district est entouré de ceux de Pérékop et de Symphéropol.

Outre ses lacs salés, séparés chacun de la mer par une longue et étroite barre, ce district n'offre de remarquable que la ville d'Eupatoria.

Ainsi nommée, dit-on, de son fondateur Mithridate Eupator, roi de Pont[1], cette ville reçut depuis des Turcs celui de *Gueuzlevé*[2], dont les Russes ont fait *Kozlof*. Avant la fondation d'Odessa, cette ville faisait un grand commerce, et, sous les khans, les droits payés par les navires formaient une branche considérable du revenu public. Aujourd'hui bien moins im-

1. Sickler, *Alte Geographie*, p. 93.

2. Les commentateurs de Pline (*H. N.*, IV, 26; éd. Lemaire, t. II, Ier partie, p. 337 et 338) ont singulièrement abusé de ce nom. D'abord Lemaire lui-même dit de Cherson, *nonnumquam etiam* Koslevé *dictum*; et ensuite il cite Brotier qui, à son tour, dit du Port des Symboles, *nunc le port de Koslevé*. Ce sont autant d'erreurs.

portante, la ville renferme encore 1685 maisons en pierre, 2 églises, 13 mosquées, 2 ou 3 synagogues et une population de 9,820 individus, savoir 5,220 du sexe masculin et 4,600 du sexe féminin. Ce sont pour la plupart des Tatars; mais il y a aussi beaucoup de juifs karaïtes, puis des Russes, des Grecs et des Arméniens. Eupatoria, comme une grande partie de la côté de la péninsule, est malheureusement privée d'eau. L'intérieur, ou la ville des Tatars, est triste et sale; les rues sont étroites et tortueuses, et, par les mauvais temps, elles deviennent impraticables. Mais du côté du port, la ville offre un fort bel aspect, un développement considérable, et des édifices qui méritent une description.

Le principal est la grande mosquée, dite *Soultân-Metchet*, vaste bâtiment carré sans minarets, mais d'un style d'architecture assez remarquable. La grande coupole est entourée de seize petits dômes percés de fenêtres. Bâtie en 1552 par le khan Devlet Ghiraï Ier, cette mosquée se trouve sur le quai, à l'angle d'une place dont l'autre extrémité est occupée par la principale église russe. A sa droite s'étend un long bâtiment à arcades commencé depuis longtemps et encore inachevé. L'église russe forme aussi un vaste bâtiment quadrangulaire à parties saillantes, dont le toit est surmonté d'un clocheton d'assez mauvais goût. L'intérieur est d'une grande richesse. Les autres édifices qu'on voit depuis la mer, sont la manutention, le palais, les archives et la chancellerie du district, un bâtiment de fort belle apparence qui vient d'être converti en hôpital, les demeures de divers fonctionnaires civils ou militaires; enfin le lazaret de la quarantaine entouré de vastes murs de clôture.

L'église arménienne et la synagogue sont peut-être les bâtiments les plus anciens de la ville. La première remonte au XIIIe siècle, la seconde au XIe, dit-on. On donne à celle-ci pour fondateur le rabbi Anan-ben-David, chef de cette secte des juifs karaïtes que nous avons déjà trouvée établie à Djou-

fout-Kalé, et qui est répandue sur quelques autres points de la Russie méridionale et de la Pologne, en Turquie et en Égypte. Voici en quels termes un rapport récemment adressé au Ministre de la marine par un capitaine de vaisseau français, s'exprime au sujet de ce remarquable monument : «La synagogue est composée d'une vaste galerie en pierre garnie d'inscriptions et de peintures dans le style byzantin, au centre de laquelle est placé un magnifique monument en marbre blanc, élevé par l'empereur actuel de Russie à son frère Alexandre (?). A l'extrémité de cette galerie, qui est à ciel ouvert, se trouve une petite cour dallée en pierre, dont les murs sont également remplis d'inscriptions et de peintures. Sur un des côtés de cette cour s'ouvre la synagogue des hommes, et sur l'autre celle des femmes, toutes deux d'une grande richesse. La première renferme un objet très-précieux : c'est une Bible qui remonte au VIIIe siècle et qui a appartenu au fondateur de la secte. Elle est l'objet de la vénération des israélites.

Parmi les mosquées, au nombre de 18, il y en a une (nous ne savons si c'est celle de *Djouma-Djam*) qui remonte, dit-on, au XIIIe siècle.

Du côté de l'isthme ou langue de terre, d'une largeur moyenne de deux à trois cents mètres, qui sépare de la mer le grand lac salé Sassyk, on voit tout un village de moulins à vent d'une structure particulière. La ville même renferme, outre le grand bazar, vaste construction en bois, vingt khans pour les marchandises, avec un certain nombre de cafés. Elle fait un commerce assez considérable. La branche la plus importante de son industrie est la tannerie, surtout la préparation des peaux d'agneaux de Crimée, vulgairement et faussement appelées *agneaux d'Astrakhan.*

Quand, le 16 septembre 1854, les troupes françaises prirent possession d'Eupatoria, elle était déjà à peu près fermée de murailles flanquées de tours, dont on a fait depuis une enceinte

continue. Aujourd'hui, cette place est si bien fortifiée qu'elle est à l'abri d'un coup de main et en état de soutenir un siége.

La plage est sablonneuse : à peine au-dessus du niveau de la mer, elle s'étend le long d'une vaste baie en forme de croissant très-ouvert, dont l'extrémité nord est composée de quelques dunes de peu d'élévation. Cette baie manque de profondeur, circonstance qui oblige les navires à mouiller très-loin de la ville, sans abri suffisant. Toute la côte est basse et uniforme jusqu'au cap Loukoul, peu distant de l'embouchure de l'Alma. Au delà, elle commence à être accidentée ; puis, au sud de la Katcha, commencent les hautes falaises et les plis de terrain pittoresques.

Mais à l'entour d'Eupatoria tout est plat, et dans cette vaste plaine on ne voit ni arbres ni habitants. Le pays n'est pas toutefois sans culture ; cependant il sert surtout de pâturages à d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons.

XI.

DISTRICT DE IALTA.

Il est de formation récente (1837) et le moins peuplé des districts de la presqu'île[1]. Resserré entre celui de Symphéropol et celui de Théodosie, il touche d'une part à Balaklava et d'autre part à Ouskut, dont la rivière (Ouskut-Ouzen) lui sert de limite. Il comprend ainsi une grande partie du beau littoral que la Iaïla met à l'abri des vents du nord et qui fait participer la Russie, par ce coin de terre, au climat de la Haute-Italie. Du côté du nord, il arrive jusqu'à Laka Grétcheskaïa, non loin de la Katcha ; mais de là la limite, s'infléchissant vers le sud, passe au pied du Tchatyr-Dagh.

Nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit p. 22 de la ville chef-lieu du district, si ce n'est qu'en 1842, elle ne renfermait encore que 45 maisons, avec une population de 371 individus,

1. Voir plus haut, p. 66. — Voir aussi sur Ialta, Possart, t. II, p. 780.

232 du sexe masculin, 139 du sexe feminin. En 1849, cette population s'élevait à 490 individus. Il n'y avait dans tout l'empire de Russie que 57 villes ou bourgs plus faiblement peuplés. Sur un total de 1004 villes, Ialta était, sous ce point de vue, la 947e. Car il n'y a, en Russie, que 870 villes de mille âmes et au-dessus.

Toutes les autres localités du district ont aussi été suffisamment décrites.

XII.

DISTRICT DE THÉODOSIE.

C'est le plus oriental de la presqu'île, resserré entre le Salghir inférieur et la mer, et entouré des districts de Pérékop, de Symphéropol et de Ialta. La petite presqu'île de Kertch et la flèche d'Arabath en dépendent. Ses principales villes sont Théodosie ou Kaffa, Kara-sou-bazar[1], Soudak, Eski-Krym, Kertch et Iéni-Kalé.

Les trois dernières seules réclament encore quelques lignes; cependant à l'égard des deux premières aussi nous voulons réparer ici quelques omissions.

Théodosie fut fondée par les Milésiens, à une époque incertaine, mais sans doute antérieure de cinq ou six siècles à l'ère chrétienne. Elle paraît avoir été détruite lors de l'invasion des Huns, l'an 375 de J.-C. Au temps de Constantin Porphyrogénète, il y avait à la place auparavant occupée par la colonie milésienne un endroit que cet auteur appelle *Kapha*, nom dont les Génois firent *Caffa*.[2]

A Théodosie, l'ancienne grande mosquée (*Biyouk-Djam*),

1. D'après Oldekop, *Geographie des Russischen Reichs*, p. 127. Mais nous avons un doute si Kara-sou-bazar, placé sur les confins du district de Théodosie et de celui de Symphéropol, appartient en effet au premier de ces districts, et non au second. D'après la carte du Dépôt de la guerre et l'ouvrage de Possart, Kara-sou-bazar appartiendrait au district de Symphéropol.

2. Sur l'histoire de Théodosie, voir Dubois, t. V, p. 281, et un ouvrage beaucoup plus ancien de l'abbé Oderico de Gênes, *Lettere Ligustiche*, 1792, 13e lettre et suiv.

maintenant transformée en église grecque[1], mérite d'être remarquée, même après toutes les dégradations qu'on lui a fait subir en changeant sa destination. Autrefois, son dôme principal, entouré de onze autres plus petits sur trois de ses faces, était surmonté de plusieurs minarets, avec des escaliers en colimaçon. Pallas[2] admirait la noble simplicité de ce vaste édifice, peut-être le plus beau de la Crimée. Cependant Dubois place encore plus haut les Grands Bains turcs, qui étaient auprès de la mosquée et servaient pour les ablutions usitées dans le culte, et qui ont été démolis de la manière la plus regrettable depuis 1832. Quant au temple même, il n'est plus reconnaissable, quoique toujours curieux à voir; après les démolitions faites, on devait entreprendre des constructions nouvelles; mais l'argent vint à manquer, et ce beau temple resta à l'état de ruine. Une autre mosquée remarquable, surmontée d'un minaret, fut assignée au culte catholique. L'église arménienne, au contraire, existait déjà au temps des Génois.

L'ancienne citadelle génoise est aujourd'hui démantelée.

Le musée de Théodosie, qui s'est enrichi aux dépens de celui de Kertch, mérite encore d'être visité, quoique l'on y cherche en vain des monuments provenant de l'emplacement même de l'ancienne colonie milésienne. Outre les antiquités criméennes, on y conserve une collection de fossiles très-curieuse.

Le lecteur a déjà vu dans une note, p. 42, que, vers 1840, Théodosie avait une population de 4709 individus, 2585 du sexe masculin et 2124 du sexe féminin. En 1849, cette population s'était accrue jusqu'à 8,435 individus. La ville compte 800 maisons, qui se groupent autour du vaste port,

1. M. Démidof en a donné une vue, p. 522; on la voit aussi indiquée dans la vue de Théodosie de l'Atlas de Pallas, pl. 39; et Dubois l'a également dessinée, Atlas, IIIe série, pl. 28.

2. T. II, p. 285. — Voir aussi Dubois, t. V, p. 290; Démidof, p. 522.

situé sur une magnifique baie, en forme de croissant. Elle est d'un aspect agréable.

Il a déjà été question aussi de ce port très-favorablement situé et qui semblait destiné à une prospérité nouvelle sous le gouvernement russe. Mais celui-ci, trouvant la position de Kertch plus avantageuse, a fait de cette dernière ville maritime l'objet d'une sollicitude plus particulière. Aussi la belle Quarantaine de Théodosie est aujourd'hui abandonnée. Cependant cette localité a de grands avantages sur celle de Kertch : la baie est beaucoup plus profonde et elle n'est jamais prise par les glaces.

Kara-sou-bazar, entre le Grand Kara-sou et le Tounas, a une population aussi nombreuse que Symphéropol et qui n'est surpassée que par celle de Sévastopol. C'est comme nous l'avons dit, une ville tout orientale, d'ailleurs commerçante et la plus industrieuse de la presqu'île. «Les rues boueuses et très-mal pavées, dit M. Démidof[1], sont garnies d'un nombre infini de boutiques, qui sont défendues de la pluie et du soleil par des auvents aux piliers boîteux. C'est là un coup d'œil beaucoup plus pittoresque qu'élégant.» Il faut visiter en outre le grand bazar, citadelle marchande entourée de murailles à meurtrières, et l'église catholique construite depuis 1816.

Eski-Krym, qu'on croit être le *Cimmerium* des anciens[2], depuis nommé *Solgat* par les Orientaux, aujourd'hui bourg en ruines, était autrefois l'une des résidences des khans, et peut-être toute la péninsule lui doit-elle son nom. Voici ce qu'on lit dans la géographie d'Aboulféda[3] : «La Crimée *(Al-Kirim)* est le nom d'une contrée qui renferme environ quarante villes[4].

1. P. 498. — La physionomie de la ville est rendue, à la suite de ce passage, d'une manière très-piquante. Voir aussi plus haut, p. 42.

2. Dubois (t. V, p. 256) trouve ailleurs, à 45 verstes de Kertch, près de la montagne d'Opouk, le *Kimmerikon* de Strabon.

3. T. II, 1re partie, p. 282 et 320. Voir aussi plus loin, p. 157, note 2.

4. Le voyageur Rubruquis dit la même chose : «*Sunt autem quadraginta castella inter Kersonam et Soldaiam, quarum quodlibet fere habebat pro-*

Les plus célèbres de ces villes sont Solgat, Soudak et Kaffa (Al-Kafa). Le nom de *Kirim* s'applique d'une manière particulière à la ville de Solgat (en sa qualité de capitale[1]).» A en croire Vsévolojski[2], on verrait encore à Eski-Krym (en russe *Staroï-Krym*) le vieux palais des khans; mais l'exact Dubois n'en parle pas. «Qu'ai-je vu à Eski-Krym? s'écrie-t-il avec son emphase habituelle : le guide qui me conduisait me fit observer cinq vieilles mosquées en ruines, aux flancs ouverts; un grand bain voûté, vis-à-vis de l'église grecque, et, derrière celle-ci, une sixième mosquée, la seule où un moullah exerce encore des fonctions. Peut-être est-ce celle que Bibarse (? Bibars), roi d'Égypte, originaire de la Crimée, fit construire en marbre et en porphyre, avec la permission du khan du Kaptchak. C'était la plus grande de la Crimée». Ce bourg est d'ailleurs habité par quelques Arméniens, quelques Boulgares et un petit nombre de Russes. Au total, la population de cette ancienne capitale était, en 1849, de 1042 individus. Dans son voisinage sont les colonies allemandes de Heilbronn, Zurichthal et autres.[3]

Il a été plusieurs fois question déjà de la presqu'île secondaire de Kertch. Selon Reuilly, elle était appelée autrefois Cybermique, et est fort élevée au-dessus de la mer Noire et de celle d'Asof. «Entre Kaffa et Kertch, dit-il, on voit près d'Akos un rempart et un fossé qui était l'ancienne ligne de démarcation de l'empire du Bosphore et des possessions des Chersonites.»[4]

La ville de Kertch elle-même, siége d'un gouvernement

prium idioma; inter quos erant multi Gothi, quorum idioma est teutonicum.» Recueil de la Société de Géographie, t. IV, p. 219.

1. Quelques auteurs nomment aussi Solgat comme étant la capitale de la Khazarie de Crimée. Selon M. de Hammer, Solgat s'appelait aussi *Sogd*. *Geschichte der goldenen Horde*, p. 303.

2. T. Ier, p. 182. — Dubois, t. V, p. 308.

3. Voir Oldekop, *Geographie des Russischen Reichs*, p. 130.

4. P. 139, note. Dubois (t. V, p. 241 et 243) parle du rempart *Cybernique*. — Sur l'ancienne frontière du royaume de Bosphore, voir aussi Dubois, t. V, p. 191.

urbain *(gradonatchalstvo)* dont dépend aussi Iéni-Kalé, port et forteresse qui en est éloigné de 11 verstes, s'étale en amphithéâtre au fond d'un petit golfe, en un endroit qui, à en juger par le nombre des *tumuli*, doit avoir été jadis un lieu de sépulture, et au pied des coteaux sur lesquels avait été bâtie, dans la haute antiquité, la ville de *Panticapæum*, qui prit plus tard le nom de *Bosphore*, corrompu ensuite en *Vospor* ou *Vospro*. Cette ville avait été fondée vers le milieu du sixième siècle avant J.-C., toujours par les Milésiens[1]. «Panticapée, dit Dubois[2], reine du Bosphore, concentre en elle tous les intérêts divers de Tanaïs et de Phanagorie, qui bientôt la reconnurent pour métropole; elle mit dans la balance du commerce le blé de sa presqu'île et le sel de ses lacs salins.» Les antiquités de cette ville, statues, inscriptions, vases, médailles, objets de toilette, ustensiles, débris divers, abondent; malheureusement les plus remarquables ne sont pas restées sur les lieux, mais ont été transportées, soit à Saint-Pétersbourg, pour enrichir le Musée de l'Ermitage, soit à celui de Théodosie[3]. C'est sur un des coteaux, auquel on donne encore aujourd'hui le nom de *montagne de Mithridate*, que s'élevait l'acropole; un autre s'appelait *siége* ou *fauteuil de Mithridate;* et ce qu'on nomme le *tombeau de Mithridate* est le *tumulus* qui couronne le premier.

La ville moderne, déchue de son ancienne splendeur, mais actuellement en voie de progrès, n'était encore, il y a moins d'un siècle, qu'un pauvre village. Aujourd'hui, c'est une

1. Voir sur son histoire, Vsévolojsky, t. Ier, p. 229.
2. T. Ier, p. 57. — Voir aussi t. V, p. 223.
3. Voir sur ces antiquités : Reuilly, p. 231; Clarke, t. II, p. 277; Dubois, t. V, p. 121 et suiv.; Démidof, p. 535; Koch, p. 11 et suiv. Dubois entre sur cette matière dans de très-longs détails où il ne serait pas sans intérêt de le suivre, si c'en était ici le lieu. Il discute aussi, comme Clarke, les questions relatives au *tombeau de Mithridate* ou d'autres rois du Bosphore, savoir au Mont d'Or ou à l'Altine Obo.

petite ville, neuve, d'un aspect riant, mais offrant dans son architecture, selon M. Koch, un mélange un peu bizarre du goût italien avec le goût russe. Peut-être ce que le voyageur allemand appelle le goût italien, les maisons couvertes de terrasses, etc., est-ce plutôt le goût de l'Orient. Il rapporte au goût russe l'absence de pavé et la largeur disproportionnée des rues. Voici la description que donne de Kertch M. Démidof : «La ville se déploie, dit-il, en forme de croissant sur la côte septentrionale (d'une anse profonde du Bosphore), vers l'occident de la baie et sur des plateaux peu élevés qui l'entourent. Un seul point domine cet ensemble : c'est la fin d'un rameau de mamelons qui vient se terminer justement au-dessus de la ville par un monticule plus considérable que les autres et qui tombe assez rapidement vers la mer. C'est là le mont Mithridate, couronné d'éminences naturelles qui ont une ressemblance si frappante avec les kourgans qu'on distingue à peine, à quelque distance, celles qui sont dues à la main de l'homme de celles dont la nature a tracé le contour..... Le mont Mithridate, profondément entaillé dans ces derniers temps, a laissé une vaste place à un temple grec achevé à peine, qui reçoit en dépôt les nombreuses et précieuses découvertes des kourgans dans ces fouilles infatigables [1]..... Si du temple vous descendez vers la ville, un escalier de géants vous y conduit. Cet escalier moderne, orné de balustres grecs, de masques et de coupes, et décoré des griffons de Panticapée, belle et correcte sculpture que nous avons déjà signalée, est d'un effet imposant. Il aboutit à une place polygone, entourée d'arcades, sur laquelle se tient le marché. Des rues régulières entourent cette même place : les unes descendent vers la mer, et le trajet est court; mais il en est une, la rue principale, qui, remontant vers le

1. C'est surtout à M. de Blaremberg qu'on doit le plus grand nombre de ces découvertes.

nord-ouest, perce la ville d'outre en outre jusqu'à son extrémité. C'est la voie marchande, la rue peuplée; elle a plusieurs rues parallèles, coupées, comme elle l'est elle-même, à angle droit. Sur tout le bord de la baie règne un quai de pierre. Ce quai, spacieux et passablement inégal, se couvre de belles constructions, parmi lesquelles il faut d'abord placer l'habitation du gouverneur (*gradonatchalnik*) de Kertch, et un immense édifice destiné à l'administration des douanes, ainsi qu'à l'emmagasinement des marchandises. Par malheur, les navires n'arrivent point jusqu'à ce quai, dont les éloigne le peu de profondeur de la mer au fond de l'anse. Ils s'arrêtent au loin sous les murs du lazaret (de quarantaine), qui est sur le rivage de la baie, à l'endroit même où le voisinage du détroit (d'Iéni-Kalé) rend les flots plus profonds et l'ancrage facile.» Le noble voyageur décrit ensuite le Musée.

Kertch avait autrefois une citadelle (acropole), mais elle a été démolie, et à l'endroit où elle se trouvait s'étend maintenant la grande place formant un polygone régulier dont il a été question. Cependant Vsévolojski, en outre de la forteresse, parle de deux batteries, Pavlofskoï et Alexandrofskoï, placées sur le bord de la mer. Il les nomme les clefs du Bosphore et de la mer d'Asof. «Le canal de la mer, dit-il, resserré déjà en ce lieu, dans une longueur de moins de 4 verstes, par la Ioujenaïa Koça (Pointe de terre méridionale)[1], avançant de la terre opposée, et par les îles et bancs étroits qui, en partant de cette pointe, se prolongent au nord-ouest, l'est encore davantage par les bancs de sable, tellement que le chenal, d'une largeur de 22 à 26 pieds, passe sous le

1. Deux langues de terre s'avancent de la presqu'île de Tamân, où était jadis Tmoutarakân, chef-lieu d'une principauté russe, vers la presqu'île de Kertch : celle au nord du golfe de Tamân et vis-à-vis d'Iéni-Kalé s'appelle *Sévernaïa Koça* (Pointe du nord), celle au sud, près de Tamân même, est la *Ioujenaïa Koça*. — Voir sur Tmoutarakân, Vsévolojsky, t. II, p. 279; Pallas, t. II, p. 323 et suiv.; Clarke, t. II, p. 236, 237; etc.

canon même de ces batteries.» C'est le château de Vospro (un des anciens noms de Kertch), qui a remplacé, à l'entrée du détroit d'Iéni-Kalé, les fortifications d'autrefois. La très-ancienne et très-remarquable église grecque de Kertch était primitivement renfermée dans la forteresse. Une inscription qu'on lit sur une de ses colonnes en fait remonter l'origine à l'an de J.-C. 757. Sombre et étroite dans son intérieur, surmontée d'une coupole très-élevée qui éclaire le centre de la croix, elle est, comme l'église de Pitzounda en Avkhasie, comme celle du fameux couvent arménien d'Etchmiadzine, un échantillon curieux des premiers produits du style byzantin.

Le port est bon et sûr, mais il gèle presque tous les hivers. En 1821, il a été déclaré port franc. En 1833, la quarantaine de ce port a été placée au rang de quarantaine générale pour la mer d'Asof, ce qui a donné un grand avantage à Kertch sur Théodosie : aussi cette dernière ville a-t-elle fait entendre de vives plaintes. Ce qui alimente ici le commerce, c'est le sel, et ensuite la pêche qui fournit les sterlets et le caviar, et une grande quantité d'une espèce de hareng.

Avec Iéni-Kalé, Kertch renferme 1028 maisons, toutes en pierre, et 8228 habitants, dont 5251 du sexe masculin et 2977 du sexe féminin [1]. Parmi cette population se trouvent les descendants des Grecs venus de l'Archipel avec le comte Orlof-Tchesmenskoï. Les grands priviléges qu'obtint pour eux ce chef de la flotte russe de Catherine II, furent encore augmentés, en 1795, à la demande du prince Zoubof.

Iéni-Kalé (Château nouveau), en russe *Iénikol*, petite bourgade presque uniquement habitée par ces Grecs, et à la pointe orientale de la presqu'île, à l'endroit le plus res-

1. Ceci est officiel (voir *Statistitcheskiya Tablitsy*, etc., p. 50). Dubois parle seulement de 2,820 habitans répartis dans 682 maisons.

serré du détroit, que son château domine. Ce fort, construit par les Turcs, à qui les Tatars cédèrent Kertch en 1475, sur une montagne au nord du bourg, a été remis en bon état par quelques restaurations récentes. Les habitants s'occupent de la pêche du turbot et de l'esturgeon, et dans quelques boutiques placées sur la plage se débitent, outre une grande quantité de poissons, des toiles, du goudron, des avirons, etc. Dans le bourg même, tout porte ou le caractère oriental, ou le caractère génois.

Enfin, sur la presqu'île de Kertch, et dans le district de Théodosie, à l'entrée de la singulière langue de terre dite *Flèche d'Arabath*, dont il a déjà été question à plusieurs reprises, se trouve encore le petit fort turc d'Arabath, que les troupes du prince Dolgorouki prirent d'assaut en 1768. Ses remparts et ses fossés sont encore en bon état, mais dans l'intérieur tout est ruiné, et parmi ces ruines on remarque surtout un bain turc et une mosquée. Tout à l'entour se trouve un petit nombre de maisons. Le pays est triste et désert, comme dans toute la presqu'île de Kertch, steppe grise et aride et imprégnée de sel; il faut gagner Théodosie pour échapper à la monotonie de ce spectacle, et le littoral surtout offre ensuite au voyageur celui d'une nature à la fois plus riante et plus variée.

A cette description du district de Théodosie nous ajouterons quelques nouveaux détails sur le Bosphore cimmérien et la mer d'Asof qui, l'un et l'autre, en baignent les côtes, avec la mer Noire.[1]

Nous ne reviendrons pas sur le nom du Bosphore cimmérien, et nous n'examinerons pas ici quelle distinction profonde il importe de faire entre les Cimbres qui ont attaché leur nom à la Chersonèse cimbrique, et les Cimmériens ou Kimmériens qu'on a le plus souvent confondus avec eux,

1. Voir plus haut, p. 81 et 141.

mais dont il est déjà question dans Homère et dans Hérodote[1]. Nos observations seront purement géographiques ou nautiques.

Il n'est pas facile de pénétrer de la mer Noire dans la mer d'Asof. De nombreux bancs de sable entravent la navigation dans le détroit de Kertch. Déjà à l'entrée, au cap Takli (côté de gauche), où s'élève un phare au milieu des collines, la côte est entourée, à plusieurs centaines de pas de distance, d'écueils cachés; il faut se tenir au milieu du détroit, large, en cet endroit, d'environ 14 kilomètres. Le danger devient encore plus grand quand on a dépassé la langue de terre, appelée *Ioujenaïa Koça*, qui s'avance de Tamân. Le chenal, comme on l'a vu, se rétrécit singulièrement et conduit, avec nécessité, les navires sous le canon des batteries Pavlofskoï. La sonde n'y donne pas trois brasses, et, près du banc de sable qui s'étend du cap Ak-Bouroun jusqu'à Iéni-Kalé, elle ne trouve pas beaucoup plus d'une brasse, deux mètres au plus. Les navires un peu considérables sont obligés de rester à distance de Iéni-Kalé, situé, ainsi qu'il a été dit, au point le plus étroit du détroit (largeur 4 verstes), bordé à droite par la Sévernaïa Koça. A l'issue de cette passe est le phare d'Iéni-Kalé, sur un promontoire qui s'appelle pour cette raison cap Fanar, et qui est à 3 verstes du fort, à 12 de Kertch. Il a 22 mètres de haut, et sa base est à 115 mètres au-dessus du niveau de la mer. Là on a 5 brasses par un fond de vase. On voit le feu du phare à une distance de plus de 160 kilomètres, dans la mer d'Asof, où se trouve ensuite, du côté du nord, à l'entrée du golfe du Don, le phare de Biélo-Saraï par 46°56′30″ de lat. N. (Comme longitude on donne 37°19′, mais il y a là sans doute un degré de trop.)

1. Hom., *Odyss.* XI, 14-19; Herod., L. I, chap. 6 15. 16. 103; L. IV, chap. 1. 11. 12; *Russia seu Moscovia, itemque Tartaria*, Elzev., p. 234. Les Cimmériens sont-ils les Gomer de la Bible? Là-dessus on peut voir Rosenmüller, *Biblische Alterthumskunde*, t. Ier, p. 235.

La mer d'Asof elle-même, qui a, d'après le directeur du Bureau de statistique de Berlin[1], 619 milles carrés d'Allemagne ou environ 34,000 kilom. carrés, c'est-à-dire presque l'étendue de la Suisse, a une profondeur extrêmement inégale, et cette profondeur n'y fait que diminuer, malheureusement pour le commerce, qui pourtant est en progrès dans ces parages, comme presque partout ailleurs. Son maximum est de 14 mètres ou 8 brasses et demie, et se trouve dans la direction du détroit de Kertch, à la pointe de Biélo-Saraï; mais ailleurs il n'y a que cinq brasses, et sur la rade de Taganrog à peine deux. Aussi les navires y reçoivent-ils leur chargement au moyen de bateaux plus légers. En bien des endroits, la mer d'Asof est impraticable, et elle offre des dangers pour la navigation. Elle est agitée par de fréquents orages. Ses eaux, plutôt saumâtres que salées, sont d'une couleur jaunâtre qui les a fait comparer à une purée de pois. Cela s'explique en partie par le sable du fond, en partie par les falaises rougeâtres qui bordent ses côtes septentrionales. Cette mer est gelée de décembre à mars.

La mer d'Asof est une mer exclusivement russe : on n'en peut dire autant de la mer Noire dont elle est un golfe. La mer Noire qui a une étendue de plus de 430,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire presque égale à celle de l'Espagne, est et doit être une des grandes voies de commerce du monde en général. Elle passe pour inhospitalière depuis la plus haute antiquité[2]; mais peut-être l'aurait-on jugée, d'après l'expérience de la dernière année, moins mauvaise que sa réputation, sans l'épouvantable tempête qui est venue assaillir les flottes alliées sur les côtes de la Crimée, le 14 novembre 1854. En attendant, c'est toujours par ironie qu'elle porte le nom de Pont Euxin (mer Hospitalière).

1. Dieterici, *Mittheilungen*, 1853, p. 280.
2. Son premier nom était celui de Πόντος ἄξενος ou ἄξεινος.

XIII.

CHRONOLOGIE DES KHANS DE CRIMÉE.

L'histoire de la Crimée, ainsi qu'on a déjà pu s'en faire une idée, est longue, car, dès l'antiquité, on voit la presqu'île mêlée à des événements divers; elle se complique de détails offrant le plus haut intérêt à l'historien et à l'ethnographe. La place nous manquerait ici même pour en donner un abrégé. Cependant nous voulons au moins, dans cette note et dans la suivante, consigner quelques indications générales; ce seront des matériaux encore informes, mais qui néanmoins pourront faciliter la tâche de l'historien futur[1]. Nous commençons par la chronologie des khans de Crimée, depuis la séparation de cet État de l'empire Mongol à son déclin.

Hadji Ghiraï[2], premier khan particulier, vers	1453
Mengli.Ghiraï Ier, son fils . . . . . vers	1478
Méhémet Ghiraï Ier, son fils.	1514
Gazi Ghiraï Ier, son fils	1524
Saadet Ghiraï Ier, son frère aîné	1524
Islam Ghiraï Ier, autre frère. . . . . vers	1536
Saheb Ghiraï Ier . . . . . vers	1540
Devlet Ghiraï Ier, petit-fils de Mengli-Ghiraï .	1551
Méhémet Ghiraï II	1577
Islam Ghiraï Ier, pour la seconde fois, vers	1580
Gazi Ghiraï II	1586
Fateh Ghiraï, son fils	1607
Sélamet Ghiraï Ier, fils de Devlet Ghiraï Ier .	1607

1. Voir aussi le petit aperçu qui se trouve à la page 57. Nous nous réservons d'entreprendre plus tard ce travail, dont nous avons déjà réuni quelques éléments.

2. Son origine est incertaine, mais il paraît avoir été un descendant de l'un des khans de l'Orde d'or, et de la race de Tchengkiz-Khan. Voir Hammer, *Geschichte der goldenen Horde*, p, 397 et suiv.

Djanibek Ghiraï 1610
Méhémet Ghiraï III. 1623
Anaïet ou Inaout Ghiraï, fils de Gazi II. . . . 1623
Behadr Ghiraï, fils de Sélamet Ier 1637
Méhémet Ghiraï IV, son frère. 1641
Islam Ghiraï II, autre frère 1644
Adel Ghiraï, fils de Kouban Ghiraï [1] 1653
Hadji Sélim Ghiraï Ier 1672
Devlet Ghiraï II, son fils. 1698
Gazi Ghiraï III, son fils 1706
Devlet Ghiraï II, pour la 2me fois 1706
Kaplan Ghiraï Ier, fils de Hadji Sélim Ier . . . 1707
Devlet Ghiraï II, pour la 3me fois 1708
Kaplan Ghiraï Ier, de nouveau 1713
Saadet Ghiraï II 1717
Devlet II, de nouveau 1717
Mengli Ghiraï II, fils de Kaplan . . . . . vers 1724
Kaplan Ier, de nouveau 1730
Mengli II, de nouveau [2] 1739
Sélamet Ghiraï II. 1739
Sélim Ghiraï II 1740
Kaplan Ghiraï II 1743
Arslân Ghiraï, fils de Devlet Ghiraï II 1748
Alim Ghiraï, son cousin 1755
Kérim ou Krim Ghiraï [3] 1758
Maksoud Ghiraï 1764
Krim Ghiraï, de nouveau . , ... 1768

1. C'est une branche collatérale, qu'on désigne sous le nom des Tchobân-Ghiraï, ou Ghiraï pâtres. Le mot Kouban paraît corrompu de Tchoban.

2. Il est mort en 1776, ainsi qu'on le voit sur son mausolée à Baktchi-Saraï. Voir Pallas, t. II, p. 580, où l'on trouve aussi l'année de la mort des autres khans.

3. Voir Peyssonnel, t. II, p. 339 et suiv. : *Relation de la révolte des Nogaïs de Iedzan, qui a causé la déposition d'Alim-Guéraï-Khan, en 1758, et placé Krim-Guéraï sur le trône.*

Devlet Ghiraï III, son neveu (et ensuite de nouveau). 1769
Kaplan Ghiraï III. 1770
Sélim Ghiraï III 1771
Saheb Ghiraï II. 1771
Chahine Ghiraï 1777
Il abdique en faveur de la Russie 1783

Le manifeste de prise de possession de l'impératrice Catherine II est du 19 avril 1783.[1]

XIV.

LA PETITE-TATARIE.

Dans la géographie d'Abraham Golnitz, publiée par les Elzévirs, en 1643[2], c'est-à-dire vers le temps de l'avénement d'Alexis Mikhaïlovitch au trône de Russie, nous lisons en langue latine ce qui suit :

«En troisième lieu vient la *Tartarie* dite *mineure* ou *de Pérékop*, pour la distinguer de la Grande-Tartarie, située en Asie. Elle contient, outre la Chersonèse Taurique, tout le territoire entre le Don, le Dnièpr et le Sem. Les villes, dans la Chersonèse Taurique, sont Pérékop, où est la résidence du khan (*ubi regia sedes*), Kaffa et Krym.

»En dehors de la presqu'île, à l'embouchure du Don, est Asof, place de commerce; puis Otchakof, près des bouches du Dnièpr.»

Ainsi, le territoire du khan s'étendait alors, entre le Don et le Dnièpr, jusqu'au Sem ou Seim, rivière qui en décrivait la limite du côté du nord.

Le Sem ou Seim est un affluent de la Desna, qui elle-même se réunit au Dnièpr, un peu au-dessus de Kief, dans

1. Voir *Neues St. Petersburgisches Journal*, 1783, t. II, p. 199-204.
2. *Compendium geographicum succinctâ methodo adornatum*, p. 190.

le gouvernement de Tchernigof. Il a sa source entre Tym et Novoï-Oskol, dans le gouvernement de Koursk, à environ 130 verstes à l'ouest du Don. Après avoir reçu, dans ce gouvernement, la Touskara, sur laquelle est situé le chef-lieu Koursk, et la Svapa, et baigné Rylsk et Poutivl, il entre dans le gouvernement de Tchernigof, sur les confins duquel avec le gouvernement de Koursk il se grossit du Kléven, et, un peu au-dessous de Batourine, vers Sosnitza, il se réunit à la Desna, qui continue la ligne jusqu'au Dnièpr, à travers le gouvernement de Tchernigof.

La Russie ne tarda pas à entamer cette limite du nord, qu'on recula successivement vers le sud, surtout en vertu du traité de Belgrade, conclu entre cette puissance et le grand-sultan, le 18 septembre 1739, et complété par la convention de Nissa, du 3 octobre suivant[1]. Voici ce qui fut alors stipulé au sujet de la frontière : «Du côté oriental du «Borysthène (Dnièpr), on tirera une ligne droite, depuis «la source de la rivière de Saliva Konskié-Vody[2] jusqu'à la «source occidentale du grand fleuve Berda[3]. Toutes les terres «et eaux contenues dans l'enceinte formée par le Borysthène, «la rivière de Saliva, ladite ligne et le grand fleuve Berda, «resteront à l'empire Ottoman. De même, toutes les terres «et eaux qui sont par delà lesdits fleuve, rivière et ligne, «resteront à l'empire de Russie.»

Ainsi la Porte-Ottomane, ou plutôt son vassal, le khan de Crimée, avait alors perdu une partie des gouvernements actuels de Tchernigof, de Koursk et de Voronège, du gou-

1. Voir Koch-Schœll, *Histoire des traités de paix*, t. XIV, p. 387 et suiv., et Ghillany, *Diplomatisches Handbuch*, t. II (1855).

2. Affluent de gauche du Dnièpr, à la lisière méridionale du gouvernement actuel d'Iékatérinoslaf. Il faut lire Zaliva.

3. Aux environs de Kirilofskaïa et d'Alexéïefskaïa. La Berda, fleuve de la steppe, ne compte pas parmi les grands cours d'eau. Elle se jette dans la mer d'Asof, au-dessous de Pétrofskaïa, un peu au nord de Berdiansk. Son cours est seulement d'environ 75 verstes.

vernement de Kharkof[1], du Pays des Kosaks du Don, et tout le gouvernement actuel d'Iékatérinoslaf.[2]

La paix de Koutchouk-Kaïnardji, conclue le 21 juillet 1774, ne traça pas une délimitation nouvelle; mais elle enleva la Petite-Tatarie à la suzeraineté de la Porte, et confisqua, au profit de la Russie, Kertch et Iéni-Kalé. L'art. 3 qui renferme ces stipulations, est résumé par l'auteur de l'*Histoire des traités de paix*[3] dans les termes suivants (nous ne changeons que l'orthographe) :

« Les Tatars de la Crimée, du Boudjak, du Kouban, les Iédissans, Djamboïlouks[4] et Iédischkouls, seront reconnus par les deux empires pour nations libres et entièrement indépendantes de toute puissance étrangère, gouvernés par leur propre souverain de la race de Tchenghiz-khan. La Russie et la Porte ne se mêleront en aucune manière ni de l'élection du khan, ni des affaires domestiques, politiques, civiles et intérieures des Tatars. Quant à la religion, comme les Tatars professent le même culte que les musulmans, ils se règleront à l'égard du grand-seigneur, comme grand-khalife du mahométisme, selon les préceptes que leur prescrit leur loi, sans aucun préjudice de leur liberté politique et civile.

« La Russie restituera et laissera à ces Tatars, à l'exception des forteresses et ports de Kertch et de Iéni-Kalé, tout

1. Appartenant du reste à la Petite-Russie, conquise par les Russes sur les Polonais.

2. On peut voir sur deux des cartes (n° VII et n° XI) de l'*Atlas russien*, publié en 1744 par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, l'étendue qu'avait alors la Petite-Tatarie. Cependant la frontière à l'est du Dnièpr n'est pas encore la Zaliva Konskiè-Vody : elle s'arrête au nord de la Samara, grand affluent du Dnièpr. — La description donnée par Busching (*Géographie*, édition allemande de Schaffhouse, t. III, p. 97 et suiv.), se rapporte à l'année 1765.

3. T. XIV, p. 426.

4. On écrit aussi Djemboulouk le nom de cette tribu des Nogaïs. Vsévolojsky, à l'art. *Nogaï*, t. II, p. 16, écrit *Djimboulaï*.

ce qu'elle a conquis en Crimée et au Kouban, avec le terrain situé entre les rivières de Berda, de Konskié-Vody et le Dnièpr, ainsi que celui qui s'étend entre le Boug et le Dnièstr jusqu'à la frontière de la Pologne. Otchakof, avec son territoire, est réservé à la Porte, qui renonce, de son côté, à ses droits sur la Crimée, le Kouban et l'île de Tamân, et s'engage de la manière la plus solennelle, à ne jamais ni introduire ni entretenir aucune garnison ou gens armés dans les villes, forteresses et terres de la dépendance de ces Tatars.»

On sait que cette indépendance de la Crimée ne fut pas de longue durée : le traité de Koutchouk-Kaïnardji ne tarda pas à être modifié par la convention de Constantinople du 8 janvier 1784, qui y mit fin, sans toutefois prononcer explicitement l'incorporation du pays à l'empire de Russie.[1]

Otchakof, avec son territoire, qui resta encore au pouvoir des Turcs, fut cédé à la Russie par le traité de Iassy, signé le 9 janvier 1792[2]. Cette forteresse avait été prise d'assaut par les Russes en 1737 et en 1788.

La déclaration d'indépendance de 1774 avait été préparée par différentes pièces diplomatiques que l'on trouve en grande partie dans les Mémoires du comte de Gœrtz. Une de ces pièces est intitulée : *Explication sur l'état local des Tatares*[3]. Nous croyons utile d'en extraire les passages suivants :

«La question s'il est plus avantageux pour les Puissances chrétiennes que les Tatars restent sous la domination de la Porte, ou qu'ils forment un État à part et indépendant, ne saurait être problématique. L'expérience de plusieurs siècles démontre combien la Porte est impuissante ou peu intentionnée à les contenir, et on a vu plus souvent encore com-

1. Voir Koch-Schœll, *Histoire des traités de paix*, t. XIV, p. 456.
2. Voir *ibidem*, t. XIV, p. 504; *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 709.
3. Voir p. 268, n° XXXIV.

bien elle a été ardente à les soutenir contre les chrétiens, et à forcer ceux-ci à dissimuler leurs excès et leurs outrages par la considération si grave d'une guerre avec elle.

« Quand ils seront abandonnés à eux-mêmes, le sentiment de leur faiblesse et la crainte d'un châtiment dont ils ne seront plus à couvert, modéreront mieux leur inquiétude et leur rapacité, du moins ne les exciteront jamais. De plus, il peut naître de leur rétablissement en État libre et indépendant, un nouveau genre de vie et de nouvelles mœurs. Ils peuvent se policer, ce qui n'est pas à attendre tant qu'ils seront soumis à la Porte. Celle-ci, qui pense si peu à se policer elle-même, sait bien que ce n'est que de la barbarie seule de ces peuples qu'elle tient tout le service qu'elle en retire. D'un autre côté, si l'on réfléchit sur l'état de la Turquie avant et après l'assujettissement de la Crimée, on verra que cette conquête n'a que peu ou point du tout contribué à sa force réelle. La période de sa grandeur l'a précédée, et sa décadence lui est postérieure. Cette séparation n'établira donc point un ordre de choses qui puisse importer à la balance des affaires de l'Europe.

« Quant aux autres quatre hordes annexées à la Crimée, savoir de Boudjak, de Iédissan, de Iédischkoul et de Djemboulouk, rien de plus évident que leur répugnance à rentrer sous le joug de la Porte. Elles ont déjà fait tous les actes de leur réunion en corps d'État indépendant sous un seul chef; et soit que leur union reste telle qu'elle est, soit qu'elle soit augmentée par l'accession des Tatars de Crimée, la cour de Russie leur a assuré et leur doit sa protection....

« Celle (la horde) de Boudjak fut transférée, il y a plus d'un siècle, dans les déserts de la Bessarabie[1], qui depuis ont pris son nom, contre le gré de ce peuple et uniquement

1. Voir notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 737. — Voir aussi sur les quatre hordes des Nogaïs, Peyssonnel, *Traité sur le commerce de la mer Noire*, t. II, p. 300 et suiv., et l'art. *Nogaïs* déjà cité de Vsévolojsky.

par la politique de la Porte, qui l'avait ainsi plus à sa portée pour s'en servir contre les Puissances chrétiennes. Celle de Iédissan sont d'anciens sujets de la Russie qui allaient, en commun avec nos Kalmouks, camper et faire paître leurs troupeaux dans la partie des déserts du Kouban qui appartient à l'empire de Russie. C'est après l'époque malheureuse de la paix du Pruth que le khan de Crimée, qui n'avait cessé, depuis cette paix jusqu'à la guerre précédente, de désoler les frontières de cet empire, d'en piller et détruire les habitations, entre autres excès, lui ravit ses sujets, et nommément l'année 1723, il suborna cette horde d'Iédissan, qu'il transplanta dans les terres situées entre le Dnièstr, le Boug et le Dnièpr. Celles de Iédischkoul et de Djemboulouk sont de ces restes de Tatars qui ont toujours habité vers les montagnes du désert du Kouban, et ce n'est que depuis la dernière guerre que le khan les a tirés de là, par l'instigation de la Porte, et les a établis dans les déserts qui s'étendent depuis l'entrée de la Crimée jusqu'à la frontière de la Russie, pour être plus à portée de la molester.

«Tout ce que ces quatre hordes demandent, c'est de posséder tranquillement des terres où elles puissent nourrir leurs troupeaux, et elles sentent que cet état ne peut jamais leur être assuré, tant qu'elles dépendent des Turcs, parce qu'elles sont les premières victimes de leurs démêlés avec leurs voisins, ou de l'ambition de leur khan, que la Porte souffle à son gré. Ces nations, libres, ne sauraient être jamais redoutables à leurs voisins.»

L'état de la Petite-Tatarie, peu de temps avant la paix de Koutchouk-Kaïnardji, est décrit dans l'ouvrage du consul général de Peyssonnel, qui résida pendant plusieurs années auprès du khan de Crimée[1]. Voici ce qu'il dit du territoire

1. Le livre de Peyssonnel parut en 1787, mais il était terminé déjà en 1762, et c'est l'état des choses existant à peu près à cette époque, qu'il nous fait connaître. Outre les premières pages du t. Ier, il faut voir t. II, p. 222 et suiv.

placé sous l'autorité de ce prince (nous ne changeons encore que l'orthographe et nous ajoutons les numéros) :

« Les états du khan des Tatars comprennent aujourd'hui tous les pays qui s'étendent au nord de la mer Noire, depuis le Danube jusqu'au Kouban, c'est-à-dire :

« 1.° La Bessarabie ou le Boudjak, qui est l'étendue de pays renfermés entre le Danube, le Dnièstr, la mer Noire et la Moldavie : c'est là où se trouve l'horde[1] des Nogaïs du Boudjak ;

« 2.° Tout l'espace qui est entre le Dnièstr, le Borysthène (Dnièpr), le Boug et les limites de la Pologne, où est l'horde des Nogaïs du Iédissan;

« 3.° Les plaines qui sont entre le Borysthène, le Don et les limites de la Russie, dont une petite partie est cultivée par l'horde des Nogaïs de Djamboïlouk ;

« 4.° La presqu'île de Crimée;

« 5.° Toute la Circassie (Cis-Caucasie), depuis le détroit de Iéni-Kalé ou Bosphore Cimmérien, jusqu'au Kabarda[2], où est compris l'horde des Nogaïs du Kouban. »

Peysonnel décrit ensuite d'une manière plus complète qu'on ne l'a fait dans le traité de Belgrade, les limites du khanat depuis ce traité. Elles sont, dit-il :

« 1.° Avec les États du Grand-Seigneur, vers la Bulgarie, le Danube; vers la Valachie, une ligne droite du sud au nord, depuis le confluent de la Moldava et du Danube jus-

1. Peysonnel écrit *l'horde* et non *la horde*. A consulter l'étymologie, il a raison, et il aurait encore mieux fait d'écrire l'*orde*, ou l'*orte*, car après tout, il parait qu'il s'agit ici d'*ortas*, comme chez les janissaires. Voir ce que nous avons dit du mot *ordou* et de l'Orde d'or, *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 663, note.

2. «Exclusivement», est-il dit dans un autre passage du même livre, t. II, p. 311. Alors c'est le cours supérieur du fleuve Kouban qui aurait formé la limite. Sur la carte n° XI de l'*Atlas russien* de 1744, le territoire tatar d'Asie s'étend, au sud du Térek, jusqu'à la mer Caspienne; rien ne sépare la grande Kabarda (on fait ordinairement de ce nom un féminin) de la partie occidentale.

qu'au Pruth; vers la Moldavie, depuis le Pruth jusqu'à la ville de Zégourlika (? Iagorlik) sur le Dnièstr;

« 2.° Avec la Pologne, depuis la ville de Zégourlika jusqu'au confluent de la rivière Senoukha[1] et du fleuve Boug, et depuis ce confluent jusqu'au Borysthène, vis-à-vis l'embouchure de la rivière Soula;[2]

« 3.° Avec les États de la Russie en Europe, depuis le confluent de la rivière Senoukha et du Boug, jusqu'à l'embouchure de la rivière Konskié-Vody qui se jette dans le Borysthène, et, de là, jusqu'aux lignes de Taganrok, vers Asof....

« Les limites de la Petite-Tatarie en Asie[3] font, avec la Russie, une ligne presque droite, depuis Asof vers le sud-est exclusivement. La chaîne septentrionale du mont Caucase sépare naturellement la Petite-Tatarie de la Géorgie (c'est-à-dire des pays de langue géorgienne). »

Après avoir dit ensuite que le khan relève du Grand-Seigneur, qui l'élève au trône et le dépose à son gré; qu'il reçoit néanmoins et envoie des ambassadeurs en son nom, mais ne peut faire ni la guerre ni la paix sans la participation de la Porte[4]; que néanmoins il est arrivé plus d'une fois que les khans ont entamé la guerre de leur propre mouvement, etc., Peyssonnel, examinant l'origine de cette dépendance du khan des Tatars, entre dans des détails où

1. Aujourd'hui Sinioukha, affluent de gauche du Boug; leur confluent est près d'Olviopol, ville de district du gouvernement de Kherson.

2. Vers Krylof (gouvernement de Kherson) et Krémentchoug (gouvernement de Poltava), au sud du confluent de la Soula et du Dnièpr, qui la reçoit de gauche.

3. Aujourd'hui, on ne regarde plus ce pays comme étant en Asie, le Caucase formant, de ce côté, la limite entre les deux parties du monde.

4. Suivant le même auteur, le revenu du khan était d'environ 4 millions de livres de France, et il pouvait aisément mettre sur pied 150,000 et même 200,000 hommes. — Voir aussi sur le gouvernement, Castelnau, t. Ier, p. 339 et suiv.

nous ne pouvons le suivre pour le moment[1]. Il suffira de dire qu'elle fut l'effet de la campagne de Mahomet II en Crimée, dans l'année 1475, campagne dirigée en partie contre les Génois, et en partie aussi contre les progrès des Moscovites vers le sud, et par laquelle il expulsa les premiers de la presqu'île.

Mais les sultans des Ottomans n'exerçaient pas seulement une suzeraineté sur les États du khan de la Petite-Tatarie, les Turcs occupaient aussi directement la partie méridionale de la Crimée, que le grand Mahomet II avait arrachée à la république italienne, jusqu'à une limite qu'on trouve indiquée sur la carte de M. de Kœppen. Cette limite s'étendait de l'embouchure du Belbek, en une ligne ondulée et en dedans de laquelle restaient les forts de Kermen et de Mangoup, à travers le pays de montagnes, de l'ouest à l'est. Arrivée au pied du Tchatyr-Dagh, cette ligne se rapprochait du littoral, passait au pied de la Karabi-Iaïla, du Postrofil, du Voronn-Kaïa et du Sandyk-Kaïa, touchait au fort d'Eltighen et à celui de Razvalina, près duquel elle atteignait la mer, un peu au sud du mont Karadagh. Le littoral tout entier était en conséquence sous la domination directe du Grand-Seigneur.

Les principales villes et places de guerre dans les cinq divisions établies par Peyssonnel étaient:

1.° Dans le Boudjak ou la Bessarabie[2] : Kili ou Kilia, Ak-Kermân ou Ak-Iermân (Ville blanche, en slavon Bielgorod), Bender ou Tighine;

2.° Dans le pays entre le Dnièstr et le Dnièpr[3], aujour-

1. Voir t. II, p. 227 et suiv., et Vsévolojski, au mot *Crimée*, t. Ier, p. 148.

2. *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 736 et suiv. Voir aussi p. 709 et suiv.

3. Au sud de la Podolie et du gouvernement de Kief, là où se trouvait la steppe dite Campagne déserte ou le *Dziké Polé* des Polonais, pays qu'on nomma pendant quelque temps la Nouvelle-Servie.

d'hui le gouvernement de Kherson et la régence urbaine d'Odessa : la forteresse d'Otchakof, en turc Kalé-Ossi, et le fort de Kazi ou Kizi-Kermen, entre le Dnièpr et l'Ingoul;

3.° Dans le pays entre le Dnièpr et le Don, aujourd'hui partie continentale du gouvernement de Tauride, et gouvernement d'Iékatérinoslaf : le fort de Kinbourn (Kil-bouroun), sur l'espèce de langue de terre qui est à l'entrée du liman du Dnièpr, sur la rive gauche, et près de laquelle se trouvait le fameux *Cours d'Achille (Achilleos Dromos)*[1], objet de savantes recherches pour les antiquaires;

4.° En Crimée, presqu'île divisée alors en 48 *kadiliks*, dont 29 dans la plaine et 19 dans les montagnes, et où l'on comptait, comme il a été dit plus haut, 9 villes et 1399 bourgs ou villages : les localités que nous avons énumérées dans ce qui précède. On a vu plus haut qu'avant Baktchi-Saraï, la capitale et résidence était Eski-Krym ou Solgat.[2]

1. Hérod., L. IV, 55 et 76; Pline, *H. N.*, IV, 26; Clarke, t. III, p. 132.

2. Voir p. 137. Il est curieux de lire le passage suivant du petit livre des Elzévirs *Russia seu Moscovia itemque Tartaria* (p. 222), parce qu'il donne une idée des notions qu'on avait, il y a plus de deux siècles, de ces contrées lointaines. Voici ce passage :

«*Regia ipsorum (Tartarorum Precopensium) civitas, olim* **Solgati**, *ab aliis autem* **Crim** *dicebatur, in superiori Tauricâ sita; unde et illi populi ab aliquibus historicis* **Crimenses**, *quemadmodum et illa extra isthmum provincia Taurica* **Crimea** *(quod ut Polonorum dicunt historiæ, munitionem significat) vocatur. Sed ego antiquius illud puto esse nomen, atque illud esse emporium cujus Herodotus meminit,* **Cremini** *illud vocans, ac nomen explicans, dicendo : id est Prærupta, quod ita describit ut proprie situi in quo Crim est conveniat. Postquam autem hæc natio pedem in Tauricâ fixit, regiam quoque sedem eo ac in civitatem Bavasaria* (Baktchi-Saraï) *transtulit, quæ in Tauricæ meditullio, sub montibus jacet, qui, ab oriente versus occidentem extensi, totam eam regionem in duas partes fere æquales dividunt; quarum optimam (versus meridiem nimirum) hodie Turcæ possident; alterâ (septentrionali scilicet) Tartaris relictâ. Habent autem et alias civitates in peninsulâ hâc, nempe Cherchiarden, Cremum, Surgati, Taffre hodie Precopiam dictam; extra vero peninsulam, usque ad Borysthenis ripas, habent Nigropolim, ac alias nullius tamen momenti civitates. Et ultra Borysthenem est Orcicovia* (Otchakof), *in quâ princeps plerumque, propter maris commoditatem et quod Poloniæ sit vicinior et ad excursiones opportunior, habitat.*» P. 222-224.

5.° En Circassie, ou plutôt dans la Cis-Caucasie, le pays des Tatars du Kouban, Nogaïs, Kabardiens, etc. Il n'y avait là point de villes. Les forts d'Anapa et de Soudjouk-Kalé n'existaient pas encore à cette époque. Anapa, au sud et à peu de distance de l'embouchure du Kouban, fut fondé par les Turcs seulement en 1784, lorsque les Russes eurent occupé la presqu'île de Tamân. La population de cette petite ville se composa alors de Turcs, de Tcherkesses, d'Arméniens et de Grecs, au nombre d'environ 3,000. Elle devint fameuse à cause du commerce de femmes, ou d'esclaves blancs, qu'on y fit longtemps. Anapa fut conquise par les Russes en 1791, mais restituée ensuite, et elle ne leur fut cédée qu'en vertu du traité d'Andrinople, en 1829[1]. — Au sud de la steppe des Tatars du Kouban, la Circassie[2] (pays des Tcherkesses ou Adighé, etc.) était encore sous une certaine dépendance du khan.

Si, en résumé, on veut se rendre compte de l'étendue territoriale de la Petite-Tatarie ou du khanat de Crimée vers le milieu du dernier siècle, par conséquent à une époque où il n'était pas encore en décadence, voici le calcul qu'il faut faire par rapport aux gouvernements actuels de la Russie, conquis depuis ce temps, soit sur les Tatars, soit sur les Turcs. Nous prenons pour base les évaluations de M. de Kœppen, publiées en 1845:

	versts carrées.
Gouvernement de Tauride, sans le Sivasch	56,290
Gouvernement de Kherson	64,450
Gouvernement d'Iékatérinoslaf	58,360
Tchernomorie ou Pays des Kosaks de la mer Noire	33,522
Bessarabie	41,511
	254,133

1. Nous traiterons de toutes ces matières dans un travail spécial sur la Caucasie. — Sur les deux forts, voir Klaproth, *Voyage au mont Caucase*, t. Ier, p. 241.

2. Peysonnel, t. II, p. 311.

C'est une étendue un peu plus grande que celle de la confédération Germaniqne, si l'on n'y comprend pas les possessions de l'Autriche et de la Prusse, ou presque égale à celle du royaume de Prusse dans son ensemble, ou encore presque égale à la moitié de la France. Il est vrai que les steppes en occupaient la majeure partie. Il ne faut pas toutefois prendre à la rigueur ce chiffre de 254,000 verstes carrées, car en portant en ligne de compte tout le gouvernement d'Iékatérinoslaf, nous avons sans doute compté trop; en revanche, le khan possédait au nord du fleuve Kouban une étendue plus grande que celle qui est aujourd'hui représentée par le pays des Kosaks de la mer Noire.

Tel était cet État tatar, vassal de la Porte, dernier débris de l'empire des Mongols ou du Kiptchak. Avec lui périt l'un des deux gouvernements musulmans jadis établis par la conquête à l'extrémité orientale de l'Europe. Un seul des deux est aujourd'hui debout, mais d'affreux craquements semblent également lui présager une chute prochaine; cette chute aurait même déjà eu lieu sans le secours que la France et l'Angleterre ont prêté au gouvernement ottoman. Maintenant elle est tout au moins différée. Y a-t-il possibilité de l'empêcher en régénérant la Turquie, qui, alors, saurait se défendre elle-même contre ses puissants voisins, les Russes? telle est actuellement, et sera pour longtemps, la plus grande préoccupation de la politique européenne.

XV.

QUELQUES MOTS TURCS FRÉQUEMMENT EMPLOYÉS DANS LA GÉOGRAPHIE DE LA CRIMÉE.

Ces mots, on les appelle vulgairement tatars, le lecteur sait maintenant pourquoi. Il eût été facile d'en augmenter la liste, mais nous avons dû la restreindre à ceux qui se présentent le plus fréquemment sur la carte de la Crimée ou dans l'usage.

Adassi, île.
Agatch, arbre, bois.
Aghyz, bouche, passage.
Aï, *Aïa*, sacré.
Aïou, ours.
Ak, blanc.
Altoun, or.
At, cheval.
Baktchi, jardin.
Balka, ravin.
Balyk, poisson.
Basch, tête, chef.
Boghaz, bouche, gorge.
Boulouk, voy. *Buiuk*.
Bouroun, nez, promontoire.
Buiuk, grand.
Chaïtân, diable.
Dagh, montagne.
Dar, étroit.
Dar-iol, défilé.
Dariel, voy. *Dar-iol*.
Démir, fer.
Denghiz, mer.
Déré, vallon.
Dip ou *Tup*, cap.
Djifout ou *Djoufout*, juif.
Eski, vieux.
Eulu, mort.
Euv, maison.
Gok, bleu et ciel.
Gueul, lac.
Iaïla, plateau.
Içar ou *Issar*, ruine.
Iéni, neuf.
Iol, chemin.
Itchké, chèvre.
Kaïa, rocher.
Kalé, fort.
Kan, voy. *Khan*.
Kapou ou *Kapi*, voy. *Khapou*.
Kara, noir.
Kerman ou *Kermen*, fort, château.
Keui, village.
Kez, enfoncement.
Khan, bazar.
Khoba, voy. *Koba*.
Khoutr, métairie. (En russe *Khoutor*.)
Kisil, rouge.
Kiz, fille.
Koba, grotte.
Kopek, chien.
Kosch, baie.
Koullé, tour, château.
Koum, sable.
Kourou, sec.
Kousch, aigle.
Kutchuk, petit.
Meïdân, place.
Metchet, mosquée.
Obo, colline.
Or, fossé.
Oulou, grand.
Oust, par-dessus, au delà.
Ouzen, ruisseau.
Ouzoun, long.
Pandjar, oseille.
Saraï, palais.
Sari, jaune.
Sokhakh, sentier, passage.
Sou, eau.
Souggoul, cerf.
Sououk, froid.
Suredji, guide.
Syrt, montagne.
Tarak, crête de coq.
Tasch, pierre, roche.
Tchiflik, ferme.
Tchobân, pâtre.
Tébé, colline.
Tépé, gorge, vallon.
Tiar, rocher.
Toprakh, terre.
Toultchik, renard.
Touvar, bétail.
Touz, sel.
Tup, voy. *Dip*.
Vigla, montagne.

FIN.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

APPARTENANT A LA GÉOGRAPHIE DE LA CRIMÉE.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

APPARTENANT A LA GÉOGRAPHIE DE LA CRIMÉE.

NB. Ce Répertoire ne contient aucun nom qui ne se rapporte à la Crimée ancienne ou moderne, ou du moins au gouvernement de Tauride dont la presqu'île dépend. On n'a même pas fait d'exception à cette règle pour la presqu'île de Tamân, qui primitivement faisait partie de ce gouvernement. Tous les autres noms, n'ayant été mentionnés dans l'ouvrage qu'accidentellement, n'avaient pas besoin de figurer dans l'*Index*.

A.

Achaga-Baschy, village, 42.
Aïa, cap, 7. 27. 28.
Aïân, village, 70. 71.
Aïbary, village, 89.
Aï-Danil, village, 22. 33.
Aï-Lanma, village, 43.
Aï-Fortla, *voy.* Ouskut-Ouzen.
Aïou-Dagh, cap et montagne, 7. 23. 44.
Aï-Pétri, montagne, 20. 31.
Aï-Sava, vallon, 47. 53.
Aï-Séres, village, 53.
Aïskhar, ruisseau, 54.
Aï-Todor, ruisseau, *v.* Chouliu.
Aï-Todor, cap, 21. 65.
Aï-Todor, montagne, 26. 33.
Aï-Vassil, village, 33.
Akar-sou, ruisseau, 21.
Ak-Bouroun, cap, 144.
Ak-Fortla, *voy.* Ouskut-Ouzen.
Ak-kaïa, roche, 52.
Ak-kaïa, village, 42.
Ak-tcheubek, village, 43.
Ak-tiar, *voy.* Sévastopol.
Ala-basch, ruisseau, 15. 34.
Albanais, *voy.* Arnautes.
Albath, village, 12. 13.
Aleschki, ville de district, 63. 91.
Alghintchik, village, 43.
Allakaty-Boghaz, chemin, 54.
Allemands, colons, 67. 138.
All-sou, village, 31.
Alma ou Kébith, ruisseau, 14. 15. 16. 30. 35. 46. 74. 75. 79. 90.
Alma-Kerman, petit fort, 16.

Almatchik, village, 16.
Alouil (lac), 79.
Aloupka, village, 17. 20. 22. 30.
Aloupka-Boghaz, gorge, 30.
Alouschta, village, 6. 11. 16. 17. 24. 27. 34. 36. 44. 46.
Alouschta (vallée d'), 70.
Altchyne, village, 53.
Altine Obo, montagne, 139.
Alypkhor, *voy.* Sououk-sou.
Andal, *voy.* Indal.
Angar, ruisseau, 71.
Angar-Boghaz, chemin, 55.
Aoutka, village, 10. 21. 31.
Aoutka-Boghaz, gorge, 31.
Appak, village, 43.
Arabath, ville et fort, 87. 143.
Arabath (baie d'), 65.
Arabath (flèche d'), 64, 82. 86. 135. 143.
Aranlar-Khryry-iol, chemin, 35.
Arghini, village, 91.
Arméniens, population, 67. 69.
Armianskoï-bazar, bourg, 79.
Arnautes, population, 69.
Arpath, montagne, 39. 54.
Arpath, village, 39. 45. 54.
Arsenal (baie de l'), 107. 118. 119. 123.
Artek, village, 23.
Artillerie (baie de l'), 107. 118. 123. 125. 126.
Asma, rulsseau, 72.
Asma-kaïa, montagne, 39.
Asof (mer d'), 3. 81. 85. 145.
At-tchokrak-Boghaz, chemin, 34.
Azamath, village, 43.

B.

Babougân-Iaïla, chaîne de montagnes, 7. 8. 10. 15. 24. 33. 34. 35.
Badrak, ruisseau, 15. 16.
Baïdar, village et vallée, 10. 11. 18. 28. 30. 31.
Baka-tasch, village, 43. 51.
Baktché-Eli, village, 43.
Baktchi-Saraï, ville, 14. 25. 26. 31. 32. 33. 94-101.
Bala, ruisseau, 10.
Balaklava, port et fort, 8. 17. 24. 57. 58. 69. 104. 105. 128. 134.
Balik-Kosch-Boghaz, sentier, 34.
Balka, village, 89.
Bal-kaïa, montagne, 39.
Barak-Gueul, village, 52.
Barouth-Khan, fort, 3.
Bazardjik, village, 16.
Bazaryne-Chyry-Boghaz, chemin, 55.
Béchoui, *voy.* Besch-euv.
Belbek ou Kabarta, ruisseau, 12. 13. 14. 29. 30. 46. 90.
Belbek, village, 13.
Berda, fleuve, 149. 150. 151.
Berdiansk (district de), 63.
Berdiansk, ville de district, 63. 88. 149.
Besch-euv, village, 16. 33. 34. 43.
Beschtérek, ruisseau, 72.
Bia-Soula, village, 33.
Bi-Eli, village, 43.
Biyouk, *voy.* Buïuk.
Biyouk-Ouzen, *voy.* Buïuk-Ouzen.

Biyouk-Tchavké, village, 17.
Bogatcha, village, 43.
Bohémiens, population, 69.
Bolchaïa Znamenka, village, 89.
Borkaïa, village, 43. 51.
Bosphore Cimmérien, *voy.* Kertch (détroit de).
Botasch, village, 90.
Bouïouk, *voy.* Buïuk.
Boudjak (horde de), 149. 150. 152.
Boulganak (de l'ouest), ruisseau, 3. 16. 90.
Boulganak (du nord), ruisseau, 36, 43. 91.
Boulgares, colons, 67. 69. 138.
Bouroultcha, ruisseau, 72.
Bouroundouk, village, 51. 91.
Bourus, village, 43.
Buïuk, montagne, 7.
Buïuk-Boghaz, gorge, 28.
Buïuk-Iankoï, village, 35.
Buïuk-Lambath, village, 24. 34. 35.
Buïuk-Ouraga, montagne, 24.
Buïuk-Ouzen, *voy.* Tchernaïa.
Buïuk-Ouzen, *voy.* Katcha.
Buïuk-Ouzen, ruisseau, 11. 12. 13.
Buïuk-Ouzen-basch, village, 32.
Buïuk-Syrt, montagne, 40.

C.

Carcinite (golfe), *voy.* Cercinite.
Carénage (baie du), 107. 122. 123. 125.
Cercinite (golfe), *voy.* Pérékop (golfe de).
Chabourla-iol, chemin, 28.
Chakh-Mourza, village, 51. 52.
Chélen, village, 53.
Chélen-Ouzen, ruisseau, 53.
Cherson et Korsoun, 57. 58. 103. 105. 108. 109. 110. 112-116.
Chersonèse, cap, 104. 105. 106. 109.
Chersonèse héracléotique, 57. 103-111. 131.
Chik-alé, village, 43.
Chibân, village, 72. 90.
Chirine (montagne de), 42. 52.
Chouliu ou Aï-Todor, ruisseau, 11. 12. 26. 33.
Chouliu, village, 26. 33.
Chouloudân-kaïa, montagne, 33.
Chouma, village, 44.
Choungalek (lac), 79.
Cimmériens, peuple, 143. 144.
Cimmerium, voy. Eski-Krym.
Crimée, presqu'île, 4. 63. 137. 157. XII. XIII. — Son histoire, 146-159.
Cténus, voy. Sévastopol et Inkermân.
Cybernique (rempart, frontière), 138.

D.

Dar-iol, Dariel, chemin, 52.
Délikli-kaïa, rocher, 48.
Démirdji, montagne, 4. 7. 37. 44. 55.
Démirdji, ou Démirdji-Ouzen, ruisseau, 7. 11. 37.
Démirdji, village, 37. 55.

Démir-Khapou, Porte de fer 27. 38. 42.
Déré-Keui, village, 22. 33.
Dermen-Keui, village, 24. 34.
Djamboïlouk ou Djemboulouk (horde de), 66. 150. 152. 153. 154.
Djarak, village, 73.
Djemboulouk, *voy.* Djamboïlouk.
Djoltchak, village, 90.
Djoufout-Kalé, village et fort, 68. 102.
Djourdjour, *voy.* Oulou-Ouzen, ruisseau.
Dnièpr, fleuve, 148. 149. 151. 154. 157.
Dniéprofsk (district de), 63.
Donkouzlof (lac), 79.
Durmen, village, 89.

E.

Eipnine-Kosch, chemin, 34.
Eisoba, village, 26.
Eklissaïa-Bouroun, cap, 35.
Eltighen, fort, 156.
Eski-Boghaz, gorge, 29.
Eski-Foros (cap), *voy.* Tarkhân (cap).
Esky-Krym, ville, 40. 41. 43. 51. 52. 91. 137-138. 148. 157.
Etchki-Dagh, montagne, 39. 40. 48.
Eupatoria (district d'), 63. 66. 131-134.
Eupatoria ou Kozlof, ville de district, 57. 64. 68. 76. 79. 80. 90. 131-133.
Eupatorium, 57. 111.

F.

Fanar (cap), 144.
Fanary (baie de), ou Triple baie, 105. 106. 108.
Fanary (cap.), *voy.* Chersonèse (cap).
Fiolente (cap), *voy.* Monastyr (cap).
Fœodocia, *voy.* Théodosie.
Fomasala, village, 12.
Foros-Boghaz, gorge, 11. 18. 28.

G.

Gadji-Keui, village, 33.
Gaspra, village, 21. 31.
Gaspra-Boghaz, chemin, 31.
Gaspra-Içar, ruine, 31.
Gavrel-Boghaz, gorge, 35.
Ghélin-kaïa, fort en ruines, 23.
Ghénitchi, fort, 65.
Ghénitchi (détroit de), 64. 65.
Gniloïé (lac), *voy.* Sassyk.
Gniloïé (mer), *voy.* Sivasch.
Gothie, 112.
Goths, 57.
Gourbet-Déré-Boghaz, gorge, 34.
Goursouf, *voy.* Oursouf.
Gramata, montagne, 33.
Grand et Petit Ouzen-basch, *voy.* Ouzen-Basch.
Grecs, population, 67. 69.
Gueuzlevé ou Kozlof, *voy.* Eupatoria.

H.

Heilbronn, village allemand, 138.

I.

Iaïla, chaîne de montagnes, 4. 6. 8. 10. 32. 35.
Ialta (district de), 63. 66. 134-135.
Ialta, ville de district, 17. 19. 21. 24. 31. 32. 134.
Iaprakli-Gueul-Boghaz, gorge, 31.
Iaptchokrak, village, 89.
Iédischkoul (horde de), 150. 152. 153.
Iédissan (horde de), 150. 152. 153. 154.
Ielbouzli, village, 51.
Iéniçala, village, 42. 53. 54. 70.
Iéni-Kalé, ville et fort, 81. 91. 139. 142. 144. 150.
Iéni-Kalé (détroit de), 65. 81. 141. 144.
Iéni-Keui, village, 24.
Iénikol, *voy.* Iéni-Kalé.
Ietlighen-sou, source, 48.
Ievpatoria, *voy.* Eupatoria.
Indal, ruisseau, 43. 51.
Inkary-Baschy, village, 42.
Inkermân (village et vallée d'), 11. 25. 26. 27. 33. 118. 127.
Iograf-Monastyr, grotte, 31.
Ioujenaïa (baie) ou du Sud, *voy.* Arsenal (baie de l').
Ispath, village, 89. 91.

J.

Juifs, population, 67. 68. 69.

K.

Kabarta, *voy.* Belbek.
Kabarta, village, 13.
Kaboplou-Boghaz, chemin, 31.
Kadi-Keui, village, 24.
Kaffa, *voy.* Théodosie.
Kaïry, village, 89.
Kakhofka, village, 89.
Kalamita (golfe de), 90.
Kalé, point fortifié, 21.
Kalendé, village, 28. 30.
Kalos-Limen, *voy.* Sévastopol (baie de).
Kamara, village, 25. 28.
Kamiesch (baie de), 105. 106. 108. 128. 130-131.
Kamyschly, lac, 90.
Kapsokhor, village et vallon, 44. 45.
Karabagh, terre, 24.
Karabi-Iaïla, chaîne de montagnes, 4. 37. 38. 42. 44. 53. 54.
Kara-Dagh, cap et montagne, 9. 40.
Karadagh, village, 48. 49.
Karagatch, forêt, 53.
Karagatch, ruisseau, 46.
Kara-Ilias, village, 25. 26.
Karaïtes, juifs, 68. 132.
Karalès, *voy.* Kara-Ilias.
Karamroun, cap, 65.
Karasân-Oba, montagne, 39.
Kara-sou, ruisseau, 15.
Kara-sou, Grand et Petit, ruisseaux, 36. 41-43. 72. 137.
Kara-sou-bazar, ville, 36. 37. 41. 42. 51. 53. 54. 91. 137.
Kara-sou-béchir, village, 41.
Kara-tasch, village, 42.
Karlou, village, 12.
Kasanly, *voy.* Kazanly.

Kasatchaïa (baie), voy. Kosaks (baie des).
Kastel, montagne, 7. 44. 35.
Kastel-iol, chemin, 35.
Kasikly-Ouzen, voy. Tchernaïa.
Kasikly-Ouzen (vallon de), 33.
Katcha, ruisseau, 13. 14. 46.
Katyrcha-Saraï, village, 43.
Kazampir, village, 43.
Kazanly, village, 39, 54.
Kébith, *voy.* Alma.
Kébith-Boghaz, gorge, 15. 34.
Kébith-sou, *voy.* Alma.
Kemtchik-Sokhakh, chemin, 53.
Kéresla, sentier, 29.
Kerkinite, *voy.* Cercinite (golfe).
Kermen, fort, 156.
Kertch (détroit de), 65. 78. 81. 143. 144.
Kertch (presqu'île de), 36. 57. 65. 79. 135. 138. 143.
Kertch, ville, 50. 58. 91. 137. 138-142 143. 150.
Ketch, village, 90.
Keui-Eli, village, 43.
Khaïtou, village, 17. 28.
Khaplarine-Boghaz, chemin, 53.
Khazars, 57. 75. 113.
Kherson, *voy.* Cherson.
Khoréis, village, 21.
Kicilkoba, village, 70. 71.
Kikinéis, village, 17. 20. 29. 30.
Kilsé-Bouroun, cap, 28.
Kimmériens, *voy.* Cimmériens.
Kimmerikon, *voy.* Eski-Krym.
Kinbourn, forteresse, 157.
Kirghises, population, 68.
Kirk (lac de), 79. 80.
Kirkor ou Kirkiel, vieux château, 102.
Kisil-tasch, village, 23. 34.
Kisil-tasch ou Kycil-tasch, montagne, 39. 52.
Kodjambak, village, 90.
Koïsé ou Koï-sou, ruisseau, 15.
Kok-Hassan-Boghaz, chemin, 53.
Kokkos, village, 29. 30. 31.
Kokkos (Iaïla de), 10.
Koktasch, village, 53.
Koktasch-Boghaz, 54.
Koktébel, village, 49.
Komans, 57. 75. XI.
Kooz, *voy.* Koz.
Kopek-Boghaz, sentier, 29.
Kopsaly, montagne, 40.
Kopyrli-Keui, village, 43.
Korbek, *voy.* Korbekli.
Korbekli, village, 16. 34. 35.
Korsoun, *voy.* Cherson.
Kosaks (baie des), 105, 106.
Kotchkar-Eli, village, 16.
Kotnachur, village, 7.
Kouïath, village, 43.
Kouousch, village, 34. 35.
Kourganes, tertres funéraires, 78.
Kourou-Indal, ruisseau, 36. 43.
Kourou-Ouzen, village, 44.
Kourtluk, village, 54.
Kourtyry-Bouroun, cap., 21.
Koutlak, village, 45. 52. 53.
Koz, village et vallon, 39. 47. 48. 52.
Kozlof, *voy.* Eupatoria.

Krassnoïé (lac), 79.
Krinitchki, village, 91.
Krious Métôpon, *voy.* Aïou-Dagh.
Krouglaïa (baie), 106. 109.
Krym, *voy.* Eski-Krym.
Kiénos, *voy.* Inkermân et Sévastopol.
Kubukul, village, 7.
Kutchuk-Boghaz, gorge. 28.54.
Kutchus-Iankoï, village, 70.
Kutchuk-Lambath, village, 24.
Kutchuk-Keui, village, 20. 28.
Kutchuk-Mouskomiya, village, 18.
Kutchuk-Ouzen, village, 44.54.
Kutchuk-Ouzen-basch, 31.
Kutlak, village, 39.
Kysyl-tasch ou Kycil-tasch, *voy.* Kisil-tasch.

L.

Laghym-Ouzen, ruisseau, 52.
Laka-Grétcheskaïa, village, 134.
Lambath, village, 7. 24.
Lampas, *voy.* Lambath.
Lapata-Boghaz, gorge, 31.
Laspi, village, 18, 19, 28. 29.
Lépétikha, village, 89.
Limena, village, 29.
Limena-Boghaz, gorge, 29.
Livadia, terre, 21.
Loukoul (cap), 134.

M.

Magarosch, montagne, 33.
Maïatchka, village, 89.
Makhouldyr, village, 33.
Malaïa-Boghaz, sentier, 31.
Mamachaï, village, 15.
Mamak, village, 72.
Mamout-Soultân, *voy.* Salghir, village.
Mangoup ou Mangout, forteresse, 11. 12. 15. 25. 26. 102. 156.
Mangout (*Mangothia*), *voy.* Mangoup.
Marsanda, village, 22.
Marta ou Marta-sou, ruisseau, 30. 33.
Massandra, *voy.* Marsanda.
Mchatka ou Pchatka, village, 17. 18. 20. 28.
Méganom, cap, 47.
Mélitopol, ville de district, 63.
Mémet-Mourza-Boghaz, chemin, 54.
Méner, ruisseau, 15.
Merdven ou Scala, gorge, 28.
Mesarlik, ruisseau, 7.
Mertvoïé Moré, *voy.* Morte (mer).
Miessis-Boghaz, sentier, 29.
Monastyr (cap), 9. 106. 108. 129.
Mongols, 57. 75.
Mont d'Or, *voy.* Altine Obo.
Morte (mer), 83.
Moukhalatka, village, 20. 28.
Myskhor, terre, 21. 31.

N.

Naïmatchik, village, 90.
Nassipkoï, village, 52.
Nikita, village, 22. 24. 33.
Nikita-bouroun, cap, 44.
Nogaïs, peuplade turque, 68. 150-154.
Noire (mer), 74. 83. 84. 145.

O.

Oïkoïou, village, 3.

Opouk, montagne, 137.
Orékhof, ville, 63. 89. 91.
Orianda, terre, 21.
Ortalân, village, 43. 53.
Osman-Kosch, village, 34.
Otlou-kaïa, montagne, 39. 49.
Otouz, ruisseau, 49.
Otouz, village et vallon, 39. 40. 48. 49. 52.
Ouchoun, village, 89. 90.
Oulou-Ouzen, village, 54.
Oulou-Ouzen, ruisseau, 10. 15. 34. 44.
Oulou-Sala, village, 33.
Ouraga, montagne, 35.
Oursouf, village, 22. 23. 34.
Ouskut, village, 37. 44. 53. 54. 134.
Ouskut-Ouzen ou Ak-Fortla, 38. 134.
Outchân-sou, ruisseau, 10. 21.
Outchan-sou-Içar, petit fort, 22. 31.
Ouzoun-Alan-iol, chemin, 35.
Ouzen-Basch, ruisseau, 12.
Ouzen-Basch (Grand et Petit), villages, 30. 33.
Ouzoundji (iaïla d'), 10.
Ouzoundji, village, 30.

P.

Palath-Gora, *voy.* Tchatyr-Dagh.
Palékastre, fort, 22.
Palus Méotis, *voy.* Asof (mer d').
Pandjar-kaïa, montagne, 40.
Panticapæum, *voy.* Kertch.
Parténith, village, 23. 24. 34.
Parthénique (cap), *voy.* Monastyr (cap).
Patalos-Kosch-Boghaz, sentier, 34.
Pchatka, *voy.* Mchatka.
Pélakia-Sokhakh, chemin, 30.
Pélaki-Boghaz, sentier, 31.
Pérékop (district de), 64. 66.
Pérékop (golfe de), 65. 83.
Pérékop (isthme de), 64. 83.
Pérékop (lignes de), 83. 85.
Pérékop, ville de dictrict, 5. 39. 79. 80. 84. 85. 88. 89. 90. 91. 148.
Persans ou Tadjiks, 69.
Petit et Grand Ouzen-basch, *voy.* Ouzen-basch.
Petite-Tatarie, *voy.* Tatarie.
Pétrofskaïa, village, 82.
Pétrofskoï-Khoutor, ferme, 31.
Pilakiler-Boghaz, *voy.* Pélaki-Boghaz.
Poloftses, *voy.* Komans.
Pont-Euxin, *voy.* Noire (mer).
Porkatchi, village, 91.
Porsouk-kaïa, montagne, 40. 48.
Postrofil, montagne, 39. 43. 45. 54.
Potamis, montagne, 14.
Poutamitz, ruisseau, 22.
Poutamitz, village, 34.
Putride (mer), *voy.* Sivasch.

Q.

Quarantaine (baie de la), 57. 105. 107. 111. 121. 125.

R.

Razvalina, fort en ruines, 72. 156.
Rogatchik, village, 89.

Ronde (baie), *voy.* Krouglaïa.
Roseaux (baie des), *voy.* Kamiesch.

S.

Saak (lac), 79. 80.
Sablonneuse (baie), *voy.* Krouglaïa.
Saint-Elie, couvent, 44.
Saint-Elie, église, 34.
Saint-George (de Balaklava), monastère, 8. 9. 105. 108. 129. 130.
Saint-George (d'Eski-Krym), couvent, 43.
Saint-George, près de Gramata, 34.
Saint-Sabas, *voy.* Aï-Sava.
Saint-Serge, *voy.* Aï-Sérès.
Sak, village, 90.
Sala, ruisseau, 43.
Salghir, village, 70.
Salghir, ruisseau, 3. 15. 41. 70-74. 82. 89. 91.
Samar-kaïa, montagne, 37. 70.
Sandyk-kaïa, montagne, 39. 48. 52.
Saoulukh-sou, ruisseau, 15. 34.
Sarabouz, village, 89. 92.
Saréïénisch-Boghaz, chemin, 53.
Sari-kaïa, montagne, 40.
Sarou-Kermân, *voy.* Sévastopol.
Sartana, village, 53.
Sarysak-Kerman, fort en ruines, 16.
Sassyk (lac), 79. 90.
Scala, *voy.* Merdven.
Scythes, 57. 75.
Scythes (tombeaux de), 78.
Seimanlar, hameau, 3.
Sévastopol, ville, port et forteresse, 69. 88. 90. 107. 116-128.
Sévastopol (baie de), 11. 57. 90. 103. 107. 122-127.
Sévernaïa Koça, cap, 11. 90.
Sévernaïa Koça (détroit de Kertch), 144.
Siméis, village, 20. 29.
Siméis-Boghaz, gorge, 30.
Simféropol, *voy.* Symphéropol.
Sinab-Dagh, montagne, 8.
Sivasch ou mer Putride, 64. 79. 81-83. 85.
Skala, montagne, 39. 54.
Skélia, village, 30. 32.
Soldaïa, *voy.* Soudak.
Solgat, *voy.* Eski-Krym.
Sôses (baie des), 106. 109.
Soudak, village et vallon, 45-47. 50. 51. 53. 57. 58. 91. 114. 138.
Souli-Dagh, montagne, 30.
Soultanofka, village, 91.
Soultân-Saraï, village, 53.
Sououk-sou, ruisseau, 46. 51.
Sououk-sou, village, 39. 52. 53.
Staroï-Krym, *voy.* Eski-Krym.
Staroïé Oukreplénié, *voy.* Vieux Fort.
Staroïé-Ozéro, *voy.* Vieux lac.
Stavréïa-Boghaz, chemin, 31.
Stilya, ruisseau, 31. 32.
Stilya, village, 31. 32. 33.
Stilya-Boghaz, gorge, 31.
Stréletzkaïa (baie), 106. 109.
Suat-Boghaz, chemin, 54.

Sudurmusch-Bogatchik, sentier, 28.
Symboles (Limen ou Port des), *voy.* Balaklava.
Symphéropol, chef-lieu, 6. 16. 25. 69. 72. 88. 89. 91. 92-94.
Symphéropol (district de), 63. 66. 94.

T.

Tadjiks, *voy.* Persans.
Tagaï, village, 43.
Takyl, village, 42.
Talma-Boghaz, sentier, 34.
Tapé-Kermân, rocher, 102.
Taphros, *voy.* Pérékop.
Tarak-tasch, ruisseau, *voy.* Sououk-sou.
Tarak-tasch, village et vallon, 47. 51. 52.
Tarkân (lac), 79.
Tarkhân, cap, 65.
Tarkhânskoï-Kout, territoire, 76.
Tarkhon-Dip, *voy.* le nom précédent.
Tarlyk, chemin, 52.
Tasch-Khabakh, chemin, 52. 54.
Tasch-Khapou, chemin, 52.
Tatarie (Petite-), khanat, 63. 148-159.
Tatars, population, 65. 67. 68. 75. 97. 150-154. XI. XII.
Tatars de la steppe, 68.
Tatars du littoral, 68.
Taures, peuple, 103. 112. XII.
Tauride, *voy.* Crimée.
Tauride (gouvernement de), 63. 64. 65. 66. 67. 69.
Tchaplynka, village, 89.
Tchatyr-Dagh, montagne, 4. 5. 32. 37. 38. 39. 44. 71.
Tchavké, village, 70.
Tchernaïa Dolina, village, 89.
Tchernaïa Retchka, ruisseau, 11. 12. 25. 29. 30. 107. 127. 128.
Tcherkess-Kermen, ruines, 25. 26.
Tchermalyk, village, 43. 53.
Tchéterlik, ruisseau, 90.
Tchilé, hameau, 3. 72.
Tchirka-Kaïasy, montagne, 11.
Tchobân-Kalé, château, 44. 45.
Tchokourà, village, 72.
Tchorak (lac), 80.
Tchorgouna, village, 11. 12. 26. 30. 128.
Tchornaïa Retchka, *voy.* Tchernaïa Retchka.
Tchortchoun (baie de), *voy.* Quarantaine (baie de la).
Tchourouk-tup, île, 82.
Tchuïuntchu, ruisseau, 72.
Tchuruk-sou, occidental, ruisseau, 14. 94. 98.
Tchuruk-sou, oriental, ruisseau, 43.
Térekli-Youschum, village, 83.
Théodosie ou Kaffa, ville de district, 36. 40. 41. 44. 50. 52. 58. 91. 114. 135-137. 138. 142. 148.
Théodosie (baie de) ou de Kaffa, 65.

Théodosie (district de), 63. 66. 135-145.
Tireurs (baie des), *voy.* Stréletzkaïa.
Toganasch, village, 42.
Toklouk, village, 47.
Toklouk-Syrt, montagne, 40. 48.
Tonga, *voy.* Ghénitchi.
Touak ou Touvak, village, 44.
Toulath, village, 90.
Tounas, ruisseau, 42 54. 137.
Touvak, *voy.* Touak.
Touzla (lac), 79. 90.
Touzla (autre lac), *voy.* Saak.
Trachée (Chersonèse), XIV.
Trekh Ablami, village, 89.
Triple baie, *voy.* Fanary.
Tulé, village, 11. 14.
Tup-Tarkhân, presqu'île, 82.
Turcs (possessions des) en Crimée, 143. 156.
Turcs, et non Tatars, 65. 68, XI. XII.
Tusla, *voy.* Vieux lac.

U.

Utchkouïou, village, 43.

V.

Varnoutka, village, 18.
Vasteïa-Boghaz, chemin, 31.
Vatsinéïa-Boghaz, sentier, 34.
Vieux-Fort, fort, 13. 90.
Vieux-Fort, autre fort, 90.
Vieux lac, 79.
Viglanine-iolu, sentier, 34.
Voronn, ruisseau, 53.
Voronn, village, 45.
Voronn-kaïa, montagne, 39. 43. 45. 53.
Vospor et Vospro, *voy.* Kertch.
Vospro (château de), 142.

Y.

Yaïla, *voy.* Iaïla.
Yalta, *voy.* Ialta.
Yendol, *voy.* Indal.

Z.

Zabache, *voy.* Sivasch.
Zouïa, ruisseau, 3. 72.
Zouïa, village, 91.
Zurichthal, village allemand, 138.

34°

34° 70

Lith de Ve Berger-Levrault & fils à Strasbourg

TABLE DES MATIÈRES.

		Page
A.	La Crimée méridionale et ses lignes de communication au milieu des montagnes, mémoire présenté à S. Exc. M. le Ministre de la guerre	
	Observations préliminaires	1
	1. Ensemble du système orographique de la Crimée . . .	4
	2. Le tronçon occidental	8
	Cours d'eau du tronçon occidental	10
	Routes et chemins du tronçon occidental	16
	3. Le tronçon oriental	36
	Cours d'eau du tronçon oriental	43
	Routes et chemins du tronçon oriental	41
	Conclusion . . . . , ...	55
B.	La Crimée dans son ensemble, notes additionnelles.	
I.	Divisions et population	63
II.	Le cours du Salghir	70
III.	La steppe et les lacs salés	74
IV.	Le Sivasch et l'isthme de Pérékop	81
V.	Routes de poste ou de gouvernement	88
VI.	Symphéropol	92
VII.	Baktchi-Saraï	94
VIII.	La Chersonèse Héracléotique	103
IX.	Sévastopol et Balaklava	116
X.	Le district d'Eupatoria	131
XI.	Le district de Ialta	134
XII.	Le district de Théodosie	135
XIII.	Chronologie des khans de Crimée	146
XIV.	La Petite-Tatarie	148
XV.	Quelques mots turcs fréquemment employés dans la géographie de la Crimée	159
C.	Répertoire alphabétique des noms appartenant à la géographie de la Crimée	161

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

ESSAI D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE DE RUSSIE, accompagné d'aperçus historiques, 1 vol. in-12°.

LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA FINLANDE, tableau statistique, géographique et historique, 1 gros vol. in-8°.

HISTOIRE INTIME DE LA RUSSIE sous les empereurs Alexandre et Nicolas, 2 vol. in-8° et 2 vol. in-12.

LA RUSSIE ANCIENNE ET MODERNE (Précis historique), illustrée, édition gr. in-8° et édition in-4°.

STATISTIQUE GÉNÉRALE, méthodique et complète, de la France comparée aux autres grandes puissances de l'Europe, 4 vol. in 8°. Ouvrage couronné en 1849 par l'Académie des sciences (Institut de France).

Pour paraître prochainement :

MANUEL DIPLOMATIQUE RELATIF A LA RUSSIE, Histoire de ses traités de paix, de commerce, etc. Introduction à une histoire de la diplomatie russe.